

Fragment du rêve

Vernay, Jean-Pierre

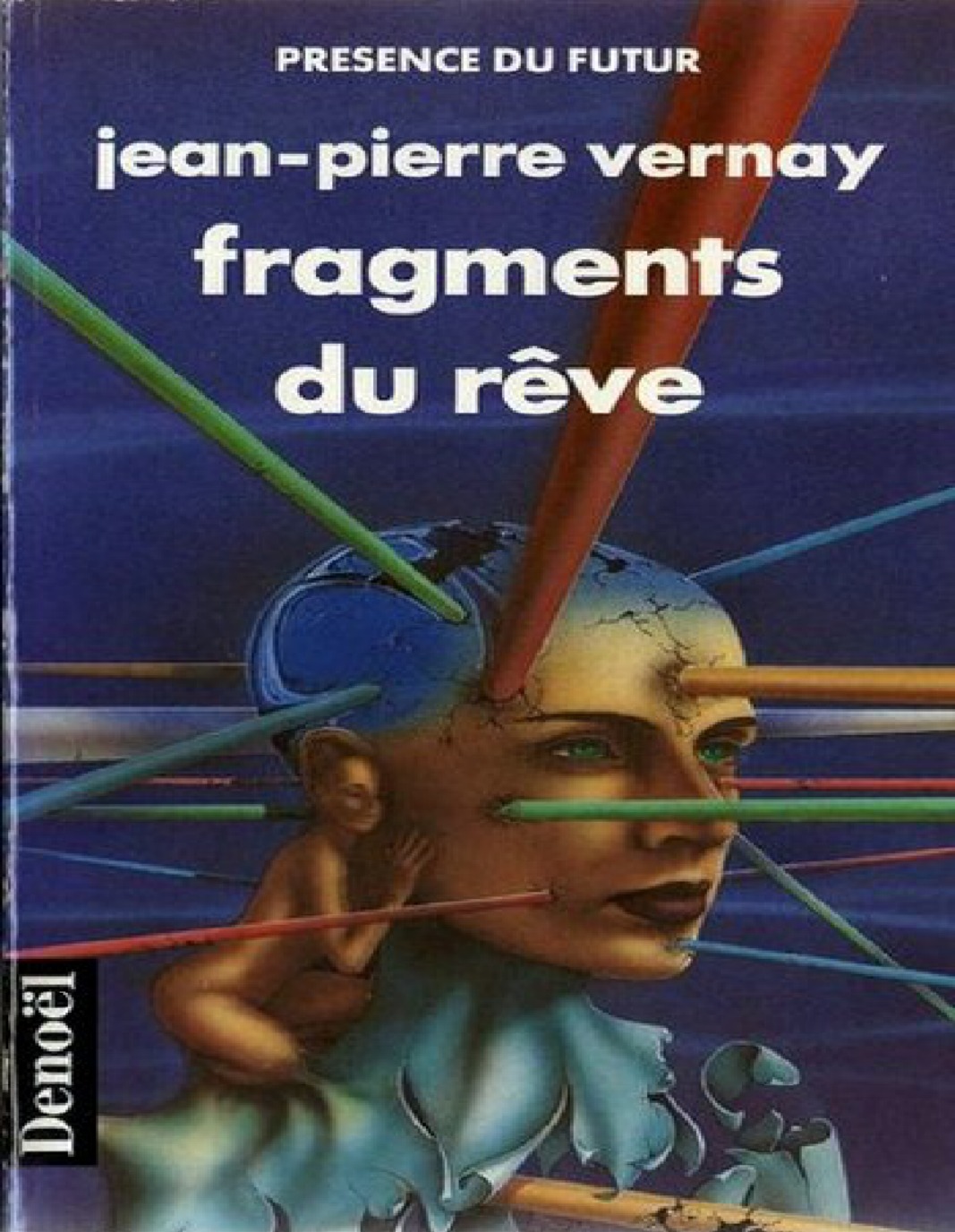
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

PRESENCE DU FUTUR

jean-pierre vernay
fragments
du rêve

Denoël



Présence du futur /504

Une collection *d'inédits* au format de poche

Fragments du rêve

DU MÊME AUTEUR
AUX MÊMES ÉDITIONS

Dites-le avec des mots
(en collaboration avec Emmanuel Jouanne)

JEAN-PIERRE VERNAY

*Fragments
du rêve
nouvelles*

DENOËL

Six des vingt-quatre nouvelles présentées dans ce recueil ont déjà fait l'objet d'une publication dans des supports difficiles à trouver. Il s'agit de :

« Beyrouth-sur-Isère » et « Pavane pour un assassin », parus dans *Libération* ;

« Lied pour une Lorelei », paru dans *Ère Comprimée* ;

« Holocauste pour un homme seul », paru dans *Fantastik* ;

« En bas », paru dans la revue amateur *Labyrinthes* ; et « La petite fille et le jardinier », paru dans la défunte revue *Opzone*.

Signalons que ces textes ont été légèrement révisés pour la présente publication.

© 1990, by Éditions Denoël

30, rue de l'Université – 75007 Paris

ISBN 2-207-30504-X

B 30504-8

Cet ouvrage est dédié à une jeune demoiselle : Florence.

Et à quelques hommes : Emmanuel Jouanne, Didier Croibier-Muscat, mon père, écrivain de l'acier, qui ne croyait pas en l'Éternité mais y demeure.

Dédié aussi à quelques autres, compagnons de voyage : Cathy et Alain, Agnès et Éric.

Ne changez pas.

« Alors seulement Dieu fut mort »

GEORGES RIBEMONT-DESSAIGNES,

Frontières humaines

Ma chandelle est morte je n'ai plus de feu prête-moi ta plume pour écrire un mot

Je jetai sur le feu mourant une poignée de feuilles, pas plus, bien que le froid fût vif. Il me fallait économiser pour vivre peut-être un jour, peut-être une heure de plus. Vivre...

Cela suffit à peine à la cuisson des chauves-souris. Il me fallut me résigner à sacrifier une autre – toute petite – partie de mon capital-vie.

Les os fragiles craquaient sous ma dent. De chair, les petits animaux n'en possédaient guère, aussi je m'obligeai à réduire en tous petits fragments leurs os avant de les avaler. Mâcher le cuir de leurs ailes arrivait également à tromper mon estomac.

Derrière moi, le froid s'efforçait de soulever les tentures qui me protégeaient de son atteinte. Il régnait désormais et ma grotte était la seule enclave qui résistât encore – du moins le pensais-je.

Apollinaire. Aragon...

Pour la nuit (mais qu'était-elle sinon le moment où je ressentais le besoin de dormir ?), je pressai les feuilles afin que leur combustion dure plus longtemps et qu'elles produisent des braises. Le froid attendait que ma vigilance soit prise en défaut. Il avait tout son temps.

La Grande Nuit s'était installée sur la Terre. Elle avait besoin d'un témoin, c'est pour cela qu'elle m'avait épargnée – pour le moment.

Eluard. Drieu La Rochelle. Genet...

Lorsque j'écarterais les tentures pour aller à la recherche de nourriture, je faisais attention que l'appel d'air n'éteigne pas ce feu que je préservais et qui était ma vie. Je m'assurais avant de partir qu'il y avait suffisamment de combustible. Mes sorties ne duraient jamais

très longtemps ; la glace atteignait les deux tiers des grandes portes de l'entrée. Il s'agissait là d'un obstacle pour elle. Elle formait un mur impressionnant, mais semblait repoussée à cet endroit par quelque chose d'invisible.

Les encyclopédistes. Nazim Hikmet...

L'ouverture laissée par le mur de glace permettait aux chauves-souris de venir chercher un semblant de tiédeur à l'intérieur de mon abri. Je les cueillais lorsqu'elles étaient endormies, étouffant leurs minuscules consciences entre le pouce et l'index. Puis, vite, vite, je revenais dans mon abri pour constater que le feu m'attendait.

Le feu. Lui aussi en survie précaire. La glace paraissait avoir définitivement gagné la grande lutte qui les opposait. Feu, si tu meurs, je m'en vais avec toi.

Céline. Ribemont-Dessaignes...

Si le froid avait accepté la limite des portes, il possédait des armes plus sournoises. La relative chaleur de mon abri faisait fondre une partie de sa masse toujours renouvelée et coulait jusqu'à moi, menaçant mes maigres possessions.

J'avais ainsi dû commencer par brûler les rayons du bas, jusqu'à ce que disparaissent les livres d'art, ceux de géographie. La Bible m'avait servi à cuire le dernier lapin que je verrais jamais...

Le Grand Jeu. Breton. Cocteau...

La cave avait été la première victime du Froid (et donc la mienne). Tous ces manuscrits qu'on ne montrait plus, pour cause de fragilité, et que je ne pouvais entreposer nulle part... Si c'était à refaire... si ce l'était vraiment, je brûlerais d'abord tous les bouquins de Toynbee, et puis ceux de Mishima, de Dos Passos... Mais eux aussi avaient fini très vite dans la grande fringale du feu, de ma vie...

Giono. Kafka. Lowry...

C'est Balzac qui me tint chaud une semaine. Puis Zola prit la relève. Les policiers étaient depuis longtemps transformés en oxyde de

carbone.

Les rangées du bas avaient rejoint l'incrée, suivies par celles qui étaient au-dessus. Ma vie dépendait de ces quelques mètres de rayonnages situés près du plafond, et qui allaient s'amenuisant, comme la peau de chagrin d'une nouvelle de Balzac.

Vous tous, les Dumas, les Chateaubriand, les Hugo (quoique pour celui-ci je garde une reconnaissance particulière), pourquoi, ne serait-ce que pour permettre à ma modeste personne de vivre quelques heures de plus, oui : POURQUOI N'AVEZ-VOUS PAS PLUS ÉCRIT ?!

À l'heure où ta montre s'arrête, tu regardes le ciel où,
blanc-rouge-bleu, tu crois voir le bouclier de Captain
America au-dessus de nos têtes

Dysfonctionnement du serveur ? le terminal présentait un écran
ambre que ne parcouraient qu'occasionnellement des interférences.
Peut-être un problème de temps de réponse, dû à la saturation du
réseau... mais Tcherko ne le croyait pas. Frustré, il mit une gifle à
l'écran et retourna à sa bière. Sur le comptoir métallique, il fit deux
ronds, qu'il relia par une ligne humide.

Que faisait l'autre ? (Il n'avait jamais pensé à Mason d'une manière
personnelle.) Il aurait dû être ici – dans ce bar paumé où la bière avait
le goût du maïs avec lequel elle était brassée – depuis deux jours. Avec
l'argent. Ou sans. Il aurait *dû* être ici.

Tcherko but une gorgée, grimaça, appela le loufiat qui rebouchait
une bouteille de gin et lui demanda un bourbon dans deux verres.

Le rire forcé d'un des deux gars juchés sur les tabourets voisins
pelait les nerfs de Tcherko comme on le fait avec les couches d'un
oignon pourri. Coulés dans le même moule (cravates larges et cousues
d'hologrammes porno, costumes vert-rouge), ils étaient là pour le
business. Et le demandeur essayait de vendre sa daube en riant à
chaque bon mot de son interlocuteur, celui qui avait le pognon.
Décryptage facile, psychologie pour familles nombreuses. La signature
du contrat viendrait après le huitième gin-Coca pris dans une boîte ou
à l'arrière d'une voiture avec une des filles qui s'emmerdaient en
comptant les camions par la vitre sale. Décryptage... Elles
connaissaient le scénario pour l'avoir répété souvent – et pas toujours
dans les meilleures conditions. Eux le connaissaient aussi. Alors ?
Trois heures qu'ils étaient là. Un litre de gin. Ducon – celui qui
employait ses zygomatiques – devait la trouver longue. Il essayait de
mettre de plus en plus de Coca dans les verres, mais l'autre l'arrêtait.
Un gars trop rond n'était capable ni de bander ni de signer, or les deux
étaient liés...

Et puis ce rire, décapant comme le show de Carson...

Ducon sauta de son siège, aussi soudainement que le krach des années 30. Tcherko renversa un peu de bourbon avant de s'apercevoir que les terminaux clignotaient. Une fille s'était déjà levée, sans doute avec un soupir, la main dans son sac pour s'assurer qu'elle avait bien son lecteur de cartes et les récépissés.

Tcherko sut, avant même d'être près de l'écran, qu'il s'agissait d'une fausse alerte.

NETWORK FILE ERROR

Pas étonnant. Les grands réseaux devaient en baver avec le froid qui venait de prendre les Dix-Mille-Lacs et de paralyser Minneapolis. Les transmissions et la glace ne faisaient jamais bon ménage.

Avant que Ducon revienne, l'œil perdu mais un rire préparé au fond de la gorge, l'autre avait entrepris de mettre en scène une histoire décousue. Pour commencer, il avait commandé un gin pur, l'avait bu, puis avait entamé la périlleuse cascade qui devait l'amener au bas de son tabouret. La porte des chiottes était visiblement son but.

La fille haussa les épaules. Son chiffre d'affaires de la soirée était très fortement compromis. Elle se rassit, fit tourner son verre à moitié plein de Sgt P, fouilla son sac, goba une pilule rose et se repoussa sur le siège.

L'autre avait atteint les chiottes après bien des compromis avec la porte.

Ducon avala son verre d'un trait.

Tcherko resta devant son terminal. Où était Mason ?

Un *truck* stoppa en soufflant devant la pompe à essence. Un GM transportant des poissons canadiens congelés. De quoi rire, alors que les Dix-Mille-Lacs auraient pu suffire à ravitailler la moitié du monde !

Le conducteur avait soigneusement refermé la porte derrière lui après être entré. Au bar, il commanda quelque chose comme en boivent les types de Saint Paul, de l'autre côté du fleuve : rose et noyé dans un truc pétillant.

Bouche et main droite pleines d'arachides, il s'approcha de Tcherko.

— Marche pas, hein !

Son accent avait des relents de français. Tcherko ne l'encouragea pas ; il continua cependant.

— Pas étonnant. Un de leurs satellites est tombé et les nôtres ne doivent pas valoir mieux.

Il pointa un pouce vers le plafond. Une cacahuète décrivit une

courbe jusqu'au sol.

— Heureusement qu'on a ça au-dessus, hein ?

Le message d'erreur venait de s'éteindre. Tcherko tira de sa poche une micro-D qu'il inséra. Le programme était du genre « suiveur », avec deux niveaux de priorité. Tcherko l'envoya.

— On a de la veine, hein ?

— Ouais, de la veine.

Tcherko se rendit compte qu'il venait de commettre une erreur en répondant. L'autre n'allait plus le lâcher. Il l'accompagna en effet au bar.

Ducon avait réussi sa communication. Il paya les verres, discuta un moment avec la fille et s'en alla chercher son quartier de viande saoule aux chiottes.

Tcherko vida le reste du bourbon dans la Molson. Ce que ces bières canadiennes pouvaient être fades ! Le camionneur lui commanda la même chose et un autre Campari-soda pour lui.

Le programme en avait pour un moment à courir le long des enregistreurs entre ici et Louisville, partout où Mason aurait pu s'arrêter et payer par carte. Résigné, Tcherko écouta comment il était bon vivre de l'autre côté de la frontière.

Il posa ses deux coudes en arrière sur le bar, hochant la tête de temps à autre aux *hein ?* qui n'étaient pas des questions. Il était fatigué, de bière mais aussi d'attente.

Une solution : s'arracher, aller au motel où la chambre vide l'attendait et effeuiller les filles nues des magazines ou bien brancher le Mur et s'absorber dans Les Dernières Nouvelles de ce foutu Monde. Compter avec le présentateur les Nouveaux Émigrés qui partaient pour le Nord les kilowatts nécessaires au maintien du Bouclier, la valeur des Bons pour l'Effort de Guerre, etc. Ouais, et boire à même leurs boîtes des Schlitz tièdes. Et commander une pizza avec du vin italien made in Napa Valley & finir le reste du bourbon & regarder le Mur & attendre Mason.

Un couple venait d'entrer. Lui était avec elle. Elle regardait dans la salle, à la recherche de n'importe qui.

D'autres suivirent. Il y avait un restaurant chic derrière.

— Tu m'emmerdes, fit Tcherko.

Le Canadien se tira après deux-trois questions sans réponse.

Le programme rendit son verdict. Mason avait pris du gaz à Louisville la veille, s'était arrêté deux fois pour bouffer, puis dans un motel ce matin. Depuis, rien. Mais il était en route. Dans la bonne

direction. La neige sans doute, ou bien de nouvelles zones EMI s'étaient-elles créées depuis le passage de Tcherko. Possible, le Bouclier n'arrêtait pas tout partout. Il avait des fuites.

Il cliqua la fin du programme, récupéra la micro-D. C'était la première fois en deux jours qu'il faisait attention à l'heure. Il avait faim mais se sentait trop tendu pour avaler quoi que ce soit. Il commanda des œufs, du fromage danois et du pain noir.

Il mangea avec application, pour ne pas laisser son esprit s'absorber dans autre chose que le goût de la nourriture et les gestes nécessaires pour la porter à la bouche. Il fit de même avec le café trop chaud.

La musique qui s'échappait du restaurant était légèrement trop forte. Sans doute pour attirer ces jeunes gens qui arrivaient maintenant en nombre. Garçons ou filles, ils portaient les mêmes couleurs vives et ces drôles de chapeaux, larges et ronds.

Inévitablement, le Canadien commençait à parler trop fort avec quelqu'un de moins patient que Tcherko. Deux serveurs s'approchèrent, l'air blasé de ceux pour qui l'inhabituel est pure routine. Ils escortèrent le camionneur jusqu'au fond de la salle, l'installèrent sur un banc et lui conseillèrent de dormir.

Tcherko se laissa tomber du tabouret, sans intention bien définie. Il paya. Il n'avait plus rien à faire ici, ce soir. Mason s'était sans doute arrêté pour la nuit. Avec cette neige, il ne serait probablement là que demain. Au mieux. Avec l'argent.

Tcherko sortit, les mains dans les poches et le col du manteau rabattu sur les oreilles. Il récupéra la Lincoln et roula vers son bungalow.

Le ciel était noir, sans étoiles.

Il en serait désormais toujours ainsi.

Où sont les neiges d'antan ?

Parfois, il lui arrivait de se rappeler les montagnes.

Alors, il se levait doucement, pour ne pas la réveiller, et il se dirigeait vers la grande baie, de laquelle il était possible de contempler la ville tout entière. Mais ses yeux ne s'attardaient ni sur les immeubles ni sur les rues engorgées par les caillots de la circulation. Ils cherchaient l'horizon de cette plaine interminable et contre nature et, quand ils l'avaient trouvé, ils essayaient d'imaginer les montagnes.

Il se rappelait le froid, la neige et la glace.

Puis, lorsque ses yeux avaient fini de contempler cet horizon menteur, au point que devant eux dansaient des papillons noirs et impalpables, il se détournait de la baie.

Souvent, à cet instant, il poussait un grognement de dépit et la femme dans le grand lit se réveillait.

Alors, elle (mais ce n'était jamais la même, jour après jour, ni même heure après heure) le regardait comme si elle le voyait pour la première fois, se passait la langue sur les lèvres et commençait à se caresser les seins d'un mouvement lent, qui faisait monter en lui le désir, contre son gré la plupart du temps.

Quand elle tendait les bras vers lui en une impatiente invite, il venait vers elle, s'agenouillait entre ses jambes et la pénétrait, doucement.

Elle s'accrochait alors à lui comme un lichen à la roche et faisait bouger son bassin d'avant en arrière, afin de s'empaler plus profondément sur lui.

Certaines étaient jeunes, mais la plupart avaient des seins flasques et de la graisse en trop là où il ne fallait pas. Elles lui hurlaient des obscénités qu'il ne comprenait pas, tandis qu'il les besognait, attentif à ne pas leur faire de mal.

Il était tendre à sa manière, comme une mécanique bien huilée.

Enfoncé en elles, faisant aller son sexe, il pensait à autre chose. À ces montagnes, là-bas, très loin d'ici (il le supposait). Si loin, qu'il ne pouvait les voir de la baie transparente.

Elles jouissaient les yeux fermés, le vagin contracté autour de lui, mais la bouche ouverte sur des mots sans suite.

Lui, jouissait plus rarement. Si les mécanismes inconscients de son corps érigeaient son sexe à la seule vue d'un corps nu d'où montait le désir, ils ne contrôlaient pas ses centres du plaisir.

Ne pouvant se satisfaire de ces femelles chétives, qui s'offraient impudiquement, il avait transcendé son désir. Il voulait baiser la montagne, une dernière fois. Ouvrir une crevasse et se glisser à l'intérieur.

Généralement, elles restaient le plus longtemps possible, se laissant prendre dans différentes positions, sans lassitude, mais un bourdonnement les avertissait qu'il leur fallait laisser la place, et elles s'en allaient à regret, s'appuyant une dernière fois contre lui, caressant une dernière fois son sexe toujours à demi érigé, grattant une dernière fois les longs poils de sa poitrine.

Puis, elles partaient, et lui attendait dans la grande pièce, qui ne possédait qu'un lit pour tout mobilier.

Il attendait la suivante, ou bien l'heure de manger, et se souvenait.

Entre deux séances, il avait un peu de repos, alors il demeurait immobile, ou bien se levait et errait lentement dans la pièce.

Parfois, son regard accrochait la photographie qu'on lui avait donnée et qu'il avait mise au mur. Mais il y restait rarement, tant il connaissait chaque détail : la douzaine d'hommes, fusils aux poings, qui contemplaient autant de grands singes aux pelages blancs, couchés à leurs pieds et qu'ils venaient de capturer. Des singes endormis par les armes hypodermiques. Derrière eux, l'immensité immaculée des montagnes éternelles.

Au bout d'un instant, invariablement, il allait dans la salle de bains attenante à la chambre pour se passer de la crème épilatoire sur le corps, car sa fourrure poussait sans répit.

Puis, il retournait à la baie.

Congo

Une cigarette peut-être. Juste une, non pour deviner la route mais pour sentir le contact d'une chaleur dans ce grand couvre-feu.

Tu connais vaguement le chemin. Les panneaux fluorescents aux coins des rues le balisent. Le ciel est à tout jamais noir. Tu te signerais s'il en était encore temps.

Tu écrases la cigarette – un de ces ersatz trop forts qui viennent du Nord. Même si ce que tu fais n'est pas vraiment illégal, tu dois faire attention. Les lois changent sans cesse, ainsi que ceux qui les appliquent.

Tu regrettes ta voiture, mais pas le bruit qu'elle aurait fait. Un peu de gomme à mâcher te fait du bien ; tu accélères le pas.

Les seules lumières au loin sont celles du port. Il faut bien guider les cargos qui rentrent.

Tu devais rencontrer les autres ici, suffisamment loin du port et de la ville. Pour des raisons que tu tenais à ignorer. Ils vinrent, par groupes de deux ou trois.

Hochements de têtes, pas plus. Votre – ou vos – employeurs communs ne viendraient pas. Vous aviez été payés à l'avance, en billets ou en bons de ravitaillement. Peut-être n'y aurait-il personne pour contrôler... peut-être certains avaient-ils reçu un bonus pour le faire... Qui pourrait le savoir, hormis les intéressés ? Et de toute manière la curiosité était malsaine.

Alors, un vague salut suffisait.

Le passage des satellites atmosphériques était un signal. Les boules de métal garnies d'armes brillaient en s'enflammant – elles montraient le chemin. En ces rares moments, les capteurs des centrales étaient saturés. Ils émettaient parfois, mais toujours au hasard.

Tu pus passer.

Pas de cri, pas de mort. Un bon soir. Tu allumes une cigarette. La nuit avait, de ce côté, une nature particulière.

Une heure encore à attendre ; le temps que les cargos vidés viennent en bassins de radoub et que personne ne s'en occupe plus.

Certains, nerveux, venaient de sortir des cartes. Ils criaient sans bruit. Tu savais où trouver les grands réfrigérateurs. Molson, Labath, Schlitz – tu optas pour une de ces dernières. Les bières canadiennes avaient un goût trop prononcé de maïs : trop sucrées, trop fortes sans en avoir l'air. Et puis tu pensais trop à Toronto où tu avais envoyé les gosses...

Tu écrasas ta cigarette sur une caisse marquée Day Milk®. Un des joueurs leva les bras. Pas de problème. Un novice. Ou peut-être l'un de ceux qui comptent les visages et essaient d'y coller un nom.

Tu ouvres une autre boîte et la tends à ton voisin. Il la prend comme prétexte à parler. Il transfère la fraîcheur de l'aluminium à ses paumes en faisant tourner la boîte entre elles. Il a peur. Tu goûtes la mousse de la tienne. Il te raconte ce que tu ne veux pas entendre, longuement. Trop longuement. Tu ne l'entends plus. Tu ne veux pas – tu aurais pu dire la même chose... si tu n'étais pas là.

Tu vas chercher une autre bière et t'assois ailleurs.

Un gars s'est isolé avec un de ces trucs illégaux qu'il s'efforce de cacher sous son blouson. Tu l'as vu ; il le sait. Pas fiable et trop dangereux. Si tu veux continuer, tu donneras son visage, ou lui le tien. À condition d'être plus rapide que lui tout à l'heure. Il le sait ; toi aussi.

Petit con !

Tu le suis. Le fait de retrouver son corps dans une des cuves ne prouvera rien, sauf le fait qu'il s'est procuré illégalement un symbiote interdit.

Son regard était juste un avertissement pour plus tard. Il ne peut penser que maintenant tu es derrière lui, à regarder s'enfoncer les crocs du symbiote dans son cou. Tu le frappes derrière le cou et le traînes jusqu'aux cuves. Tu écrases le symbiote sous ton pied.

Il te faut deux allumettes pour la cigarette suivante.

Le cargo est à quai – vide ou presque. Les capteurs, leur travail terminé, sont éteints. Tu montes à bord avec les autres pour récupérer les caisses longues et scellées. Le bruit maintenant ne compte plus. Il faut aller vite – avant l'aube électrique et la venue des veilleurs.

Tu ne penses pas aux cahots. Tu es payé pour venir ici chaque nuit et ne pas poser de question – à qui ? Le prochain chèque sera là, à l'heure comme d'habitude. Payé sur une banque canadienne, comme tu l'as demandé.

Après, tu te laisses aller à allumer une cigarette. Comme chaque jour. Et tu regagnes la ville alors que les sirènes de fin de couvre-feu signalent la nouvelle aube.

Tu ne savoures pas l'air de cette journée noire qui commence. Tu t'essuies les mains sur ton pantalon. Qu'en as-tu à faire de ces Guerres Extérieures, qu'elles se déroulent en Afrique ou sur la Lune ?... Sur les cercueils ne figure ni nom ni numéro de matricule. Et ton fils se bat toujours de l'autre côté de ce putain d'océan !

La Grande Terre

Des insectes lourds et puissants grignotaient la vallée depuis les collines de l'Est jusqu'aux lacs. Une armée docile, qui ne faisait que peu de cas des obstacles. Leur peigne aux dents serrées ne laissait aucun épi sur la chevelure fine et blonde de la vallée.

Parmi les cris des hommes et la chaleur dansante de la journée qui finissait, les moissonneuses semblaient d'énormes coléoptères insensibles, occupés à se nourrir de grain et de paille. Leurs excréments à peine digérés tombaient en sacs et balles que d'autres machines, inlassablement, ramassaient pour les porter à d'immenses dirigeables. Ceux-ci prenaient alors leur vol, la panse chargée, comme des éléphants las dans une savane sans prédateurs.

— N'est-ce pas grâce à l'effort de chacun que nous avons pu ensemençer ces terres ? demanda Zbiniev.

Nathan hocha la tête. Lentement. Ils étaient deux à bord de la moissonneuse 883 qui supervisait dix de ses semblables. Deux devant un écran géant qui donnait le compte de chaque grain de blé ramassé, de chaque kilo de paille mise en balles.

Nathan se sentait infiniment triste. Il esquissa un mouvement du bras vers la plaine.

— Cela en valait-il la peine ?...

Mais ce n'était pas vraiment une question et Zbiniev le comprit ainsi, ce qui ne l'empêcha pas d'ajouter :

— Regarde : il n'est nulle place pour les regrets lorsqu'il faut reconstruire ; le passé fait partie de l'Histoire, comme ce que nous vivons appartiendra à l'Histoire de demain.

Suivant la longue rangée des insectes dévoreurs de blé, venaient les chariots chargés de sacs, porteurs de la survie d'un peuple, de son pain futur.

Le soleil rasant la plaine venait éclairer de trois quarts le visage de Zbiniev, debout face à la console de direction et dont les doigts couraient sur les commandes des lourdes machines. Il était un de ces Héros de la Guerre qui, lorsqu'elle fut terminée, ne voulut pas vivre

aux dépens de la nation, malgré ses deux jambes en acier, mais préféra partir vers les Nouveaux Territoires de l'Ouest afin de participer à l'effort de Reconstruction.

Nathan, pour sa part, avait fait partie d'une communauté d'intellectuels avant de perdre un bras en Europe ; il s'occupait désormais de la gestion des approvisionnements.

— Nous n'avons pas voulu la guerre, dit-il comme en se parlant à lui-même. Pourrons-nous jamais oublier cette folie ?

Zbiniev fit obliquer ses machines vers l'est, contournant ce qui avait été une grande ville et dont on ne devinait plus maintenant que les chicots.

— Nous ne l'avons pas voulue, dit-il, mais il ne sert à rien de se lamenter sur ce qui fut. Nous devons reconstruire afin que le futur soit tel que nous le désirons !

Nathan était derrière lui, à contempler les écrans de contrôle. Sur l'un d'eux, apparut ce panneau rescapé de la destruction :

Atlanta 8 miles

Cette contrée, qui faisait maintenant partie des Nouveaux Territoires de l'Ouest, s'appelait Georgie. Tout comme sa République natale.

Histoire pour ceux qui ne croient pas qu'il y eut une grande république d'Ukraine

Cette histoire est pour Y. Frémion, une fois n'est pas coutume.

J.-P.V.

Bien longtemps avant de mourir, le Chanteur Arc-en-Ciel s'autocréa. Il posa les pieds par terre, se souleva, leva les bras jusqu'à former l'enveloppe au-dessus de lui. Puis, il mourut de diverses manières, pas toutes très propres ni très élégantes.

Le seul personnage qu'il rencontra sans doute se nommait Linda-Un-Œil. C'était en un lieu appelé Goulaié-Polié, quelque part aux lisières du monde, où le soleil se levait et se couchait ni plus vite ni moins vite qu'ailleurs. Ce lieu avait cependant une particularité : il était bâti sur du sable. Avant l'arrivée de ces chevaux bas de poitrail, qui mordaient les loups, existait là une savane. Avant l'arrivée des hommes qui domestiquèrent les chevaux, la glace permettait à l'herbe de se reposer pendant l'hiver. Puis, il y eut les chevaux, qui rasèrent l'herbe et ne touchèrent pas aux épineux, et, après eux, les hommes qui labourèrent plus profondément que la terre pouvait le supporter. Ils amenèrent le sable à la surface, eurent du blé, puis du maïs, puis une orge si fine que les galettes cuites sur la cendre s'émiettaient et ne remplissaient pas les ventres blancs des enfants geignards.

C'était avant. Il y eut ensuite d'autres sources de nourriture, après que les hommes et les traîneaux des femmes furent partis vers les pays près du grand fleuve, où ils asservirent les petits êtres au teint plus pâle encore et qui faisaient cuire leurs chiens avec des feuilles vertes et odorantes.

Certains revinrent vers ce pays rendu libre ; ils étaient plus sombres de teint, avaient perfectionné leurs charrues. Les loups étaient plus rares ; ils avaient été remplacés par des félins, plus petits, plus nerveux, qui se contentaient de rongeurs bondissants. Neige et glace

venaient toujours longuement occuper le sol, emportant avec l'été un peu plus de terre arable.

Après de nombreuses générations, les tentes furent remplacées par des constructions basses couvertes de boue séchée qui servait également au chauffage dans le plus froid de l'hiver. Les animaux aux poils longs couchaient avec les hommes, dans la même grande pièce aux odeurs fortes.

Les hommes allaient chasser et pêcher loin, revenant quand ils estimaient avoir pris de quoi tenir jusqu'à la prochaine expédition. Lors des années de peine, les plus jeunes partaient avec les peaux tannées qu'ils cousaient en chemin, pour les vendre dans les grandes villes. Ils emportaient avec eux ces longs bulbes des plantes d'eau, qui faisaient des fleurs comme des sexes de femmes, pour les échanger contre de la nourriture. Ils revenaient les mains libres, pour les moissons chiches qui demandaient beaucoup de bras.

Le village eut plusieurs noms alors même que le cercle de maisons basses grandissait. L'un voulait dire « retour », un autre « la maison des nôtres », mais jamais aucun ne fut exprimé d'une façon écrite, formelle ; la langue ne s'y prêtait pas. Bien sûr, des voyageurs passaient par là, avec leurs dialectes étranges, pleins de voyelles amorties et de consonnes dures, mais aucun n'était approprié. Il fallut attendre longtemps, que la langue se charge de signifiants et oublie la terre qui l'avait portée, que les habitants du village, devenus éleveurs, découvrent le chant des mots et qu'ils aient le temps de les inscrire sur des peaux longuement tannées afin de les rendre souples et presque transparentes.

Les déchets des hommes et de leurs compagnons avaient tressé une couverture sur la terre autour du village, mais au-delà elle était nue, fine comme de la cendre et rien n'y poussait. Les modestes champs, la savane, s'étendaient plus loin, grignotés peu à peu. Les hommes étaient devenus éleveurs et se contentaient des fruits qui poussaient, sauvages.

La vie n'était pas rude, pour qui n'en connaissait pas d'autre. Les chèvres et les chameaux mettaient bas régulièrement ; les femmes faisaient de même. Beaucoup d'enfants mouraient sous la chaleur ou le froid. Ceux qui survivaient avaient le temps de voir mourir la presque totalité des leurs avant de s'éteindre à leur tour.

Le village n'était pas un lieu clos ; il était entouré d'autres bourgs de même importance, à un jour ou deux de marche. Des fêtes les réunissaient périodiquement, où les adolescents se rencontraient et brassaient les sangs.

Parfois, un voyageur passait, à cause d'une guerre ou l'autre, ou

bien simplement parce qu'il était perdu. Il s'attardait et restait, pour repartir plus tard.

Linda était l'enfant d'un de ceux-là, qui s'en était allé dans la mort une nuit où un félin avait plus faim que lui.

Elle était née avec une taie sur l'œil droit et voyait l'univers différemment.

À Goulaïé-Polié, les saisons avaient tendance à s'attarder plus que de raison. Elles traînaient leurs pieds, ne laissant qu'à contrecœur la place à leurs consœurs. Celle-ci était de vents secs et râpeux, d'une chaleur sourde – et sourdes les pierres, déchirant le contact des seules plantes qui arrivent à survivre ici, ni vertes ni brunes, dents et crocs, que l'infusoir parfois arrivait à attendrir pour en extraire le jus sec qui guérit les peurs de la nuit et donne l'impression que l'on a eu à manger. Pleure, et demain l'automne viendra, tes dents se choqueront, tu mangeras de la neige à la recherche de ces insectes d'eau qui aiment le contact du sol et, s'ils ne sont pas de la viande, en font office.

Pouvait-on nommer « été » cette chose qui refusait l'eau aux femmes prêtes à mettre bas un espoir déjà perdu, peut-être des bras pour demain, un enfant qui s'en irait vendre les œufs des longues plantes mauves par-delà le fleuve ?

Enfant, enfant ! Compte tes étés, et tu seras fort. Fort d'en voir un autre – encore un. Fort de tes frères, de tes sœurs sous la dent des loups ou celles de la faim.

Enfant. Linda était née avec une vision différente. Nul n'avait su dire si la taie qui lui recouvrait l'œil était un bon ou un mauvais signe, si elle serait un enfant de plus ou la perte du village de Goulaïé-Polié, que ceux qui n'avaient pas connaissance des choses écrites nommaient « ma terre » ou bien encore « le lieu ». Le village le plus proche, directement au sud, portait le même nom pour ceux qui n'avaient vu d'étrangers que les rares qu'ils côtoyaient aux fêtes. Il en allait de même pour le village au nord-est, et ceux plus loin. Ils portaient simplement d'autres noms écrits – qu'importait pour celui qui vivait sa terre et habitait ce lieu...

Et cet étranger qui passe et s'attarde, comme un été oublieux de l'heure – et donne naissance à un enfant dont l'œil ne voit pas, qu'en penser ? Sinon retrouver son bâton à la prime et des traces profondes comme celles laissées par quelqu'un qui tire plus lourd que lui, pour aller nourrir ses enfants. Un étranger s'en va et laisse une enfant, une presque femme qui cueillera des glands, se penchera sur des racines profondément enfouies afin de nourrir ce dont son ventre sera plein

ou bien l'homme qui l'aura ensemencée quand il revient de la prairie où deux bêtes de plus viennent de mourir, la langue gonflée, les dents plantées dedans comme pour ouvrir une seconde trachée – et tout ce sang séché sur lequel sont déjà les mouches.

Linda n'est pas femme, pas encore. Elle a les deux mains dans le sable qui coule où passait le ruisseau le printemps précédent, où il se fraiera un chemin dans l'automne et se figera de nouveau la saison suivante, sous une autre forme, dure pour ceux qui ne sont pas préparés – et qui l'est ?

Et qui sait ce qui existe au-delà des villages qui se définissent par rapport à ce qu'ils sont, plus loin que les pluies qui rongent les racines, ou les vents secs qui font progresser le sable ? De conteurs, point. Soit leurs langues sont aussi étranges que leurs vêts, et ils passent, soit ce sont les fils de septembre, partis au loin, et qui ne décrivent, les saisons de leur retour, que ce qu'ils ont mangé ou bu, les couleurs des forêts. Ils ne bâtissent pas ces dits de la veillée qui pourraient engrosser mémoire et vocabulaire. Ils reviennent pour les foin et la moisson, quand la saison précédente a été clémente, sinon, ils s'en retournent, mendiants et meurent en route, faute de soins, faute des plantes d'eau que nul n'a ramassées. Ou bien alors, ils se dirigent vers d'autres villages, qu'ils connaissent pour les avoir traversés lors de l'aller et du retour et dans lesquels ils ont peut-être séduit de jeunes demoiselles, aux détours d'un fossé, dans le creux d'un aven. Et les populations sont brassées comme elles sont nées, dans le hasard des venues, dans le désordre des passages.

Nul aller, nul détour pour le Chanteur Arc-en-Ciel. Mais comment le décrire sans extrapoler sur le devenir de Goulaié-Polié, quand les champs et la savane auront été repoussés si loin que les cercles autour de chacun des villages se seront rejoints pour former une enveloppe boursouflée et informe et qu'il n'y aura plus de voyageurs entre eux ? Quand le sable remplacera le seigle ou le froment, quand les ruisseaux auront perdu leur mémoire, lorsque les hommes conduiront leurs chameaux et leurs chèvres vers des lieux plus propices et les troqueront peut-être contre des porcs ou des vaches, ou bien se remettront à chasser et à bâtir des tentes en peaux, à moins que le fleuve ne soit clément et ne leur fournisse poissons et algues longues.

Les doigts de Linda traçaient ce que le langage écrit aurait pu faire si la nécessité s'était fait sentir aux habitants de la région afin qu'ils développassent le leur. Les mains de Linda-Un-Œil essayaient maladroitement une tentative d'écriture non formelle, non formalisée, sans pensée consciente qui eût pu influencer sur le tracé. C'est sans doute ce qui avait attiré le Chanteur, alors que les hommes du village posaient le pied sur les fragiles parcelles de mémoire et attendaient de

la jeune femme qu'elle mouille derouge le lit de feuilles, ou de lin quand l'été avait été clément pour tous et que les saumons carnivores n'avaient pas pris leur dû au bord du fleuve.

Les mains racontaient un village, vu d'un seul point de mire, sans contrastes, sans couleurs ni profondeur ; le plat des mares de sable lui convenait, elle aurait sans doute pu raconter ses histoires sur un support encore plus volatile, les traçant dans l'air devant son visage, semence à laquelle se seraient mêlés les pollens et les fumées de ceux qui savaient chercher les plantes et taillaient des roseaux dont ils faisaient soit des flûtes, soit des pipes aux becs étroits. Ceux-là mêmes qui voulaient des enfants, fussent-ils avec une taie sur l'œil, au prix de leur plaisir.

Ceux-là qui amenaient des fleurs tressées, comme ils vont au grand marché qui réunit les villages, une fois l'an, pour troquer l'ardeur d'un chameau mâle contre un petit à peine sevré, aux pattes liées et qu'ils apportent au village sur leur épaule, tenant d'une main le licol du chameau assouvi. Ceux-là n'étaient pas méchants ; ils vous troussaient, ôtaient leurs braies, faisaient leur affaire dans votre creux et, s'attardant, s'essayaient à un mot doux et maladroit, honteux de ce qu'ils ne savaient pas exprimer. Et la fille ou le garçon tendait un bras, le retenait, ne disait rien, ramassait la couronne de fleurs tressées, déroutant son geste premier.

Ceux-là étaient les héros des histoires non contées, les personnages suggérés dans les drames religieux des prêtres itinérants qui prononçaient souvent trop de paroles dans des langues dures et dont l'escorte prenait une part dans les réserves de galettes de chaque famille, pour prix d'un savoir qu'ils ne possédaient pas mais qu'ils partageaient avec ceux qui en ignoraient jusqu'à l'existence.

Pour ceux de Goulaïé-Polié, les guerres étaient loin ; ils ne connaissaient d'hommes en armes que les escortes des prêtres, avec leurs longs couteaux et leurs épieux à la pointe durcie au feu. D'uniforme, point, chacun portait ce qu'il avait pu trouver, invariablement déchiré par les aléas des chemins. Un seul point commun : le symbole de l'église ou du culte, cousu à la hâte ou brodé par des mains adroites, et comportant autant de variations en formes et couleurs qu'il était possible ; symboles qui en recouvraient souvent d'autres, selon l'itinéraire du milicien, auquel on ne demandait pas de croire mais d'être fidèle un temps. Hommes d'armes improvisés, mi-pillards mi-mendiants, qui avaient trouvé cette solution pour ne pas mourir de faim et n'être plus seuls sur les routes ; hommes d'armes qui titubaient derrière le cheval du prêtre, pieds nus souvent, et qui, à l'approche d'un village, hésitaient à reconnaître un lieu où ils étaient peut-être nés, dans la nuit de leur mémoire.

Ainsi en allait-il dans ces temps, quand un homme chaussé de bottes en cuir vint porter son ombre au-dessus d'un dessin maladroit tracé dans un sable qui ne devait rien à la mer.

Ainsi en allait-il en ce lieu qui n'en était pas un, dupliqué à l'infini sous le ciel uniforme et abandonné par les dieux, jusqu'à ce que leurs prêtres viennent réclamer dîme, taille et gabelle, aux noms d'une genèse, d'un messie ou simplement de leur propre survie.

Linda-Un-Œil, à la venue de l'ombre, émit un cri, se leva en se retournant, le pied droit effaçant certaines lignes, en traçant d'autres. Un bout du turban vint masquer l'œil qui n'y voyait pas ; elle avait un poignard à la main, seul héritage d'un père mort d'avoir été seul dans la nuit où rôdaient des crocs et des griffes de plus faméliques que lui.

Les bottes ne frémirent pas. L'homme était vêtu d'une manière que la jeune fille n'avait jamais vue : bottes finement tannées, haut-de-chausses, chemise ample ; il portait un large sac et, dans le dos, une arbalète.

Il est peut-être temps d'essayer de définir les motivations du Chanteur Arc-en-Ciel, bien que lui seul peut-être en soit capable. Il collectionnait les gens comme d'autres les histoires ; il venait d'un monde à lui, où rien n'existait qu'il n'eût voulu.

Ce jour, devant la jeune fille dont le poignard bougeait lentement, il posa son sac et avança une main, la paume en l'air. Elle frappa, laissant une trace sur les doigts tendus, dont le sang s'échappa bientôt pour tomber sur le sable. Il s'agenouilla, examina les ronds vite absorbés et qui laissaient une auréole brune. De l'autre main, il entourait chacune des taches.

Il dessina les villages. Elle n'eut pas de réaction. Elle le laissait faire, penchant la tête pour que son œil puisse observer hors du pan du turban. Elle regardait ses mains aux ongles cassés, les veines qui couraient dessus, la bague figée sur la première phalange d'un doigt auquel il manquait les deux autres.

Il la regarda à son tour ; le sang avait fini de couler sur le sable ; du temps était passé. Il était l'heure pour l'homme d'aller voir le père de la jeune fille ; celui-ci rentrait des pâturages, accompagné de ses deux jeunes fils, dont un avait l'épaule tordue, mordue par un chameau.

Ce que l'histoire ne mentionne pas – comment le pourrait-elle, engoncée qu'elle est dans ce village écrasé sous l'été, la pauvreté et la faim ? –, c'est l'existence plus au nord d'une guerre étrange, d'une guerre perdue par certains, qui cherchaient à assouvir leur soif de pouvoir sur des contrées vides. Ce que l'histoire ne mentionne pas,

c'est le nom d'un de ces prédateurs du vide, un homme fou dont les troupes mouraient de faim et s'épuisaient derrière un symbole à peine vivant, ivre sur son cheval. Son histoire n'est pas celle-ci. Il a vécu ; il est mort. Son armée d'épouvantails faméliques a détruit des villages, et peut-être l'un d'entre eux s'appelait-il Goulaié-Polié. Lorsqu'ils sont partis, le sable avait gagné une guerre de plus, une guerre sans héros, sans gloire, une guerre bâtie sur lui, qui buvait le sang des tombés, transformait les os en calcaire. Le sable : blanc et jaune, rebelle à l'hiver tout comme il l'était aux saisons chaudes.

Le nom de ce capitaine de la mort était Denikine. Le sable l'a oublié, tant il se soucie peu du devenir de ses serviteurs.

Ce que l'histoire ne mentionne pas davantage, c'est le nom des morts et leur aspect, dans ce village, après le passage de la horde folle, où les soldats déchus laissèrent une fois de plus leurs âmes dans le corps des femmes et des jeunes. L'histoire ne le dit pas ; sans doute a-t-elle oublié jusqu'au souvenir d'un village qui se traînait sous la chaleur, qui se blottissait dans le froid et qui envoyait ses fils tôt adultes à la recherche de nourriture, porteurs de fleurs en devenir, gardiens d'une beauté qu'ils ne savaient pas épeler. Pardonnera-t-on à une histoire de ne garder que sa superficie, de n'avouer que ce pour quoi elle est conçue ?

La tourbe sur les toits avait depuis longtemps brûlé, les murs depuis longtemps étaient à terre, les animaux enfuis, et jusqu'aux prédateurs, quand d'autres vinrent, pour s'installer un peu plus près du fleuve, où ils devinrent pêcheurs et travaillèrent le fer. Nul n'aurait su dire ce qui s'était passé ici, à Goulaié-Polié, ni dénombrer le nombre des morts, leurs histoires. Mais sans doute un voyageur curieux se serait-il penché sur cette légende obscure qui racontait qu'un vieil homme avait vendu sa fille à un voyageur de passage et avait tiré un bon prix de cette bâtarde qui n'y voyait que d'un œil et n'était pas capable de différencier le réel de ses songes. Mais comment ce voyageur l'aurait-il appris, sinon en marchandant des fleurs à peine écloses à un vagabond famélique dont le bras était tordu et qui montrait un quart de pièce en or pour preuve de son histoire, pour lequel il fut tué un soir où il faisait très chaud, sur les bords d'une mer intérieure, aux bords des rives de laquelle les gens passaient, indifférents à ce qui n'était pas eux.

Les guerres étranges

L'avion n'a pas fait un *kiss-landing* ; il s'est laissé tomber d'un coup sur la piste, afin d'obtenir tout de suite le maximum d'adhérence. Les pilotes se sont habitués. Pas les passagers. Ton gin a volé avec les glaçons et taché ces vêtements un rien trop longs qui t'ont été attribués. L'aile touche légèrement le côté de la piste. Tout est de la faute à cette maudite glace omniprésente.

Tu rêvais.

Après ces 18 mois passés dans ce pays qui n'a plus ni nom ni identité, il faut rêver. Ta bille a gagné et tu as 32 fois la mise – sur ton seul numéro.

Tu as mis la bouteille achetée au cours du vol dans ton paquetage. Ce n'est pas un cadeau, mais tu n'arriveras pas les mains vides.

L'avion s'est posé en bout de piste. Ses réacteurs marchent encore, histoire de souffler les plumes du gel.

Personne n'attend, hormis le silo de décontamination. Est-ce que les rayons durs risquent de donner un goût au bourbon ?

Tous ont le regard porté sur l'écran numérique. À quoi sert de penser ; l'afficheur est le seul maître... La barre rouge équivaut à un renvoi immédiat vers les contrées chaudes ou bien à un emploi dans le Nord. Au choix.

Certains perdent, d'autres non.

Tu restes.

Le grand hall est vide. Celles des boutiques qui sont encore ouvertes s'apprêtent à fermer. Tu te sens con dans ces habits qui ne t'appartiennent pas, avec le gin qui empeste.

Tu as froid d'être ce que tu es.

Le store éteint quelques lumières. Tu te diriges vers lui. Ils n'ont pas eu le temps de rentrer les présentoirs. Tu feuilletes ces revues dont on oublie l'existence : *L'Incroyable Homme aux échasses*, *Gens*, *Ceux qui se sont perdus dans le Temps*, ou bien encore *Notre pays aujourd'hui...*

Le commerçant n'accepte pas les chèques de mission. Il lui faut du « vrai » argent ou une « vraie » carte de crédit. Pas de cette monnaie que *tous* ramènent de Là-haut et qui n'a cours ici que dans certains endroits.

Il te reste des pièces avec lesquelles tu achètes *Gens*. Certains papiers sont censurés, d'autres parlent d'un avenir que tu as abandonné il y a 18 mois. Les filles sont belles ; l'encre laisse des traces sur les doigts.

L'autobus est vide. Tu t'assois au fond. Tu allumes une de ces cigarettes mal roulées dont tu as l'habitude et qui te faisaient du bien. Dans le magazine, il est question de football et de vedettes que tu n'as jamais vues autrement que brouillées sur un écran trop petit.

Il est 8 heures du matin. L'autobus attend de se remplir. La lumière du spot est insuffisante. Dehors, rien ne tranche parmi les ombres.

Personne ne prend place près de toi – juste quelques regards. Tu t'allonges. Le mégot te mord les doigts. Tu ne peux pas dormir. Les roues patinent. Tu pars, lancé dans les Ténèbres tombées sur le monde. La climatisation est asthmatique.

Un premier arrêt – longtemps après. Tu sais t'être endormi quand même. Malgré tout : le silence des autres, la nuit perpétuelle... Saint Paul, ou peut-être plus au nord. Des gens montent. Tu cales ta tête sur le sac ; tes bottes glissent sur le siège.

Ces gens, ils parlent plus fort, avec un accent différent.

Tu te sens poussé.

Laisse-le, entends-tu, mais cette main synthétique qui ne t'appartient pas a déjà réagi et tu ressens la douleur d'un autre.

« *Ils n'ont pas le droit...* » Tu serres plus fort et ouvres les yeux. Ceux de la femme disent Non. Tu te redresses et le lâches. Il voit tes yeux et s'écarte tandis qu'elle reste là, la bouche ouverte.

Tu n'as pas envie de parler. Elle se pose à côté de toi, aussi loin qu'elle le peut. Elle regarde les paumes de ses mains, alternativement. Tu allumes une cigarette que tu lui tends et qu'elle prend.

À Duluth, au contrôle, tu dis Elle est avec moi. Elle acquiesce sans te regarder. L'autre homme est descendu un peu avant. Il prendra le prochain.

Elle a peur ; elle fume. Tu n'as presque plus de cigarettes.

Tu te lèves et vas pisser au-dessous. Plus près des roues, tu sens cette terre malade de l'hiver.

Quand tu reviens, elle sursaute. Elle n'a pas eu le temps de refermer ton sac. Elle se recroqueville. Tu lui montres où trouver ce qu'elle veut

et la façon de s'en servir. Elle ne sourit pas mais pleure. Tu la regardes alors pour la première fois. La bête perce sa carotide, se gonfle de sang et lui donne ce qu'elle voulait.

Tu remets le symbiote dans sa cage, sous l'uniforme et les rations.

Les mains de la fille ne tremblent plus. Ses larmes sont allées rejoindre celles des lacs proches.

Vous partagez la dernière cigarette jusqu'à la traversée de la frontière canadienne. Pas de contrôle pour toi ni pour elle. Tu bois un peu de bourbon tiède – tant pis pour le cadeau ! Elle dit Non ; elle s'endort.

Le symbiote émet une légère lueur lorsque tu le sors de sa boîte. Tu enlèves ta chemise et le fais mordre sous ton sein gauche. Il perd de sa couleur rouge.

Lied pour une Lorelei

Nous sommes partis pour Osborne avant qu'ils ne découvrent ce que nous leur avions fait.

Nous, c'était Ceryll et moi.

Elle était devant moi sur le cheval que j'avais volé ; je la sentais tendue à l'extrême. Elle s'efforçait de garder une posture droite, hautaine, mais la course saccadée de l'animal exigeait d'elle plus d'efforts qu'elle n'en pouvait fournir.

Elle souffrait de cet état de fait, car, à l'instar de tous ceux de son peuple, elle était fière et méprisante.

Elle ne pouvait que me haïr pour ce que je l'obligeais à accomplir pour moi.

Elle me haïssait.

Et cela était doux à mon cœur, aussi doux que la caresse du soleil levant sur un champ de blé.

Nous franchîmes le col à vive allure. Je me retournai un instant, le temps de contempler une dernière fois le gros chat assoupi qu'était la ville, lassée d'user ses griffes contre les montagnes.

Les citadins mettraient encore plusieurs heures avant de sortir de l'engourdissement artificiel dans lequel ils étaient plongés. Alors, ils s'apercevraient qu'ils avaient été floués, et se lanceraient à notre poursuite. Mais nous avions le temps de disparaître. Avant de me lancer dans cette aventure, j'avais soigneusement étudié le terrain, et prévu plusieurs voies de sortie.

Le cheval montrait des signes de fatigue, ce qui était normal, il n'était pas habitué à transporter une aussi lourde charge.

Mais heureusement, j'avais envisagé ce genre d'ennuis. À petite allure, nous parcourûmes encore plusieurs kilomètres, empruntant un sentier que j'avais repéré des jours auparavant.

La forêt dévoilait sa longue robe verte, frangée de buissons. Aux regards, elle découvrait ses dessous moussus, hésitant sur le choix de

ses amants.

Comme elle l'avait fait pour d'autres, elle s'ouvrait devant moi l'espace d'un instant, avant de refermer ses pétales après mon passage.

Je connaissais cette forêt depuis longtemps, bien que je ne l'aie parcourue qu'une seule fois. Elle était semblable à ses sœurs de par le monde, petits morceaux éparpillés d'un corps jadis vaste.

Mais toutes me connaissaient, m'aimaient.

Bien que je ne puisse savourer tous leurs trésors.

Mais cela aussi comportait des avantages...

À cette pensée, je reportai mon attention sur Ceryll. Ce n'était pas son nom ; je l'avais baptisée ainsi par commodité. J'ignorais quel était le mot qui la désignait dans sa langue, et étais content de cet état de fait.

Ses longs cheveux dépourvus de pigmentation dévalaient la pente de son dos comme un torrent au printemps, jusqu'à ses reins, qu'elle gardait creusés, afin de se tenir droite. Mais le mouvement régulier du trot était une parodie de l'acte d'amour et il tenait plaqué son bassin tout contre mon ventre, appuyant contre mon sexe en érection.

La chaleur de ce corps réticent et le balancement des pas du cheval m'amènèrent rapidement sur les berges du plaisir. Mais je me retins. Il ne fallait pas. Pas encore.

Je dirigeai mes pensées ailleurs.

Vers ce village, ce gros bourg, que nous venions de quitter, et où très certainement les premiers habitants étaient en train de se réveiller.

J'étais arrivé l'avant-veille, avec Ceryll prisonnière dans mon chariot de bonimenteur, à l'intérieur duquel nul ne pouvait deviner sa présence.

J'avais commencé par une brève visite des lieux, village cossu, par où transitaient toutes les grandes caravanes qui se dirigeaient vers Madron et Estagnac, tout en faisant mon discours sur l'excellence des médications que je tenais à la disposition des bourgeois atteints d'abcès, de furoncles, de goutte ou de tout autre mal bénin mais douloureux.

J'annonçai également une série de petits spectacles.

Les ayant appâtés de la sorte, quand vint le soir, j'avais épuisé une bonne partie de mon stock de fioles, onguents et autres médecines.

Je vendis le reste le lendemain, avec promesse de venir m'admirer

le soir tombé, dans mes exercices de bateleur.

Il y eut beaucoup de monde la nuit venue, marchands en transit, villageois et leur progéniture, notables, pour lesquels j'avais demandé qu'on installât des fauteuils.

Les spectacles de ce genre étaient rares de ces temps qui hésitaient entre le froid et le chaud, aussi obtins-je un grand succès pour mes numéros de passe-passe et de jonglerie. Toutes choses qu'il est nécessaire qu'un artiste (ou un voleur) apprenne.

Mais tout cela n'était encore qu'amusement, et je les alléchai en leur promettant du jamais vu.

Tôt le lendemain, ce jour d'hui donc, ils étaient tous présents, au sortir du lit. Ils avaient leurs plus belles vêtements, et mis leurs bijoux, ainsi qu'on le fait pour les grandes occasions.

Lorsqu'ils furent tous installés, et que le silence fut fait, je commençai comme à l'ordinaire par mes numéros de racoleur.

Je fis monter la tension ainsi pendant une longue demi-heure avant d'exiger une fois de plus qu'on se taise.

Puis, je fis entrer Ceryll sur la scène.

Leur stupéfaction fut telle qu'ils mirent un moment à réagir en reconnaissant ces longs cheveux blancs, ces membres effilés, un rien trop frêles, ce corps gracile, et ce visage ! Ce visage où s'ouvraient les fenêtres de ses yeux émeraude, où s'esquissait un nez minuscule, où s'ourlaient deux lèvres un rien trop fines, un rien trop longues.

Ils mirent un temps à se rendre compte qu'ils se tenaient face à une Lorelei.

Quand ils commencèrent à s'agiter lourdement, à se bousculer, empêtrés dans leurs vêtements propres, il était trop tard. La Lorelei se mit à chanter.

Sa bouche entonnait sa haine des hommes, sa haine de moi, qui l'avait enchaînée. Peu lui importait qui ils étaient, elle leur jetait sa malédiction, car elle ne pouvait me toucher dans mon univers de silence, dans mon univers de sourd...

Leurs visages exprimèrent tout d'abord la douleur. Contractés en d'affreuses grimaces, la bouche ouverte sur des cris réprimés, ils étaient autant de masques de ces comédies antiques.

Les mains posées en conques sur les pavillons des oreilles ne servaient à rien face au chant de la mutante ; elles tendaient la peau des joues et s'agrippaient aux cheveux.

Tous étaient touchés, capitaines, banquiers, marchands, généreux

protecteurs des arts. Tous sans exception, femmes et enfants compris. Rien ne résiste à ce damné chant, que je suis le seul à ne pas entendre. Pour ma joie et mon profit.

Et pour mon plus grand malheur.

Tous cessèrent très vite de s'opposer à la Lorelei.

Je la regardai du coin de l'œil ; elle n'était que mépris pour ces animaux grotesques qui se tordaient sur le sol, à son appel. Nul sentiment autre que le dégoût n'apparaissait sur son visage.

Les cris de douleur se muèrent peu à peu en râles de jouissance, en un murmure confus de cris de passion.

La voix entraînant les menait d'orgasme en orgasmes, leur refusant toute libération, toute rémission.

Puis, la douleur revint et les corps épuisés sombrèrent un à un dans une bienveillante inconscience.

La Lorelei chantait toujours. Elle ne s'arrêta qu'avec la chute du dernier corps et la montée du silence.

Tous avaient rejoint mon univers de couleurs et d'odeurs, de saveurs et de contacts.

Peut-être en fus-je reconnaissant à Ceryll ?...

Je ne m'attardai pas sur ces pensées, et descendis de l'estrade pour aller détrousser tous ces bons bourgeois.

Je n'avais pas réellement besoin de tout cet argent. Sans doute était-ce mon manque d'imagination, qui ne m'avait fait trouver que cet emploi aux talents de Ceryll... Cela n'avait aucune importance. C'était plutôt comme une bonne plaisanterie que je faisais à ces citadins attardés, qui ne vivaient que pour emmagasiner de l'argent, et encore de l'argent, dans le bruit. Alors que je n'avais que le couvert des arbres et les senteurs du matin.

Nous partîmes de ce village, les laissant nus et souillés. Avilis à leurs propres yeux.

Je n'avais pris qu'un cheval, aux fontes pleines.

D'abord parce que nous n'allions pas très loin ; ensuite j'avais peur qu'elle ne profite d'un instant d'inattention de ma part pour s'enfuir – je ne suis pas bon cavalier ; et enfin parce que je voulais la sentir contre moi.

Ce simple contact la remplissait de dégoût, et peut-être de honte. Je ne désirais rien de plus.

Elle venait d'être l'instrument qui m'avait permis de tirer vengeance de ces hommes, et, à travers elle, je voulais ressentir la honte qui serait la leur lorsqu'ils se réveilleraient, nus et salis.

Mais sans doute est-ce plus complexe. Ou plus simple. Qui saurait le dire ?

Dans le bois au grain régulier de la forêt, la clairière était comme un nœud. Les arbres semblaient davantage ramassés autour d'elle, plus denses, comme s'ils avaient voulu résorber cette malformation.

Deux grands rochers, excursions à l'air libre de concrétions minérales plus importantes, expliquaient l'absence de végétation, si l'on négligeait herbacées et petits buissons.

À l'abri d'un des monolithes de pierre, j'avais tendu la toile d'une tente lorsque j'étais venu la première fois. Les traces de mon passage étaient encore bien visibles : une réserve de bois dans un coin, sous un surplomb du rocher, les pierres noircies d'un feu, des buissons trop entreprenants marqués par ma hache.

Je descendis du cheval le premier, faisant ensuite signe à Ceryll, qui obéit sans daigner m'accorder un regard. Puis, je pris l'animal par les rênes et allai l'attacher à la lisière de la clairière. Je m'occuperai de lui plus tard ; néanmoins je le délestai de ses fontes.

Ceryll était restée immobile.

Je voulus la prendre par le bras, mais il échappa au mien. Elle avança vers la tente, me précédant de quelques pas. Elle aussi était humiliée, car elle avait compris que je m'étais servi d'elle, et qu'elle n'avait pu résister à cette impulsion de chanter quand elle avait eu en face d'elle cette assemblée d'hommes et de femmes, ces êtres tant détestés, qui avaient pourchassé et massacré son peuple après les Guerres de Transformation. Ces êtres qui criaient haro ! sur le mutant.

Elle n'avait pu aller à l'encontre de mon désir, à moi, un des leurs. Même si cela allait dans le sens de sa volonté. C'est pour cela qu'elle me détestait. Et pour une autre raison aussi : parce qu'elle ignorait les raisons qui me poussaient à agir. J'avais surpris son regard interrogateur lorsque j'avais jeté négligemment les fontes pleines d'or à terre. Je guettais ce regard.

Parfois, quand elle ignorait ma présence, ou qu'elle ne se sentait pas observée, des rides plissaient son front, et elle s'interrogeait à mon sujet.

Si j'avais été comme les autres, je l'aurais tuée le jour même de sa capture...

... Je m'étais endormi près de mon travail, dans quelque vallon perdu en pays de Mhun, en plein cœur d'une de ces forêts que j'affectionnais. J'étais fourbu par une journée de marche dans les bois, et n'avais pas pris la peine de dresser la tente. D'ailleurs, le ciel était clair et les étoiles complices.

Je n'étais pas encore dans les draps du sommeil, lorsque je vis mon cheval s'agiter, lever les naseaux avant de s'effondrer.

Je ne remuai pas, serrant contre ma poitrine la crosse du laser. L'envie de dormir m'avait quitté ; les vieux réflexes remontaient à la surface.

Je savais ce qui approchait, me croyant terrassé par son chant ensorceleur. Une Lorelei !

Des souvenirs que je croyais à jamais incinérés tirèrent leurs flèches de douleur.

Une Lorelei approchait de moi, sans doute pour me voler. Cela faisait longtemps qu'elles n'attaquaient plus les voyageurs, de peur des représailles, comme celles qui avaient suivi les Guerres de Transformation, pendant lesquelles elles s'étaient alliées à nos ennemis.

Je gardai les yeux mi-clos.

Enfin, ils apparurent dans mon champ de vision.

« Ils », parce qu'ils étaient deux. Dont un mâle ! Un de ces mâles mythiques, qui ne possédaient pas le pouvoir, et qu'elles avaient gardés farouchement pendant les Guerres, cloîtrés dans un endroit secret.

La Lorelei était belle comme toutes celles de sa race. Son port était celui d'une Diane chasserresse. Mais sa morgue était à l'avenant.

Elle entreprit de fouiller dans les sacoches de la selle, puis, levant la tête, elle dit quelque chose à son mâle, qui acquiesça avant de se diriger vers moi, un mince poignard à la main. C'est ce moment que je choisis pour bondir.

Le mâle avait encore les yeux écarquillés de stupéfaction quand le faisceau de lumière trouva le chemin de son cœur (cet organe est chez eux doublé et situé un peu en dessous du sternum, je me rappelai les leçons).

La femelle, plus prompte, avait déjà atteint les premiers arbres lorsque je tournai le canon du laser vers elle. Je ne tirai pas. Je courus à sa poursuite.

Elle bondissait comme une biche, mais la rude vie qu'ils avaient menée jusqu'à maintenant, sans cesse obligés de fuir, sous-nourrie, eut

raison d'elle. De plus, comme toutes ses compagnes, elle avait tendance à surestimer son pouvoir. Se trouver confrontée à un sourd était le genre de chose auquel elle n'avait pas pensé.

Je la rattrapai rapidement. Elle était adossée à un arbre, le souffle court, et tenait un stylet. Un animal acculé, bien qu'il n'y ait point de chiens et que les seuls abois fussent ceux de mes pas.

J'approchais lentement. D'un coup ajusté, je fis voler son arme ridicule et la ceinturai. Elle se débattit, mais je pus la plaquer au sol sans difficulté.

Elle criait.

Sa bouche ouverte était un gouffre devant mes yeux, d'où sortaient tous les souvenirs que j'avais voulu fuir. Tous ces rappels d'un temps où j'entendais, où je ne vivais pas dans cet univers clos, privé d'un sens. Privé d'une dimension.

Je la frappai de la paume, assez fort pour qu'elle se taise. Puis, toutes ces années de silence enflammèrent ma vue, noyant tout dans un brouillard amer. Je déchirai sa robe de peau tannée, dévoilant son corps fragile et décoloré. Mon sexe émergea douloureusement de mes vêtements et je la pénétrai de la même poussée.

Parmi les brèves secondes qui suivirent, elle n'en consacra aucune à crier, mais à la commissure de ses lèvres apparurent des larmes de souffrance, qui coulaient de ses yeux verts.

Ce fut un orgasme douloureux, qui ne m'apporta aucune satisfaction, me laissant sale et honteux.

Mais elle était une Lorelei...

Je ressassais tous ces souvenirs, les mâchais avec un goût de fiel dans la bouche. Parfois, j'avais envie de lui expliquer, mais je savais qu'elle ne comprendrait pas.

Je m'occupai du cheval, le pansant, puis attachant à son licol une longueur de corde afin qu'il puisse brouter à son aise.

Ensuite, je sortis d'un sac un peu de viande boucanée, du pain, des fruits et du fromage. Un feu aurait été le bienvenu, mais il ne fallait pas y penser à cause de la fumée trop révélatrice.

Nous mangeâmes donc. Ceryll ne refusait plus la nourriture comme elle le faisait auparavant ; elle avait compris que crever de faim était aussi un signe de faiblesse.

Je lui laissai la tente pour dormir, après lui avoir lié les poignets. Je n'arriverai pas à trouver le sommeil de toute façon. J'avais besoin de

réfléchir.

La fraîcheur de la nuit s'accroupit auprès de moi et écouta mes pensées. Le cheval était immobile. Les arbres ne bougeaient pas plus que ne le leur permettait le maigre vent. J'étais assis, le dos au rocher, qui, lui, ne ferait pas un mouvement avant la prochaine ère glaciaire, et qui n'en avait pas fait un depuis la précédente, où, de compagnon de montagne, il était devenu moraine.

Tout s'arrêta et je pus examiner mes vieilles haines et leur cortège de rancunes à peu près objectivement.

Ce que j'avais fait à ces villageois ne tarderait pas à se savoir partout dans le pays. Mais il ne serait pas question d'une révolte des Lorelei, tout le monde savait qu'il n'en restait presque plus, à part quelques-unes qui avaient subi une opération des cordes vocales et du larynx et n'étaient plus guère que des esclaves au service des princes qui avaient les moyens d'en posséder une.

On ne tarderait pas à m'identifier, mais sans pouvoir préciser mon nom. Nous avons été tellement nombreux...

Ils sauront ainsi pourquoi j'ai fait ce que j'ai fait. Ils se souviendront des Guerres de Transformation et de leurs séquelles.

Et s'ils ne veulent pas se rappeler, je les y forcerai !

Lorelei, tu ne chanteras jamais pour moi. Mais tu le feras pour eux. Et ils s'humilieront devant moi, ils ramperont dans la douleur et le silence. Et tes mélodies trouveront un auditoire à leur mesure.

Je me secoue ; j'ai l'impression qu'avec ma torpeur, de mes épaules tombent aussi d'autres choses.

Je regarde la tente. Lorelei, pardonne-moi si je t'utilise, si, après avoir participé au massacre de ton peuple, je me sers encore de toi. Je me venge, Lorelei, tu sais ce que cela signifie.

Peut-être t'expliquerai-je un jour ce qu'ils m'ont fait subir, et ce que je m'efforçai d'oublier jusqu'à ce que je te rencontre.

Peut-être t'expliquerai-je comment ils m'ont crevé les tympans pour me rendre insensible à vos chants, afin que je devienne un de vos bourreaux.

Beyrouth-sur-Isère

Cette histoire est pour Anthelme Croibier-Muscat, qui sait bien pourquoi.

Bouffer. Vraiment *le* gros problème. T'es obligé de régler toute ta matinée sur cette seule idée. Sinon, si tu loupes le camion de ravitaillement des forces d'occupation, tu fais tintin jusqu'au lendemain. Et pas question que quelqu'un partage avec toi, il y a déjà si peu. Pas question non plus de voler de la nourriture, la loi martiale ne pardonne pas : un vol, c'est douze balles dans la peau, et on t'évite les frais d'un tribunal. C'est plus comme pendant la guerre.

Bouffer. C'est pour éviter de crever de faim que je suis ici depuis des heures, à attendre, debout sous le soleil. Et la queue s'étire sur des centaines de mètres. Je m'y suis pris assez tôt, mais t'as toujours des gars plus malins qui attendent déjà quand t'arrives. Les familles nombreuses ont résolu le problème ; c'est chacun son tour, il suffit de diviser le temps nécessaire par le nombre de personnes. Pas con.

Et puis, faut pas oublier tes papiers, pour qu'ils poinçonnent la carte de ravito, que, d'ailleurs, t'as eu un mal fou à te procurer quand « les troupes de pacification » sont arrivées pour dire à leurs amis français : « Arrêtez de faire les cons ; on est là pour vous protéger. »

En fait, les cartes de ravito, elles servent à plein d'autres choses : le recensement par exemple, car tout le monde a envie de manger au moins une fois par jour ; tu ne peux pas non plus changer de quartier, vu que les cartes sont différentes d'un coin à l'autre. Comme ça, ils peuvent te surveiller, juste histoire que tu prennes pas les armes contre eux.

Le plus terrible dans l'attente, c'est la chaleur. Il a jamais fait si chaud à Grenoble pendant la guerre. Encore heureux qu'ils ne rationnent pas l'eau ! Pas comme en Corse !

Attendre. T'as l'impression de ne servir à rien, un bout de bois, un poteau. Au bout d'un moment, t'avances parce que celui qui est

devant avance d'un pas ou deux. Tu penses à rien.

Attendre.

Et ton tour arrive. T'es là, con, tes papiers à la main depuis un sacré moment – tu les avais sortis pour t'occuper les doigts ; ils sont poisseux. Tu les tends maladroitement au soldat, qui les prend d'un geste énervé ; il fait une marque dessus avant de te les rendre. Tu fais trois pas jusqu'à un autre soldat, qui te donne ta ration : une soupe dans un gobelet en plastique, où nage un peu de viande, et un morceau de pain.

Tu t'éloignes de la tente. Tu ressens ce besoin de t'isoler pour manger ; la honte devant l'aumône.

Ils se sont installés près d'un groupe d'immeubles détruits par des charges incendiaires ; des pans de murs noircis jonchent le dallage, offrant des zones d'ombre agréables.

Tu t'enfonces dans cette manière de labyrinthe. Quand tu as trouvé un coin conforme à tes désirs, tu t'assois le dos à un mur. Tu fermes les yeux, savourant l'instant. Puis tu manges ; le pain sera pour ce soir.

Malgré la chaleur, la soupe bouillante est bonne ; tu n'essuies pas les quelques gouttes qui s'écoulent dans ta barbe pas soignée. Tu fais durer le gobelet le plus longtemps possible.

Lorsque tu as fini, tu cherches un peu d'ombre contre le béton, mais le soleil de midi te laisse seul avec ta transpiration. Implacablement.

Après avoir essayé d'oublier ta soif le plus longtemps possible, tu te lèves enfin à la recherche d'un point d'eau. Ils ne sont pas difficiles à repérer : il suffit de se diriger vers la plus proche concentration de personnes. Heureusement, la queue n'est pas nécessaire, car, depuis la remise en état de certaines canalisations, les fontaines sont beaucoup plus nombreuses que les points de ravito. Une chance.

Tu rencontres quelques têtes connues. Connues au sens où tu les vois tous les jours aux mêmes endroits, c'est tout. Tu préfères ne pas te lier ; tout le monde a perdu quelque chose pendant la guerre.

Tu as de la peine à te rappeler cette dernière ; les communications ont été coupées très vite. En fait de « guerre », il s'agissait de plusieurs révoltes locales : l'Occitanie d'abord, puis, après les massacres de Toulouse, la Bretagne et la Corse. Des îlots de guérilla aussi, un peu partout. Pas tellement dans le Dauphiné, enfin pas pour des raisons d'indépendance régionale en tout cas. Mais tout cela est si loin...

C'est après que les autres sont arrivés, avec leurs messages de paix et leurs armes toutes neuves. Mais qu'est-ce que tu en as à foutre, maintenant ? Tu crois pas tellement à toutes ces histoires de « libération » qui courent dans la ville. Tu ne peux être sûr de rien, vu

que toutes les communications sont aux mains de l'occupant.

C'est ton tour de boire ; tu en profites pour te passer le visage sous l'eau. C'est bon.

Des petits groupes se forment. Tu t'éloignes. Le soleil tape moins dur ; des nuages passent. Tu n'as aucune raison de te presser. Certaines firmes américaines parlent de fournir du travail à tout le monde. Tu parles d'une aubaine pour elles : de la main-d'œuvre à bon marché, prête à accepter n'importe quel boulot ! Tu hausses les épaules ; il sera toujours temps de voir...

Tu te diriges vers le centre-ville ; le trajet t'est familier, tu le parcoures tous les jours depuis l'arrivée des troupes aux casques bleus, deux mois auparavant. Par endroits, le goudron fondu a formé d'étranges concrétions. Les bombes.

Tu es mal ; l'asphalte colle aux chaussures, le vent est brûlant, dépourvu de toute humidité ; il ne reste qu'à attendre le soir, et la pluie. Peut-être.

Les anciennes H.L.M. du côté gauche de la route semblent intactes à première vue : quelques impacts de balles constellent les façades, rien de bien important. Les armes employées ici n'étaient pas conçues pour détruire des ensembles trop vastes. Une chance.

Tout est flou pour toi. Dès les premiers combats, l'information a été réduite. Les nouvelles étaient essentiellement colportées par les réfugiés. Tu sais qu'à Toulouse il y a eu plusieurs milliers de morts : répression ; qu'ailleurs, une centrale nucléaire a été prise d'assaut et que les occupants l'ont détruite après avoir essayé un quelconque chantage...

En fait, tu ne sais rien de vraiment précis. Tes sympathies allaient à certains groupes francs communistes, que tu as aidés dans la mesure de tes moyens lorsqu'ils furent frappés d'interdit par le ministère de l'intérieur. Mais avant que la situation n'empire vraiment à Grenoble, l'ONU a dépêché un contingent de casques bleus italiens. Ce sont eux qui assurent le ravitaillement et le maintien de l'ordre. Par ici, ils n'ont rien d'autre à faire ; ailleurs, des groupes armés se battent encore.

Tu te retournes en entendant des jurons. Une camionnette Renault a une roue prise dans un trou. Le conducteur essaie vainement de relancer l'engin, qui patine.

En t'approchant, tu remarques un autre type, qui t'était jusqu'à présent masqué par le corps du véhicule, et qui s'efforce de pousser.

— Je peux donner un coup de main ?

T'entendant, le conducteur laisse caler le moulin et lève la tête. L'autre en profite pour essuyer son front en sueur.

— Sûr !

Vous vous arc-boutez tous deux. À la seconde tentative, le Renault s'extirpe du bournier.

Le conducteur s'approche ; il est trempé.

— Merci pour le coup de main.

Il tend la sienne.

— Je m'appelle Renaud. Comme la camionnette, ou presque.

Tu souris.

— Et lui, c'est Pierre. On peut te déposer quelque part.

— J'allais vers le centre...

— Monte.

Tu te tasses avec eux sur la banquette avant.

Ces gars t'intriguent un peu ; les véhicules qui peuvent circuler librement sont très rares, ou alors il faut faire partie d'un service vital. Tu te demandes aussi ce que peuvent contenir les caisses que tu as aperçues en montant et qui se trouvent derrière.

Tu joues au con, par curiosité, en posant des questions banales, du type : Tu es de quel quartier ? Tu trouves pas que la nourriture s'améliore ? T'as trouvé un boulot ? etc.

— On fait partie du service postal, marmonne Renaud.

Les postes, ben tiens ! Et pour envoyer du courrier à qui ? Mais tu hoches la tête comme si cela expliquait tout : la camionnette et les caisses.

Tu remarques autre chose : le véhicule semble tout pourri, une vraie antiquité ! Un miracle qu'il tienne encore.

Arrivés en ville, Renaud lance un coup d'œil à son compagnon, qui te fait aussitôt :

— Faudra que tu descendes bientôt, car on n'a qu'un permis de circulation pour deux.

Tu ne relèves pas l'explication bancal, c'est leurs oignons. Mieux vaut s'éloigner s'ils ont envie de jouer aux cons.

Tu sautes de la camionnette quand elle s'arrête sur le bord du trottoir et leur lances un Merci ! rigolard. Drôles de types ! Sans doute un de ces petits groupes qui se croient encore en guerre et en profitent pour régler leurs comptes ou faire un peu de trafic.

L'avenue, qui porte le nom d'un général quelconque, grouille

d'uniformes. Forces d'interventions arabes, juste retour des choses, casques bleus, miliciens. Beaucoup de miliciens, à la solde du « nouveau régime ». Tout le monde n'y a pas perdu, dans cette « révolution », l'armée a su tirer ses billes de l'affaire. Loi martiale, loi d'exception, tout l'attirail y est passé. Le « nouveau régime » est l'ancien, plus les militaires. Avec des capitaux allemands ou américains, bien sûr. La France ne sera pas dure à reconstruire, suffit d'y mettre le prix, ce que chacun est prêt à faire, à des taux d'intérêts acceptables.

Un milicien t'arrête :

— Papiers.

L'habitude, tu tends ta carte d'identité, qui comporte le tampon réglementaire apposé par un officier des forces de pacification.

Le milicien a une vingtaine d'années ; de son point de vue, il a choisi le bon côté du manche.

Il te regarde plusieurs fois, comme s'il attendait que ton masque se décolle. Tu n'oses sourire ; il pourrait le prendre mal.

Il te rend ta carte :

— Tire-toi !

Les gars comme lui doivent crever de trouille pour être si méfiants. Tu t'éloignes sans commentaire ; pas la peine de se faire cogner pour avoir mis à l'épreuve la patience d'un milicien.

Tu marches une centaine de mètres, avec le poids de son regard accroché dans ton dos.

Plus loin, la camionnette est arrêtée contre le trottoir, à côté d'un immeuble réquisitionné par les milices européennes, ou un nom comme ça, un de ces savants assemblages militaro-idéologiques dressé pour la circonstance, la curée d'un pays. Les deux types qui t'ont transporté en font peut-être partie ; cela reste en tout cas du domaine du possible. On ne se balade pas ainsi en toute impunité.

Une petite fille joue avec un ballon rouge sur la chaussée. Ça fait longtemps que tu n'avais pas vu un enfant jouer.

L'instant d'après, tu es projeté au sol.

Pendant un moment, tu ne comprends plus rien. Quand ton cerveau daigne recommencer à fonctionner, tu fais le compte de ce qui te reste comme os. Tous. Tu n'as rien, hormis une douleur au genou droit sur lequel tu es tombé, et une brûlure au front, qui s'avère être une coupure assez profonde lorsque tu y portes la main.

Enfin, après ces considérations, l'absurdité de la situation te frappe. Que s'est-il passé ? Tu te redresses à moitié (sur l'autre genou) et

l'explication t'apparaît aussitôt : à la place de la camionnette, le goudron est en train de fondre. La façade de l'immeuble a été soufflée ; un ballon rouge, plus loin, roule doucement.

Ton estomac se contracte.

Tu te retournes sur des cris.

C'est le jeune milicien qui gueule. Encore sous le choc, tu as du mal à comprendre ce qu'il crie :

— C'est lui ! Je l'ai vu descendre de la camionnette !

Tu as de la peine à saisir qu'il parle de toi. Tu secoues la tête. Il serait de toute façon impossible d'expliquer quelque chose que toi-même tu ne comprends pas vraiment. Alors, tu te sens résigné. Tu restes à attendre le milicien ; de toute manière, tu serais bien incapable de courir.

À quelques pas de toi, le milicien, dont l'arme était déjà levée, est cueilli par une balle. La première d'une fusillade importante.

C'est comme si tout s'était remis à fonctionner chez toi. Tu te baisses et ramasses l'arme du milicien. Comme tu sais ne pas pouvoir te justifier, tu prends la seule décision possible. Aussi vite que tu le peux encore, tu te diriges vers l'origine des tirs. Tu réfléchiras plus tard.

Le reste est de l'histoire. Celle de Jean Guénaud le Libérateur.

E
n

b
a
s

Il a fallu mettre Ham dans la grande fosse avant qu'il ne commence à pourrir.

Nous étions tristes, car Ham avait été un bon copain, un de ceux qui vous éclairent de leur lampe quand vous devez descendre dans la gueule rouge de l'extracteur pour ôter les déchets placés en travers, bien haut, juste à portée de main, mais pas plus.

Un copain, quoi !

Le grappin descend doucement au bout des câbles d'acier.

J'actionne la commande d'ouverture ; il se déplie comme une main dont tous les doigts seraient opposables.

Dans la cabine vitrée, à l'intérieur de laquelle je suis assis, et qui donne sur la fosse à mâchefer, les bruits sont assourdis par le cocon que le froid tisse autour de moi.

Pourtant, ce ne sont pas les sons qui manquent près des fours AK : grognements des extracteurs, roulements cadencés des tapis porteurs, soupape qui siffle à la limite de l'audible (et que l'Entretien, bien à l'aise au niveau 3, ne daigne pas réparer, malgré maintes protestations écrites au Journal, quart après quart, par les chefs d'équipe), heurts répétés du grappin contre la paroi de béton, au ras de laquelle il descend, afin de dégager une zone libre sous les conduits par lesquels se déverse le mâchefer, et, loin là-haut, grondements sourds des fours.

Non, ce ne sont pas les bruits qui manquent.

Ils forment comme la trame d'une tapisserie ; chacun d'eux représentant une couleur de fil différente, qui ne signifie rien en

dehors du contexte et n'acquiert de valeur qu'en participant à l'ensemble.

Ces sons, je ne les entends plus, ou plutôt je ne les reconnais plus comme tels. Au crépuscule de l'enfance, dès la sortie des Écoles de Chauffe, on est dominé par eux, sans qu'il soit moyen de se soustraire à leur emprise. Puis, on les oublie. Tout comme on oublie la présence des rampes et des traverses sur lesquelles on marche.

Au contraire, le froid vous rappelle sans cesse – et douloureusement – son existence. Par les doigts qui s'engourdissent malgré les gants, et qui refusent de répondre aux sollicitations du cerveau. Par l'humidité qu'il fige sur les vêtements, en costume de glace. Par la buée issue de votre respiration, qui accroche ses guirlandes sur votre barbe.

Seul, le grappin ne semble pas être incommodé par cet ennemi héréditaire et vigilant. Il continue sa longue descente jusqu'à la mer d'imbrûlés, où il s'enfonce dans une vague grisâtre, sans soulever d'écume. Ses griffes crochent profondément dans la matière à demi métallique et informe. Obéissant à mes ordres, il se referme inexorablement, se remplissant de cette nourriture indigeste pour tout autre que lui. Puis, il remonte lentement, repu. Il arrive enfin à la hauteur des trémies, qui sont les bouches éternellement affamées des wagons, où, comme à regret, il déverse son contenu.

J'ôte un gant, malgré le froid, pour dévisser le bouchon de ma gourde. Un baiser glacé se dépose sur ma main. La gnôle d'ordures jette du feu dans mes tuyaux. Instantanément, j'ai le cerveau qui se change en vapeur. Je renfile machinalement le gant, actionne de nouveau les commandes du grappin qui se soumet docilement à ma volonté et entame un mouvement descendant. Sa main crochue s'enfonce encore une fois dans le conglomerat de suies et de ferrailles.

Là-haut, bien plus haut, vers le niveau 5, ou peut-être le 6, la stridence de l'électro-filtre a changé de ton, signe que le quart est bientôt terminé.

J'achève de remplir les estomacs affamés des trémies béantes. Dessous, la chaîne de godets commence sa sarabande jusqu'aux wagons, qui, une fois pleins, iront vider leurs chargements de mâchefer à l'Extérieur, par-delà les bords.

Sainte-Mère Brûlée Vive ! J'ai fini d'endurer ce froid mordant comme l'acide des adoucisseurs. Fini pour aujourd'hui, pour ce quart-

ci. Mais demain sera différent, car il y a changement d'équipe et le graissage des bandes à commencer.

Oui, demain sera un autre jour.

Je ferme les contacts, enclenche la sécurité et sors de cette bulle d'univers suspendue au-dessus de la fosse.

Au-dehors, l'air est humide et collant ; il s'insinue partout pareil à une bête malsaine.

Je quitte la passerelle du pont-mâchefer d'un pas qui traîne, les jambes plombées par la fatigue d'être resté assis, quasiment immobile durant de longues heures.

Un vent froid et aigre souffle depuis les bassins, au-dessus desquels il se gorge d'une eau malade. Le bleu, déjà profondément imbibé de sueur, se trempe encore. J'ai des frissons.

En empoignant la rambarde, j'ai l'impression désagréable que ma main glisse dans le gant. Mais ce contact, nécessaire à cause de la fatigue que je ressens et qui pourrait me valoir une chute dangereuse, ne durera pas, car j'ôterai cette seconde peau squameuse dès l'arrivée en zone plus chaude.

Palier après palier, je descends.

Jusqu'à la hauteur des goulottes qu'il me faut contrôler périodiquement, afin que les cendres ne les bouchent pas. Je frappe tour à tour sur chacun des conduits cylindriques qui résonnent haut et clair. Puis, je passe au deuxième four où je répète l'opération, et aux autres.

Tout va bien, les cendres tomberont normalement dans la vis sans fin, qui les dépose sur la bande porteuse.

Plus bas, les vis elles-mêmes se comportent normalement. C'est-à-dire qu'elles ne débordent pas, qu'elles ne dégueulent pas l'eau dont elles ont la panse pleine.

La journée s'annonce sans incident ; en un mot : belle.

Je lève la tête en entendant une série de chocs répétés au-dessus de moi. La passerelle à claire-voie dessine Madinn Lefour en une série de petits triangles. J'esquisse un geste pour le saluer, mais apparemment il ne s'est pas aperçu de ma présence. Ma main retombe, inutile ; les mots ne viennent pas. Tant pis, je le verrai lors d'un autre changement de quart, ou pendant une journée d'entretien. Les occasions ne manquent pas.

Mes chaussures protégées ont pris d'elles-mêmes le chemin de la Cuisine.

Elle aussi est bruyante, bien sûr. Mais en comparaison des hurlements rageurs des fours, ce ne sont que timides miaulements dès que les sas d'accès sont refermés. Il n'y a là que les bruits des verres qui tintent, accompagnés par le flot des conversations.

Dès l'entrée, le Compagnon perché sur mon épaule fait entendre sa douce plainte, où, comme toujours, il est impossible de dissocier plaisir et douleur. Qui peut savoir à quoi rêve son Compagnon ?

Qui s'en soucie ?

La tête menue aux longues oreilles dodeline près de la mienne, à la toucher mais en évitant tout contact. Comme toujours.

La plainte s'achève sur un sifflement langoureux et cependant irritant. L'animal se réfugie dans cette immobilité qui lui est coutumière, et dont rien, hormis la présence des *rats*, ne peut le faire sortir.

Je l'oublie rapidement, de la même manière que l'on oublie la couleur des vêtements que l'on porte. Seule l'image de la queue du Compagnon, dont l'extrémité pend au niveau de mes reins, reste encore en moi. Et je frissonne, bien qu'il ne fasse plus froid.

Un cri dissipe le gantelet froid qui fait craquer ses jointures dans mon ventre.

— William ! William Gardefeu !

Celui qui m'interpelle ainsi est accoudé au comptoir du Four numéro un entièrement circulaire, planté là, au milieu de la Cuisine, comme une grosse verrue, et dont le patron est le jovial Adrien Boute.

Je m'approche, oubliant mon bleu trempé de sueur, et je salue celui qui a crié :

— Bonjour à toi, Hampstead Lepeseur !

Il n'est nul besoin d'en dire plus. Des milliers de quarts dans la même équipe, cela crée des liens indestructibles.

— Holà, toi ! lance Ham au garçon qui remplace Adrien et qui est en train de feuilleter une revue, assis contre une caisse de bouteilles vides, à même le sol.

— Sers-nous deux litres de bière noire !

Avec un haussement d'épaules, le garçon se met debout, prend deux chopes propres sur un des égouttoirs en arc de cercle, et les remplit au tonneau, d'un geste d'expert.

Lentement, la mousse gravit les parois, paraît hésiter au moment de déborder, mais s'arrête sagement sur le bord, résignée.

Hypnotisé par le rituel, je me rends alors compte de ma soif, car une

salive exigeante m'a rempli la bouche sans que je m'en aperçoive.

Mes premières gorgées sont longues.

Ham, respectueux de mon silence et de ma soif, attend que j'aie fini d'étancher cette dernière. Il sait combien la première bière est bonne après le travail de quart.

Puis nous échangeons des banalités.

Tout en devisant, je l'observe. Ses longues moustaches, qui lui vont si mal et semblent avoir été collées sur son visage, tremblent d'excitation. Ses réponses fusent, impatient qu'il est d'en arriver à son propos. Un sourire se dessine dans mon esprit tandis que je le regarde s'agiter, changer de position, boire à petites gorgées énervées.

Comme nous arrivons à la moitié de nos verres, il se jette au Four :

— Des livres sont encore descendus, William.

Je hoche la tête. Des livres... Ham est un de ceux qui guettent les goulottes d'évacuation des suies afin de récupérer les artefacts utiles qui y tombent parfois sans être brûlés, parce que récupérés sur les premiers rouleaux des Fours. Il occupe ce poste depuis qu'une fuite d'acide au cours d'une régénération lui a brouillé une partie du visage, la joue droite, l'oreille et une bonne moitié du cuir chevelu.

Depuis, Ham guette, sondant et fouillant dans les cendres encore chaudes. Sa grande passion, ce sont les livres, qu'il nettoie patiemment avant de les lire.

Son œil valide, le gauche, s'allume brusquement.

— L'un de ces livres parle de gens qui n'ont pas de Compagnon (il caresse le sien du bout d'un doigt), de gens qui pourraient vivre là-haut.

Et il fait un signe de tête en direction du plafond.

Je soupire, doucement afin qu'il ne le prenne pas mal. « Là-haut » est une autre de ses marottes. « Là-haut » ? Où ? Aussi loin qu'on puisse voir avant que les passerelles ne tissent un ciel opaque, il n'y a que des rambarde métalliques sous-tendant des oasis de béton par endroits, vraisemblablement d'autres Cuisines, ou bien leur équivalent plus haut.

— Il n'y a que l'Entretien et les Chauffeurs, qui ne possèdent pas de Compagnon...

— Bien sûr, mais le livre parle de gens différents, qui ne sont ni de la Chauffe, ni de l'Entretien, ni ce que tu voudras...

Arrivé à ce stade, il est impossible de lui faire sentir où est la raison, c'est pourquoi j'enfonce une bonne partie de mon visage dans le verre et laisse la bière drainer ma fatigue. En même temps que son visage,

l'acide a rongé le cerveau de Ham, cancer invisible.

« Là-haut » est tout aussi hypothétique que l'existence des Mineurs quelque part sous nos pieds.

Ham parle toujours, mais je ne l'écoute pas, car je suis maintenant totalement occupé à m'abstraire de mon propre bruit interne : la fatigue.

Je finis ma chope et me lève.

— Excuse-moi, le quart a été long et j'ai besoin d'une douche.

Il ne m'entend pas, perdu dans sa mémoire et ses rêves.

Alors, vinrent les sanglots de l'agonie, ces pleurs étranges mais cependant compréhensibles du mourant sur son existence passée et sur la fin de toutes choses.

Il était comme un tas de chiffons maculés, abandonné au fond d'un lit. Il vomit du sang coagulé, signe que l'hémorragie interne avait réussi à gagner la partie, puis il s'en fut.

Souffrances d'une vie ici, en bas, près des fosses. Souffrances sans espoir aucun, qui mènent à cette mort sans souvenir, laquelle, loin d'être un passage, n'est qu'un des visages de la fatalité ; sans doute le plus achevé, avec l'entropie.

Le Compagnon de mon père reposait à côté de lui, pareillement pâle et rigidifié, partenaire inséparable dans cet ultime combat perdu d'avance.

Le silence prit des allures de conspirateur. Il se fit attentif.

Le reste se déroula très vite.

Au grouillement sous le pyjama dont était revêtu mon père, on devina une présence. Le tissu s'empourpra avant de se déchirer, dessinant un semblant de vagin, d'où émergea une tête minuscule.

Délicatement, je pris le Compagnon qui venait de naître et le nettoyai du sang et des glaires dont il était recouvert. La queue, munie de l'orifice de ponte, suivit le reste du corps comme à regret. J'élevai le Compagnon au-dessus de ma tête, extirpant cette parodie de cordon ombilical du cadavre de mon père.

La minuscule créature tremblait et poussait de petits râles. Je n'y pris garde et la déposai doucement sur mon épaule, vierge jusqu'à ce jour de toute présence.

L'eau lave corps et esprit et je sors de la douche avec des pensées pleines d'indulgence pour Hampstead. L'acide a fait sa mauvaise œuvre...

La bière me tourne un peu la tête et me rappelle si besoin est que j'ai faim. De déplaisants grondements de ma tuyauterie se répandent depuis mon ventre ; je les comprime d'une main avec une grimace douloureuse.

Il est temps d'aller manger ; d'ailleurs le réfectoire n'est pas très éloigné.

Pauvre fou d'Ham, qui croit en ce Haut hypothétique, où tout serait si bien que les Compagnons n'existeraient pas ! Oh ! bien sûr, les Chauffeurs n'en possèdent pas, mais ils ont leurs propres moyens de protection, qui ne sont pas fondamentalement différents. Et ceux de l'Entretien ont des partenaires étranges mais efficaces. Contre les Volants, et contre d'autres choses aussi...

Bien que j'aie échangé ma tenue de travail contre un costume disponible, sec et fait de tissu plus chaud, je ressens le froid qui court dans les Couloirs. Ce froid dégoûtant de l'humidité arrachée aux murs de béton.

Des objets jonchent le sol par endroits, sans qu'il soit réellement possible de les identifier à coup sûr. Pièces qui nous arrivent pêle-mêle des Salles de Chauffe et dans lesquelles les Chauffeurs ont déjà abondamment puisé. Nous vivons de leurs déchets, qui parfois sont des machines incomplètes dont nous espérons le reste ; c'est pourquoi nous gardons tout, ou presque.

Et la rouille est à la fête.

Par une curieuse association de pensées, des images de nourriture passent devant mes yeux quand, soudain, mon Compagnon se met à geindre.

La qualité du son qu'il émet est différente. Je sens qu'il a peur et qu'il cherche à me prévenir.

Je fouille des yeux le décor qui nous entoure : la perspective réduite du couloir, qui fait un coude plus loin et dont seule la partie centrale est éclairée par des tubes au néon, laissant sur les bords des zones de flou propices. La continuité du boyau est émaillée çà et là de renforcements obscurs qui donnent, parfois, sur des cheminées d'entretien. Au passage de mon regard, quatre lampes témoins aux pupilles en amande s'allument au cœur de l'un de ces renforcements.

Le froid qui me glace alors n'est plus celui du Couloir.

Sur mon épaule, le Compagnon geint de plus belle ; la pointe de son dard caudal vient frotter avec insistance contre le bas de mon dos. L'animal est en train de décider si je mourrai ou vivrai dans quelques minutes. Il hésite longuement tandis que je perçois ces sons étouffés que je connais trop bien, ces murmures haineux qui parlent de moi et

des parties comestibles de ma personne.

J'affirme la prise sur le tuyau de plomb qui ne me quitte jamais, garant de ma sécurité, et attend, immobile, passif, dépendant d'une décision qui ne m'appartient pas.

Le dard qui lui sert à la ponte des œufs quitte mes reins et je sais alors que je ne mourrai pas tout de suite. Ceux qui me guettent le savent également, ayant fait le compte des forces en présence.

Les lampes s'éteignent. Mais cela ne signifie rien. J'en ai la certitude lorsque, me remettant en marche et prenant bien soin d'éviter le renforcement, des chuchotements me parviennent. Des insultes tachées par une haine maladive.

J'ai l'impression que le plomb fond dans mon poing tandis que je m'éloigne, avec l'animal sur mon épaule, qui va s'apaisant. J'arrive au réfectoire en courant presque.

À peine suis-je entré que les visages présents se tournent vers moi.

Julie Brasier m'interroge du regard.

— J'en ai rencontré deux, lui dis-je.

— Où sont-ils ?

Je lui indique l'endroit ; aussitôt, suivie d'une dizaine de gars, elle se précipite.

Mais c'est peine perdue ; ils ne trouveront plus rien. Il en a toujours été ainsi dans cette guerre étrange *qu'ils* nous obligent à mener.

Les conduits où circulent eau chaude, vapeur saturée et vapeur surchauffée, forment l'étrange agencement d'un orgue désordonné.

Alors que je me dirige vers la fosse à mâchefer, j'aperçois Ham près des goulottes ; il me semble passablement excité.

Il arrive près de moi avec de grands gestes.

— Viens, me dit-il.

Je le suis jusqu'aux bandes transporteuses.

— Regarde.

Parmi les débris calcinés, encore fumants de leur passage dans l'extracteur humide, tels les ossements de quelque animal bizarre, gisent des morceaux de métal difficilement identifiables.

— Ne vois-tu pas, me presse mon compagnon.

Sa voix se précipite.

— Suis-moi, m'intime-t-il de nouveau.

Il va jusqu'à la vis sans fin de l'extracteur, sur le montant de laquelle il grimpe, faisant preuve d'une agilité que je ne lui soupçonnais pas, m'invitant à faire de même.

Comme je ne vais pas assez vite à son gré, il m'empoigne par une main et par l'épaule, me hissant dans le même mouvement. Là encore, il semble posséder ces réserves que seuls ont les fous et qui sont une des prérogatives de la folie.

Arrivé près du bloc d'alimentation, il dégage la lourde porte de fer d'un regard d'inspection, sans prendre de précaution, si bien qu'un jet épais de cendres brûlantes fuse, nous recouvrant tous deux. Mais Ham n'en a cure, tout à son idée. Et je dois avouer que tant d'énergie dans ce corps torturé me fascine.

Il tire une lampe-torche d'une poche de son bleu et éclaire l'intérieur du cylindre de descente. Je me penche par-dessus son épaule.

Flottant à la surface du liquide gras dans lequel baigne la vis, j'aperçois dans la lumière jaune le sourire sans joie d'un crâne humain.

Ham exulte.

— C'est partout pareil ! Parfois ce sont des squelettes entiers...

Alors, et alors seulement, en plongeant mes yeux dans ceux de mon compagnon, je réalise que ce qu'il me montrait sur les bandes, ce n'était pas le métal, denrée rare dont la recherche nous obsède, mais les tiges tronquées et salies d'ossements !

Ham m'observe en silence ; il a suivi ce raisonnement sur mon visage.

— William, Là-haut, ils sont fous ! Ils sont en train de ressusciter les anciens mythes et de refaire les anciennes erreurs... Là-haut, ils font la guerre !

Je secoue la tête :

— Ce n'est pas possible... Ces cadavres, ou du moins ce qu'il en reste, doivent avoir une autre cause.

— Non, William, je me suis renseigné auprès des autres équipes de quart qui travaillent sur les Fours qui nous entourent, et il en va de même pour eux.

Puis, je n'ai plus revu Ham. Je suppose qu'il est allé à la recherche du Four numéro un, comme font tous ceux que le Destin a maudits.

C'est peu après notre dernière rencontre que sont tombés des extracteurs des multitudes de confirmations à ses propos. Des

morceaux de métal en quantité !

Un chant clair, acier contre acier, m'a averti, si bien que j'ai accouru. Peut-être seraient-ce des outils, dont nous pourrions avoir l'usage ?...

Mais non, pas possible de se tromper quant aux formes.

Des armes.

Ce sont des armes que pleure l'extracteur.

Julie se précipite vers moi dès que j'entre dans la Cuisine, mon quart terminé. Elle paraît affolée, ce qui déclenche chez moi l'obscur et douloureux mécanisme du « déjà-vu ».

Sa main part à la recherche de la mienne dans le brouillard qui m'entoure ; elle crie :

— Viens, William !

Et, au fond de moi, il y a cette entité qui essaie de sortir, qui tente de se frayer un chemin jusqu'à ma conscience. Cette entité qui murmure :

— Je connais la réponse ; laisse-moi te la donner.

Mais tout est noyé de fumée.

Julie me traîne jusqu'à une table, autour de laquelle sont réunis les gars et les filles des équipes. Personne n'est assis. Ils sont tous là ; tous : André, Gab, Méno, Madinn, Adrien et d'autres.

Tous. Même Ham est présent.

Il est couché sur la table, mort.

Adrien parle et je dois faire un gros effort pour comprendre chacun de ses mots.

— Je venais d'envoyer la sonde par le Passage avec mes commandes de bière et j'attendais que, de la trouée dans le fouillis de passerelles, descende la plate-forme porteuse. Quand enfin elle arriva, j'eus l'impression que le câble était exagérément épais. Elle descendit encore un peu et je vis qu'un homme était lié à ce câble...

À la fin du récit d'Adrien, Julie me regarde.

— Qu'est-ce que cela signifie ?

Les idées d'Ham bouillonnent sous mon crâne. Les mots que je prononce alors, Ham ne les aurait jamais prononcés, mais ils sont la conclusion logique de ses théories.

— Ham a décidé d'aller voir Là-haut, en empruntant les passerelles montantes, et ceux qu'il a rencontrés ne sont pas les habitants du

Jardin d'Abondance. Il n'est nul Paradis pour nous, Là-haut. Et je crois qu'en tuant Ham, ils ont voulu nous donner un avertissement.

Julie serre mon bras.

— Mais Là-haut n'existe pas ; c'est un mythe.

Je lui montre Ham.

— Un mythe cruel, qui nous prive d'un compagnon.

Le brouillard dans ma tête se dissipe peu à peu ; je perçois à nouveau les sons qui m'entourent et forment l'infrastructure de mon univers ; je vois clairement les visages de ceux qui sont là, autour du cadavre.

— Tu sais, Julie, j'ignore si « Là-haut » existe, mais par contre je suis sûr que ceux qui ont tué Ham vivent au-dessus de nous et nous méprisent.

Ma voix est durcie au feu de la haine.

— Nous ne pouvons laisser ce crime impuni. Il nous faut monter, les rencontrer et leur expliquer que nous existons, que nous n'avons pas tant besoin d'eux, qu'eux de nous.

Julie regarde Ham.

— Oui, William, nous allons leur montrer notre haine.

Dialectique du plan et de la guerre

Chaque soir, il s'en allait vers la mort, une valise à la main contenant brosse à dents, savon et serviette – on ne sait jamais ce que l'on va rencontrer... Chaque soir, il essayait de se dire qu'aujourd'hui ce serait relâche, mais chaque soir il partait, comme tous les autres soirs de la seule vie qu'il connût. Il revenait le matin, avec un autre nom, d'autres souvenirs, entouré de gens qui appartenaient à sa nouvelle réalité.

Les Puits de Guerre avaient été conçus et creusés bien longtemps auparavant ; ils étaient les frontières du monde.

Pour autant qu'il se le rappelle, le bruit avait toujours posé des problèmes à Martinn. Ni les grincements des chariots qui passaient près de son unité de fabrication, ni les grondements lointains des vaisseaux, non, juste celui produit par l'ensemble des unités, presque blanc avec la multitude de fréquences confondues. Bien que la combinaison l'étouffât en grande partie, il le sentait comme une présence physique, au-delà de sa seconde peau. Il le sentait en posant les gants contre les structures béton-acier ; il le voyait lorsque les grappes de barres tombaient dans les cuves en vibrant ; il l'entendait dans ses os pour les messages réguliers du comité de guerre.

Il lui fallait s'abstraire du contexte s'il voulait respecter son quota. Les autres membres de l'équipe, Jowen et Schetari, commençaient à se poser des questions quant à son comportement. Il le sentait lorsqu'il guidait ses chariots plats vers leurs zones de traitement.

Son métier consistait à fabriquer des guides d'ondes et les commandes associées ; il le faisait bien. De la qualité de son travail dépendait la survie des pilotes en espace extérieur. Il se sentait un maillon indispensable dans l'effort de guerre, discret sans doute, mais ses guides équipaient la quasi-totalité des vaisseaux en contact avec l'ennemi.

Comme toujours, Jowen ressentait un léger malaise quand elle

réceptionnait les composants en provenance de la zone de Martinn. À travers la vitre du sas, elle devinait son visage crispé et ses yeux absents, à l'écoute de quelque chose qu'elle ne percevait pas.

Elle plaçait alors les guides sur les bancs de test et attendait les résultats avec un peu d'énervement. Les caractéristiques approchaient davantage chaque jour la zone de rejet. Elle retardait sans cesse l'émission d'une note vers le service de contrôle. En cela, elle oscillait constamment entre un sentiment qu'elle ne parvenait pas à exprimer et la trahison pure et simple. Le message du comité la surprit.

DE NOTRE TRAVAIL DÉPEND L'EFFORT DE GUERRE

NOS PILOTES VIENNENT D'OUVRIRE UN NOUVEAU FRONT

Elle vérifia les tests, les compara à ceux de la série précédente et secoua la tête. La trahison n'était pas de son fait, mais de celui de Martinn ; sa complicité tacite pouvait la faire punir. Elle n'avait aucune envie d'aller extraire l'uranium au fond des Puits comme n'importe quel *brown*.

À l'arrêt, ils prirent leur repas en commun dans le réfectoire affecté à leur niveau et à leurs qualifications. La nourriture était riche énergétiquement mais dépourvue de saveur ; c'était le privilège des pilotes du haut espace, ceux qui étaient en contact avec l'ennemi et pouvaient mourir à tout instant.

Les panneaux électro-luminescents montraient des scènes de bataille. La flotte venait de remporter une victoire stratégique en ouvrant un nouveau front. Pour la première fois, il avait été possible de capturer des ennemis vivants. Ils balbutiaient quelques mots compréhensibles, regrettant leurs attaques, demandant l'asile. Disséqués, ils n'étaient rien d'autre que des lézards au sang vert, aux membres tordus. Parfaitement répugnants.

« Voilà ceux que nous combattons », expliquait le commentaire. « Ils nous sont supérieurs en nombre et ce n'est qu'en appliquant de nouveaux quotas de production que nous pourrions les vaincre. Leur monde-patrie est à notre portée. Il nous faut de nouveaux vaisseaux plus rapides, davantage de matière fissile. »

Jowen ignorait tout de ces nouveaux quotas, mais ils ne pouvaient aller que dans un sens, celui d'une plus grande production. Elle observa brièvement Martinn. Il ne semblait pas avoir écouté le commentateur ; il était crispé sur sa chaise, les mains blanches, un léger voile de sueur sur le front. Il était impossible que d'autres n'aient

pas remarqué son attitude. Dans ce cas, elle risquait sa propre carrière.

L'occasion lui fut donnée d'agir lors de la réunion des comités. La question à l'ordre du jour était bien sûr celle des quotas de production qu'ils auraient désormais à appliquer. Les soixante-treize personnes de l'unité de fabrication étaient toutes présentes, ainsi que huit membres des comités. Il leur fut d'abord fait une présentation de l'effort de guerre dans les Puits, de laquelle il ressortait que le leur n'était pas encore arrivé à sa capacité optimale, ce qui retardait gravement l'effort. Tous acquiescèrent ; il est toujours très gênant de s'entendre rappeler des vérités douloureuses. De leur production, de leur travail dépendaient la vie ou la mort des pilotes. Ils ne pouvaient – ils ne *devaient* ! – jamais oublier cela. Produire un système de qualité médiocre risquait d'entraîner la destruction d'un des précieux vaisseaux de la flotte.

Jowen était mal à l'aise ; tout comme l'étaient ses compagnons, à en juger par les légers mouvements qu'ils faisaient sur leurs chaises.

Courbes et statistiques se succédaient. Le premier membre du comité les commentait, montrant les carences, les points vitaux où la qualité laissait à désirer, puis les moyens possibles d'y porter remède.

Curieusement, la cellule de Jowen ne figurait pas parmi les endroits critiques sur le processus. Cela ajouta au contraire à son malaise. Le problème n'en était que plus grave.

Les explications indiquaient clairement de quelle manière il allait falloir augmenter la production et en quelles proportions. Cela serait sans doute dur au départ, mais de nouveaux outils, des méthodes d'analyse plus performantes allaient être mises en place, afin que chaque cellule s'adapte aux quotas. Le travail en serait facilité ; la productivité croîtrait en conséquence. L'ennemi disparaîtrait bientôt et une ère de bonheur s'ouvrirait alors pour chaque homme et chaque femme, conformément au Plan.

Patiemment, comme à chaque réunion, les membres des comités écoutèrent les rapports de chacune des cellules de fabrication. Ce n'était pas une autocritique, mais l'examen de tous les détails, même les plus infimes, pouvait permettre de construire quelque chose qui soit bien plus grand que la somme de ses parties. Les relations sociales entre partenaires avaient elles aussi leur importance ; il convenait de les régler dès leur venue, car la jalousie, les petites mesquineries, même involontaires, n'avaient pas leur place dans une économie à laquelle participait la totalité du genre humain.

Vint le tour de Jowen, dont les deux compagnons n'avaient rien dit. Elle se leva. Cette situation la troublait mais elle savait qu'elle devait parler.

— Je crois que ma cellule ne fonctionne pas avec toute l'efficacité voulue...

Ce n'était pas les mots qu'elle aurait voulu. Elle attendit comme si elle avait clairement exprimé son problème. Un des membres l'encouragea à continuer de la tête.

— Je ne sais pas si... Je crois que notre production s'écarte trop des tolérances depuis quelque temps.

— Vous êtes pourtant responsable des vérifications, alors êtes-vous sûre ou non de ce que vous dites ?

Elle se sentit soudain isolée, avec juste une voix en face d'elle, hypnotique.

— J'en suis sûre. J'ai les tableaux de valeurs...

— Depuis combien de temps avez-vous constaté ces écarts ?

— Je ne sais pas... (Elle sut que ce n'était pas les bons mots à l'instant où elle les prononçait.)

— ... depuis une demi-décade.

— Et vous n'avez rien dit ?

— Je ne voulais impliquer personne avant d'être parfaitement certaine des chiffres...

— Qui ne vouliez-vous pas impliquer ?

« Oh ! non. »

— Vous auriez pu faire part de vos premières observations lors de la précédente réunion des comités. Qui est selon vous responsable de cet état de fait ?

— J'y ai pensé, mais je voulais être sûre. On n'accuse pas quelqu'un...

— Ces réunions ont pour but d'examiner ensemble tous les problèmes qui pourraient se poser, afin de pouvoir les résoudre. Qui vous semble être la cause de ces écarts dans la production ?

— Le compagnon Martin.

Voilà, elle l'avait dit et en était comme soulagée. Mais Martin se leva brusquement ; il était deux rangs devant elle et s'était tourné.

— Notre travail est parfait ! Il le doit, car de lui dépend la vie de nos pilotes. Elle n'a pas le droit de proférer des contre-vérités à mon égard !

Sa voix était trop élevée de plusieurs tons, proche de l'hystérie. Elle ne l'avait jamais vu ainsi, même durant les séances de cris.

— Calmez-vous, partenaire, nous sommes là pour vous écouter et

réfléchir avec vous. Personne ne vous accuse. Chacun de nous est insignifiant par rapport au Plan, mais celui-ci repose sur tous. Une chaîne n'est jamais aussi solide que son plus faible maillon.

— Elle a triché avec les résultats ou n'a pas su les interpréter ! Malgré le bruit, nos guides d'ondes sont parfaits !

Jowen sortit de la demi-torpeur dans laquelle elle baignait depuis qu'elle avait prononcé son nom.

— Quel bruit ?

C'était un membre du comité qui avait posé la question, mais cela aurait tout aussi bien pu être elle. Quel bruit ?

— Vous ne l'entendez pas ? ! Il nous entoure et nous cerne, partout : dans les os, dans les structures, les dortoirs...

Jowen garda cette séance du comité en mémoire pendant de longues décades. Ses tableaux de tests furent vérifiés et il s'avéra qu'elle avait raison. Martinn ne reparut pas ; son affectation dans une autre unité du Puits fut affichée à la porte du réfectoire.

La réalité était tout autre.

Loin dans le fond des Puits, les bruits étaient différents, plus insistants, davantage étouffés par les galeries. Mais qu'importait aux *brown* ?

Le dénommé Martinn avait du mal à penser à lui-même sous ce nom. Les seules références dont il se servait avaient rapport avec ses mains, ses jambes, les sensations de faim et de sommeil. C'était amplement suffisant pour qu'il accomplisse son travail derrière la foreuse, creusant pour arriver aux gisements de minerais. C'était un travail comme un autre, ni plus ni moins complexe. Il savait que de lui dépendait le sort des pilotes dans l'espace.

Le quart serait bientôt fini ; il prendrait le chemin du réfectoire, où il mangerait devant les grands écrans qui lui montreraient les progrès de la guerre, avant de se diriger vers le dortoir. Il dormirait alors, en faisant toujours le même cauchemar. Il mourrait pendant la période de repos et une autre personne s'éveillerait plus tard, consciente de son importance dans la grande machinerie de la guerre spatiale. Heureuse, en quelque sorte.

Roule. Roule.

Regarde :

regarde l'hercule sur la place, comme dans ce vieux film de Fellini, où A. Quinn a la poitrine creuse. Tu vois le clown aux grands yeux tirés vers le haut par les faux cils ? La femme de Fellini en enfant trop tôt poussé.

Les poèmes de Lorca parlaient ainsi de ce que nous aurions pu être, si nous n'avions choisi l'autre voie – celle qui ne mène qu'à elle-même.

La pellicule saute légèrement. Aucune importance, l'ampoule du projecteur vient de claquer. Adieu hercule, salut petit clown ! Nos vies divergent.

Tu sors. Je te suis.

Il y aura d'autres cinémas, pendant quelques temps encore, jusqu'à ce que les centrales productrices d'énergie décident qu'elles n'ont plus besoin d'alimenter quoi que ce soit.

Il faudra alors sans doute chercher des piles pour les projecteurs portables et des copies pas trop abîmées.

Tu montes côté conducteur pour me laisser revoir ces scènes arrachées au temps, pour quelques minutes encore, jusqu'à ce que la route les ait absorbées.

Ce n'est pas ton voyage. Tu le respectes cependant. Je ne comprends pas le tien. Peu importe.

Roule.

Un *truck* Volvo passe plus loin, sur un pont métallique auquel il arrache des plaintes.

Tu accélères. Le Mercedes n'a pas la puissance du Volvo, mais il est plus nerveux. Et puis, tu connais cette ville dont je n'ai jamais su le nom.

La remorque rebondit derrière nous. Les roues de rechange et le carburant qu'elle contient sont heureusement bien arrimés.

Je me penche par-dessus le siège pour saisir le lance-roquettes. Tu fais non de la tête. Ce serait trop facile et trop dangereux. Ils ont sans doute le même chargement que nous et l'explosion pourrait nous endommager.

Sans doute.

C'est ton trip. Roule.

Le Volvo a choisi d'emprunter la rocade, peut-être pour prendre plus facilement l'autoroute à quatre voies qui mène vers le sud.

Il klaxonne. Des animaux sur la voie sans doute. Il ne peut mieux signaler sa présence.

Nos cinq essieux passent sur des débris informes, alors que tu joues avec les deux ponts pour négocier au mieux les obstacles. Je sais que tu voudras certainement refaire la peinture à la prochaine halte.

Toute la structure vibre. Le Mercedes entame la longue descente vers la rocade.

Le Volvo zigzague entre les cratères ouverts dans le béton. Il perd vitesse et maniabilité.

Tu ne dis rien. Tes mains seules parlent avec le camion dans un langage que je ne comprends pas.

Dès le début, tu as détruit une partie du tableau de bord, ne laissant que le compte-tours et les indicateurs de température. La vitesse t'appartient.

Le Volvo nous a vus. Cela se sent à la manière dont il prend des risques. Les trous de faible profondeur que précédemment il évitait, il les franchit désormais, mais sa garde au sol est plus basse que la nôtre. Il doit être chargé à la limite de ses possibilités.

Tu le suis, le poussant à l'erreur. Puis, lorsqu'il l'a commise, sa remorque dérapant, tu prends une route parallèle à la sienne.

Il braque, contre-braque et rétablit sa course. Un des pneus arrière, sur le double essieu, a éclaté.

Un panneau qui pend annonce l'autoroute. Le Volvo sait que, là, il pourra faire jouer sa puissance. Il accélère.

Tu te places à côté de lui. Le canon d'une arme jaillit au-dessus de la tête du conducteur. Tu freines. La rafale passe loin devant nous.

Plusieurs fois, tu réédites ce petit jeu. Une seule balle a rebondi près d'un phare.

Le vaste espace qui précède le péage s'ouvre finalement. Le Volvo accélère mais tu sais qu'il lui faudra ralentir avant de passer sous un des étroits portiques.

Il freine effectivement, mais pas assez tôt. En pleine vitesse, tu heurtes sa remorque, l'envoyant à 45° de la course du semi. Novice sans doute, il freine brusquement, accentuant le mouvement de toupie plutôt que de l'arrêter.

La remorque heurte la première un des portiques, s'éventrant. Le reste tourne autour d'elle, comme au ralenti, percutant de côté les autres cabines du péage.

Tu as braqué bien avant pour un demi-tour sur le terre-plein.

Le moteur du Volvo lâche ses flammes sur le tapis de fioul échappé de la remorque. L'explosion ne tarde pas.

Nous regardons de loin.

Par-dessus l'odeur de fioul, celle de chairs grillées ressort. Davantage que n'auraient pu en produire deux ou trois personnes. Ils avaient sans doute rassemblé suffisamment de viande humaine pour nourrir tous les villages du Sud.

Nous repartons à petite vitesse. Pas question d'attendre curieux et charognards.

Tu dis quelque chose mais pas assez fort pour que je l'entende.

Plus loin, à deux-trois heures, il y a une petite ville. Tu roules. Le camion a dégusté. Il faudra sans doute plusieurs jours pour le remettre en état.

Peut-être cette ville aura-t-elle une salle de projection en état de marche. Peut-être aura-t-elle une bonne copie de *La Strada*. Que je m'use les yeux sur cette route avant que de parcourir la tienne.

Femmes, agitez vos mouchoirs, le navire s'en va

Rituel : poser un billet, ramasser les cartes, suivre, voir.

Cinq hommes à la tête baissée, communiant ensemble dans la fumée des cigares à deux ronds. Rituel. Dix mains qui couvent leur part d'un Livre qui n'aurait que cinquante-quatre pages. Dix mains qui répriment un léger tremblement. Cinq paires d'yeux qui fixent la manne répandue sur la table de bois. Une simple lampe qui oscille doucement.

Rituel.

Et la sueur grasse des mains qui se mêle à celle qui macule déjà les cartes, les émanations d'un alcool bon marché, l'espoir mesuré à l'aune du silence.

Cinq hommes. Les autres, drapés dans l'ombre autour, ne comptent guère ; ils vivent par procuration ces quelques heures dérobées au temps. Ils sont debout mais paraissent avoir oublié leurs jambes engourdies. Leurs mains échangent parfois des caresses avec leurs chemises de toile. C'est à peine si leurs pipes de terre osent rougeoyer.

Pour tout rituel, il faut des fidèles.

Puis l'un des cinq se lève. Il abandonne ses cartes, endosse son habit de chair qui lui transmet tout ce qui était resté en suspens : une fatigue née de trop de mauvais alcool, de fumées, de tensions, de la trop longue route des cargos.

Tu es peut-être celui qui se lève, ou bien le suivant, de toute manière, l'un d'entre eux.

Tu titubes vers la porte qui, les heures précédentes, n'existait pas pour toi. Elle vient juste de coller son masque sur ta réalité. Tu passes de l'autre côté de son miroir sans tain, où tu t'arrêtes. Le jour est là, glissé à travers le mauvais papier huilé des fenêtres grasses, dans la perspective du bar.

Nouvel arrêt. Un verre, juste un, pour nettoyer les embruns de la nuit enfuie.

Ton nom te revient, tardivement, comme s'il avait honte de

reprendre à nouveau son rôle : Jèr Molovoï. Tu l'avais laissé sur les rivages de l'absence, au seuil de cette porte maintenant disparue et qui dissimulait une enclave de temps et de fumées.

L'alcool brun brûle en tombant dans ta chaudière vide. Vite, un autre, pour célébrer l'aurore ! Celui qu'on prend pour faire reculer le froid, pour reculer la présence de l'instant et qui réconforte, beau comme les fesses d'une fille entraperçues.

Et puis après, le verre qu'on boit avant de regagner le théâtre nô du quotidien.

Comme tu sors, Jèr, Endance, cette grosse bourgade où s'est échoué ton cargo, se lève. Elle étire ses habitants, à tout jamais enracinés, leur ouvre ses rues et ses quais, sur les traces d'une journée qui sera en tout point semblable aux précédentes. Jour de faste : les cargos partent.

Jèr Molovoï, marin de soute, ton bâtiment, le *Ditrivaik*, doit être sorti des bassins de radoub et n'attendre plus que toi, responsable de son fonctionnement après le Courageux Capitaine.

Hors les focs ! Tu tires tes bordées sur un trottoir à peine plus changeant qu'une mer par gros temps. L'air neuf te lave les ponts, à l'exception de ce misérable endroit quelque part dans la cale où ton esprit s'est réfugié, à l'abri de toutes tempêtes hormis celle qui se tient enfermée avec lui.

Tu franchis la foule en beaux habits et robes neuves jusqu'aux sites d'embarcation où les barques attendent les matelots en bordée. Tu te présentes, un rien embrumé encore. La cité descend, dans le sillage de votre envol. Tu vois ces gens qui applaudissent, cormorans aux ailes coupées. Puis ton regard les oublie, il va plus haut, là où se dressent les superstructures du *Ditrivaik*, à mi-chemin des étoiles. Le cargo est lourd de marchandises déshydratées arrachées au sol d'Endance et qui iront nourrir d'autres Cités-sœurs, quelque part le long de votre route. Céréales, bois exotiques, sels, accompagnés de passagers en suspension, colons, migrants, repris de justice, notables... Des flores et des faunes semblables, quelles que soient les Cités, avec de légères différences dues aux climats, aux lois. Peu importe ! Tu n'as à ta charge que la conduite du vaisseau. Et là-haut, tu es le seul maître, après le Courageux Capitaine. En un sens, tu es le *Ditrivaik*.

La barque s'amarre, tu pénètres dans le sas. Le vaisseau tangué en phase avec toi. Tu es chez toi.

Rituel : des murs de planches disjointes, un baquet plein d'eau avec une serviette posée dessus, un lit déjà défait. La fille qui attend et contemple un plafond familier.

Hésitation. Rituelle. Tu prends la fille, sans d'autre échange que le prix à payer. Tu te vides des siècles d'attente à venir. Elle n'a guère que le visage de toutes les autres, des filles de papier, de celles qu'on imagine quand nulle tempête ne vient entraver la marche du cargo, de celles qu'on nomme.

Elle le sait. Elle a connu des marins (bien que « connu » ne soit pas le mot), soutiers, gabiers, hommes du banc de nage, capitaines parfois, même si ceux-ci dédaignent le port pour la haute ville.

Tu te détournes en remontant ton pantalon. Tu sais que là-haut, avec les filles de papier, *cela* prendra une autre dimension.

Tu laisses des billets sur la table à côté de la bassine. Tu n'as pas vu son visage, ou à peine.

— Attends, dit-elle.

Tu te retournes, surpris. Ses yeux, comme plus tôt, fixent le plafond maculé.

— Comment c'est, là-haut ?

Tu ne réponds pas. Le rituel est cassé. D'ailleurs, ce n'était qu'un semblant de question, parce qu'elle continue sur le même ton, comme si tu n'avais jamais été là.

— Là-haut, il se trouve une femme plus belle que toutes les femmes, qui appelle à elle les hommes qui lui plaisent. Elle gouverne le ciel et la vie des marins... Je crois qu'elle me ressemble : de longs cheveux blonds et des dents en ivoire, les yeux d'une madone et des seins pleins de lait...

Tu t'en vas en silence tandis qu'elle prie toute seule pour la Dame de nage, qui elle n'a vendu ni ses cheveux ni ses dents aux femmes riches.

Bien sûr, arrivé dans la rue, tu as la tentation de remonter et de lui dire (mais sais-tu seulement son prénom ?) que toi aussi tu cherches la Dame, que tu en as trouvé quelques reflets en elle et ses semblables, que tu... Mais non. Un autre matelot te suit chez la petite fille qui rêve d'étoiles, avec dans son ventre autant de souvenirs que toi et quelques minutes pour les laver à grande eau avant que d'aller en cueillir d'autres, tout aussi éphémères.

Tu ne lèves pas les yeux vers la fenêtre sans lumière, emplie d'amours comme des étoiles filantes.

Un aboyeur te tire par le bras pour aller dans le meilleur tripot de ce côté d'Antarès. Tu te laisses faire, ici ou ailleurs, l'alcool est le même, aussi fort, aussi mauvais. Ce n'est pas d'oubli dont tu as besoin, mais d'une punition qui t'abrutisse. Comme toujours.

L'homme t'abandonne dans le lieu enfumé, pour partir à la recherche d'un autre client potentiel, qui sera peut-être celui qui t'a suivi chez la fille aux étoiles. Bah !

Tu retrouves peu à peu la routine à bord du *Ditrivaik* : les météorhommes qui jouent leurs vies avec les cartes du ciel, Tête d'Acier, le quartier-maître, et le Courageux Capitaine, Sieur Nos-vies-ensemble. Le chat aussi, cerveau du cargo.

Ta vie est dans les entreponts et les soutes, où tu laisses ta carcasse d'eau et d'os pour revêtir un habit plus approprié, de plastiques et de métaux, de bois et de pierres, le costume d'arlequin du navire. Tu es la nef et tu l'aimes.

Une fois dissipées les sargasses de l'alcool, tu parcoures les ponts, t'assurant que tout va bien et que les équipes de radoub ont bien fait leur travail.

Les météorhommes attendent l'appel de la corne de brume et, avec elle, l'envol du plus chanceux d'entre eux vers une mort en habits de lumière. Le chaton se lave la fourrure et passe une patte derrière son oreille ; pour lui, le temps ne compte guère. Tête d'Acier parcourt les bancs de nage. Le Courageux Capitaine ne songe pas à sa mort proche.

Tu descends dans les cales de transport, chose que d'habitude tu ne fais pas. Les gobelins obéissent aux ordres des machines de surveillance. Ils prennent soin des corps congelés de ceux qu'ils auraient pu être s'ils n'avaient commis des crimes punis par la Guilde. Lorsqu'ils ne servent pas, les machines les désactivent. Ils ne se plaignent pas ; dans leurs veines coule une huile conçue pour résister à l'espace. Parfois, l'un d'entre eux est aspiré à travers un trou de la coque ; il participe alors à la grande fusion des molécules si un réacteur le capture à temps, sinon son corps donnera peut-être naissance à une étoile filante sur l'une de ces planètes où les gens font toujours des vœux.

Tu te glisses entre les cercueils froids. Banquiers, marchands, éminents hommes de lettres... Tous sont ici, dans leurs tombes prémonitoires, attendant d'aller vendre ailleurs leurs mots, leur savoir-faire ou bien leurs corps...

... Comme cette dormeuse aux yeux fermés que tu as sans doute rencontrée dans un port quelconque avant qu'un aboyeur ne te propose des plaisirs plus durables qu'un bref épanchement.

Cette femme, avec ses cheveux cassants et ses ongles qui tomberont, offrande au Froid et qu'on n'a pas prévenue. Qui se soucie des

Dormeurs ? Trois sur quatre seulement arriveront à bon port : l'un sera fou, le second aura démontré les théories de Langevin, le dernier enfin devra s'accoutumer à une société étrangère. Et nul d'entre eux n'aura vu les étoiles, hormis le quatrième qui les gardera des éternités durant comme un chien de berger aux pattes cassées.

Tu ne t'attardes pas (seulement quelques instants de trop peut-être...) devant ce visage que tu vois pour la première fois, encore n'est-ce qu'à travers les optiques des capteurs du cargo. Tu n'as pas de mains ni de corps véritable, ton sexe est resté pendu, là-bas, quelque part, avec tes habits de chair.

Pauvre enfant ! Qu'elle arrive, puisqu'elle est partie, grâce aux économies faites sur son corps, aux pourboires en forme de remords des marins ou bien au caprice d'un hobereau en goguette dans les bas quartiers !

Enfant, ton corps te servira au mieux à perpétuer la lignée d'un colon aux dents cariées et aux désirs rapides... Puisses-tu mourir dans les appels de ces jours frelatés engendrés par d'autres soleils que celui qui t'a vue naître... Repose en paix pour le moment, dans ce sommeil sans paroles ; le vaisseau tout entier veille sur toi.

Tu n'es qu'une passante du vide.

Enfant aux étoiles, les Cités-sœurs sont grosses de filles comme toi, qui rêvent les yeux au plafond tandis que sur elles se succèdent des marins sans présent.

Enfant...

Tu vas voir Tête d'Acier, qui t'offre à boire. Lui ne descend jamais à terre. Il est quartier-maître et gère les gobelins, sans haine ni compassion. Il est un peu moins qu'un homme ; ses désirs se mesurent en litres d'huile et en nombre de gabiers.

Rituels que tout cela !

Plus bas, les météorhommes jettent une à une leurs cartes sur la table de bois poli. La Dame de nage oriente leurs parties et choisit ceux qu'elle désire. Ils savent n'avoir d'autres lendemains que ceux qu'ils créeront avec les aurores nées de leurs corps embrasés.

Les Cités-sœurs s'en moquent. La mort d'un météorhomme ne sera guère plus que la levée brève d'une nouvelle étoile mort-née. Mais, oh ! qu'il est doux de provoquer la fusion de ces éléments pour empêcher la destruction du cargo !

Tu les connais bien, ces joueurs invétérés, sans les comprendre tout à fait.

Rituel : la corne de brume sonne. Celui qui a gagné se lève. Il

endosse son habit de lumière et prend son envol. Il embrasse le météore qui menace le navire et, pendant un court instant, il voit la Dame.

Fais un vœu.

Dame ! O Dame !

Le chat, cerveau du vaisseau, te salue. Chat, à quel jeu joues-tu ? Tu ne connais qu'un univers d'abstractions. Ta vie est de guider le cargo sur les routes peu sûres, en avançant prudemment, comme le chaton que tu es : un pas après l'autre. Et tu retombes toujours sur tes pattes.

Rituel aussi :

— Ron. Quelle heure est-il, Jèr ?

— Il est onze heures, chaton, et tout va bien.

Tu ne peux t'empêcher de retourner voir la dormeuse sans rêves. Ceux qu'elle a faits datent d'avant le départ. Ils ne colleront jamais à la réalité de l'arrivée. Le long couloir entre les deux portes n'est qu'une illusion. Jamais elle n'aura vu comment c'était « là-haut ». À son arrivée, il lui faudra sans doute se coucher sur le dos et vivre par procuration, en attendant que l'autre se lève, referme son pantalon et s'enfuit en laissant sur la table, plus que nécessaire, le prix de sa honte.

Tu as déjà réveillé une dormeuse, Jèr...

« Où êtes-vous ? Qui êtes-vous ? »

Les mots étaient inutiles. Elle n'a pas vu ton univers, seulement le froid et les gobelins affairés, avant que les équations de Langevin ne la fassent dépérir. Son corps tourne maintenant autour de Fains-la-Folie.

Tu ne le feras plus.

Tu retrouveras peut-être celle-ci dans un bordel du port, les yeux pleins d'étoiles. Elle aura changé un semblant de vie contre son semblable. Et tu iras la rejoindre – elle ou une de ses pareilles –, vide de mots et de ces phrases qui servent à ne rien expliquer.

Puis tu rembarqueras, saoul de bruits et d'odeurs, de ton impuissance, de journées qui ne durent qu'un quart d'heure.

Passante

Histoire écrite sous la vigilance de Danielle Martinigol. Doo wa.

C'était après. Peu après. Durant cette période confuse où rien n'a plus de goût. Les journées prenaient au loup sa robe grise. Lorsque je sortais, la pluie était toujours au rendez-vous, et elle seule. Une pluie froide, pas une brève ondée de printemps qui lave et efface. C'était une pluie comme l'ammoniac d'une photocopieuse, chaque jour semblable, tirant un peu plus vers le noir à chaque essai. Une pluie à se dire Merde ! et à oublier son manteau. Une pluie salée comme les larmes du monde.

J'allai, ou plutôt : j'allais au *Frontier's*, puis chez *Joe*, ensuite nulle part, dans un endroit qui ressemblait aux autres. Vous n'êtes pas sans avoir remarqué, comme moi, que tous les bars se ressemblent quand on est seul. Et à cette époque-là, je l'étais, à crever, plus que je l'avais jamais été. J'entrais, je m'accoudais au zinc et je commandais un scotch. Ensuite, j'attendais et, tout en lorgnant sur le décolleté de la serveuse qui s'agitait derrière le comptoir, je comptais. Tout et n'importe quoi. Les verres, les bouteilles, les mouches et les taxis... C'est ainsi que je me surpris un après-midi où la pluie continuait à tisser ses barreaux en travers des rues, à compter les femmes seules, sans parapluie, qui glissaient le long des trottoirs sans paraître vouloir s'arrêter, fugitives visions destinées à se couler dans le déluge de ma mémoire passoire. Je comptai la centième à dix-huit heures environ, et celle-ci, ne me demandez pas pourquoi, je décidai de la suivre.

Pair. Impair. Ses pas décomptaient les mots du trottoir, avec parfois un écart destiné à éviter quelque répugnant obstacle. Pair. Impair. L'histoire que me racontaient ses talons dans leur langage heurté était aussi emplie de promesses que les premières lignes d'une nouvelle de London. Pair : elle s'arrêta, modulo deux, sur un point d'interrogation, quelque part devant l'entrée d'un cinéma. James Cagney était là, son regard d'espion nazi tourné vers le Rêve Américain. Elle regarda – elle

devait regarder le nom du compositeur de la musique. Jazz à l'emporte-pièce. Lorsque ses pas reprirent leur sténo, le tempo avait changé. Doo doo wa. Doo.

Les limaces froides nées de la pluie rampaient sous ma veste. Elles accrochaient ma chemise aux cintres des omoplates. Mes frissons n'étaient pas seulement dus au froid. Le liquide dans mes veines commençait à paralyser mes mouvements. L'alcool n'était plus guère que le souvenir d'un brasier. Des cendres qui ne demandaient qu'à être ravivées.

Wa. Doo. Le solo de sax hésita devant *Max & Sue*, réveillant la bête râpeuse coincée au fond de ma gorge, avant de repartir pour un *bis* légèrement plus rapide. Raclement : la bête grogna. Ses cheveux, collés ensemble en tapisserie sur le métier de la pluie, oscillèrent doucement, vers moi. J'aperçus la courbure d'un nez, l'esquisse d'une gorge, vite ramenées à l'état de souvenirs. Le rythme à nouveau changea. Art Tatum se mettant au be-bop. Satchmo en 45 tours.

Je pris alors conscience du bruit produit par mes pas. Un accompagnement irrégulier. Un quart de ton trop bas. De quoi heurter une oreille. La sienne. Cette oreille qui se tourne, écartant le rideau des cheveux afin de mieux entendre mon pauvre suivi. Les tentures se ferment. Je suis exclu de son concert. L'eau sur le sol devient mon alliée en plaçant une sourdine sur ma batterie.

Mais elle tente de quitter la salle. Elle fuit le trottoir pour rejoindre l'autre rive. Deuxième mouvement.

La rue est longue, infinie. Un trou se fait dans le gigantesque lac qui nous surplombe. Je me laisse attirer par l'entrée d'une allée éclairée. De l'autre côté de la vitre sur laquelle j'appuie mon visage, l'extérieur se déroule, sans bande son. Elle s'est retournée un bref instant – pause – et s'aperçoit que le bruit de fond qui accompagnait sa prestation s'est tu et qu'elle peut continuer son one woman show. Elle secoue de ses cheveux les dernières gouttes accrochées par la peur et la pluie. Et elle rit, silencieusement. Elle tourne sur elle-même, esquisse un pas de danse et repart. Doo wa. Doo.

Je repousse le serveur qui me demande ce que je veux. Les yeux me piquent à cause du brusque changement de luminosité. Ma main laisse une étoile asymétrique sur la glace de la porte. Mon souffle a déposé une brume fine qui bientôt disparaîtra. La pluie m'accueille de nouveau.

Elle est là-bas, au loin. Mais pas *si* loin. Ses pas la mènent vers le Duke's Place d'Ellington. Leur son se fait grave, presque rauque, avec la distance. Les mouvements de son bassin marquent le rythme.

J'ai soif soudain.

La pluie tisse son intrigue comme le scénariste d'un feuilleton de série B, sans désaltérer. Araignée patiente, elle construit sa toile où sont prises deux mouches. Les pattes de l'inconnue devant moi distillent leur musique le long des fils.

Je suis poisson dans cette éternité d'eau. Mes branchies puisent comme les joues de Count Basie. Les flonflons de sa jupe éveillent en moi une amertume comparable à celle du genièvre.

Précédé de remugles, un camion de ramassage des ordures passe lentement, annonçant l'aube proche. Les applaudissements des couvercles qu'on rabat signalent la fin du concert. Elle le comprend et s'engouffre dans une allée. Je la suis. Bien sûr. Unique spectateur, je ne puis demander un retour sur la scène mais il est tentant d'aller voir la vedette back stage.

L'ascenseur s'élance dans un dernier riff. Je m'envole dans l'escalier à sa suite, avec ma veste mouillée qui claque comme une grande aile de cuir.

La porte de sa loge est facile à forcer. Elle l'avait fermée : coquetterie de diva à son concert d'adieux.

Je sors peu après, repu de sa musique. Ses habits de scène, vides de présence désormais, sont posés sur le sol.

Extase (*Ecstasy*)

Une nuit plus une nuit plus une nuit, cela ne fait pas trois, mais juste une seule longue période d'absence. Hors du temps, même si les chiffres du calendrier tombent régulièrement. Tout tourne – il est difficile de faire autrement. L'affiche du mur, avec ses lèvres peintes, ne changera pas, elle. Un peu plus jaunie peut-être, une punaise en moins... C'est tout. Rien qui vaille la peine qu'on s'y arrête.

Et cette nuit, Seigneur ! Avec pour toute lecture la Bible Orange dans le tiroir de la table de nuit. Avec la radio qui se contente de diffuser ses bulletins quotidiens sur la Mort En Marche. Cette Nuit contre laquelle nous avons tant prié !

La grande bille a été lancée.

La fille dit Crois-tu ?... mais elle ne termine pas sa question. Pourtant tu as pris la phrase comme telle. Et tu découvres que tu ne sais pas répondre.

Tais-toi ! ou Ta gueule ! Tu as dit quelque chose comme ça. Elle n'écoutait pas. Nue devant la glace, elle se peignait les lèvres en jaune. Tu n'arrivais pas à décoller ton dos des draps trempés. La climat' était coupée, la lumière aussi. Toute l'énergie était ailleurs. Seule la radio, une fois par heure, témoignait de la présence, quelque part, d'autres êtres. Mais les programmes enregistrés existent. N'est-ce pas ?

Tes quelques mèches collaient entre elles et sur ton crâne. Elle venait de poser un baiser jaune sur le miroir. Tu bandais. Comme ça. Pour rien. Tu te tournes sur le ventre.

L'affiche gondole. Tu le sais. Il fait *trop* chaud. Tu le sais. Le reste, tu l'ignores.

Tu lances les bras en avant. Le lit est trop petit ; le bois est humide. Elle bouge dans la pièce. Et les lèvres peintes par Andy Warhol, sur une chorégraphie de Miller, se déforment. Ce baiser dupliqué n'en est plus un – à ce moment, tu l'aurais préféré froid, avec, autour, autant de glaçons qu'il est possible d'en remplir un magnum de champagne *made in Napa Valley*.

Tu as dormi, peut-être. La fille est toujours là, nue, en train de regarder sur ses cuisses les effets du cholestérol – ou de quelque autre truc en « ol » qu'on rencontre dans les pages Beauté de *People*.

Tu téléphones. Le plastique de l'écouteur conduit la sueur jusque sur ta main. Elle dit J'ai soif, mais ses yeux ne s'attardent pas, à peine s'ils accrochent sur la place qu'elle a laissée dans le lit, et qui s'estompe.

Blanc sur la ligne, puis quelqu'un accepte de sortir jusqu'au bungalow pour apporter suffisamment de gin et de tonic. Pas de glaçon, désolé.

Elle prend les arachides en sachets et laisse le type poser les bouteilles sur une table. Il ne la regarde pas. Sa salopette semble avoir été faite pour quelqu'un de plus grand qui n'utiliserait pas de déodorant. Le sas de la porte d'entrée n'apporte aucun air de l'extérieur.

Elle lui dit 2-3 trucs et lui donne autant de dollars. Il ferme les deux portes.

Tu mets le gin sous l'eau qui coule – juste un instant psychologique pour que cela ait l'air frais. La Bible Orange est ouverte sur l'Hérésiarque, qui ressemble au I-King.

Tu as passé un slip – ton éducation baptiste. Elle s'épile doucement les dessous des bras, dans un autre univers.

La lumière n'est pas morte : dehors les enjoliveurs de ta Lincoln Continental jettent de maigres feux jusqu'à la piscine. Les autres (ceux qui se sont arrêtés ici) sont sans doute au Lounge en train de créer des itinéraires incohérents autour du bar. Aller les voir ? Peut-être... Et dire : Je vaux 40 plaques et ma femme a acheté une petite japonaise qui convient pour la conduite en ville. Ou : Houston est une ville vide où j'ai un bureau de 300 m2 juste en face d'Exxon...

Mais le ciel est sombre depuis la mise en place du Bouclier.

Tu as faim soudain. Elle vient d'envoyer voler les sachets vides sous le lit. Un peu de sel reste sur son maquillage. Elle feuillette le *Harnley Plaza Book*, qui raconte la vie de l'hôtel. Son verre est coincé entre ses cuisses. Elle est face au poste vide, la télécommande à côté d'elle. Ses yeux ne suivent pas l'effeuillage des doigts. Elle tremble.

Pourquoi la regarder ? Pour comprendre ce qui agite tes propres doigts lorsqu'ils prennent la bouteille de gin ? Ou bien parce que tu voudrais qu'elle ne soit pas là : restée dans le motel où elle n'aurait pas vu la Lincoln et le paquet de pognon que tu représentes...

Du grand sac posé sous elle, elle tire un flacon de verre. Elle en sort deux comprimés de couleurs différentes qu'elle avale avec un peu de

tonic. Tu as dû lui dire 25 mots. Pas plus. Dont beaucoup composés de seulement deux syllabes. Elle a dit oui à pas mal de choses, non aux autres.

Le communiqué est à l'heure.

Ne bougez pas de chez vous ! Le Monde Libre a besoin de toute l'énergie dont il dispose. Etc.

Tu t'habilles et vas au Lounge.

Un chat est là, quelque part. Ta chemise colle ; tu es tenté de desserrer le nœud de la cravate. Pas d'étoile dans le ciel. L'effet de serre était prévisible.

Des pas précipités derrière toi. Elle dit J'ai peur. Elle a passé un petit tailleur très strict et porte un sac emperlé. Tu lui donnes le bras.

Son maquillage ne coule pas. Vous rentrez au Lounge. Derrière le bar, Jack (il porte un badge) frotte un verre qui n'en a pas besoin. Sous une tête de caribou, quelqu'un est en train d'apprendre le C.V. du chasseur. Deux autres écoutent les nouvelles près d'un poste 1950. Un film de *hot rods* passe sur un magnétoscope. L'hôtel doit disposer d'un générateur à essence, certainement insuffisant pour l'ensemble mais le Lounge est le lieu vivant. Même la climat' marche.

Tu sens ta sueur non pas s'évaporer mais empeser ta chemise à t'en faire un carcan.

Le Martini dry n'est pas forcément une solution. Tu en commandes deux. Tu bois le tien ; elle fait pareil. Les deux gars près du poste n'écoutent maintenant rien d'autre que l'onde porteuse, qui elle-même disparaît. Le type sous le caribou doit être capable d'écrire désormais la biographie du Canadien qui a tué la bête. Un homme sort des toilettes et lance son verre dans la cheminée. Il crie qu'il sera le prochain Adam même s'il est aussi ventripotent que Nod.

Tu vas devant le magnétoscope. Le seul endroit où quelque chose bouge. Tu passes insensiblement du Martini à une de ces bières canadiennes, Molson ou Labath, qui conviennent très bien aux fins de soirée. Les hot-riders se surpassent, entre deux flashes sur les pubs des virages.

Elle danse avec le Nouvel Adam sur la musique à peine audible d'un Walkman privé de ses écouteurs. Elle t'est aussi étrangère qu'un personnage de Conrad. Sans doute sera-t-elle la Nouvelle Eve.

Lamantins

Pour H.-L. Planchat et Roquebrune

Vous savez sans doute ce qu'est le plateau continental, cette espèce de marchepied vers les terres immergées – ou ce plongeoir vers les grands fonds, tout dépend du point de vue selon lequel on le considère.

Vous savez aussi que les mers occupent environ deux tiers de la surface totale du globe.

On a très certainement dû vous apprendre cela ; c'est ce qu'on fait en général.

Mais savez-vous pourquoi Charles Corbaccio s'engueule avec sa petite amie ?

Elle tenait le crachoir depuis dix exténuantes minutes et ses paroles entonnaient sans cesse la même rengaine, qui pouvait se résumer ainsi :

— Mais vas-tu me dire les raisons de cet interminable voyage autour du monde ?!

Honnêtement, il n'en savait rien. Mais, ne sachant comment l'exprimer, il ne répondait pas. Elle commençait d'ailleurs à l'agacer avec ses cris quasi hystériques.

Il commit néanmoins l'erreur de dire quelque chose :

— Je t'en prie, Mona.

Ce qui fut l'occasion pour elle de reprendre sa respiration avant d'entamer une nouvelle fois son couplet favori.

« Chuck » Corbaccio était quelque chose comme vendeur d'usines clés en main, ce qui ôtait de sa route nombre de difficultés lorsqu'il désirait obtenir un visa pour lui et sa hum ! secrétaire.

Ils partirent de Washington, visitèrent la côte ouest, puis prirent un avion pour le Brésil, où ils demeurèrent trois petits jours. Leur prochain arrêt fut l'Afrique du Sud.

Un voyage de noces pour agités.

Corbaccio n'avait sur lui qu'une brosse à dents, un rasoir, un bon paquet de *traveller's* et une liste d'adresses – Mona ignorait ce dernier fait.

C'est au Kenya qu'elle commença à soupçonner un coup fourré. Jusque-là, elle avait cru à un banal voyage d'affaires, dans lequel elle jouait, pour l'immigration, le rôle de secrétaire particulière. Elle pensa, en survolant l'Atlantique, qu'il avait décidé de leur offrir à tous deux des vacances paresseuses. Mais il n'en était rien, car Chuck s'absentait parfois, à des heures incongrues pour aller voir des inconnus auxquels il téléphonait d'abord, et revenait sans vouloir lui donner les raisons de ces rencontres. Il ne pouvait s'agir simplement de femmes, car Chuck n'avait jamais mis les pieds dans une bonne partie de ces pays.

(Ce qu'elle ignorait, et pour cause, c'est que lui-même oubliait rapidement les visages de ses correspondants, ainsi que la teneur des propos échangés. Il n'avait conscience que de l'importance vitale de ce qu'il faisait. Il possédait la faculté bien utile d'oublier quasi instantanément ce qui l'ennuyait – ou, plus généralement, lui posait des problèmes.)

Ils étaient à Hong Kong, dans un gigantesque hôtel. L'air était moite et sentait la savonnette parfumée.

Chuck regardait la mer.

Là-bas, par-delà la jetée, elle étendait la plénitude ; son odeur puissante était une des composantes de chacun des parfums exhalés par les fleurs du port.

Mona le rappela à la réalité – à sa réalité à elle :

— Tu ne m'écoutes pas !

Ils commandèrent à manger, de la soupe légère et du poisson frit. Le soleil vint s'éteindre sur l'eau comme une vulgaire bougie. Ils restèrent seuls, sans les mots. Elle se leva enfin, après le dernier drink glacé, l'enlaça, lui murmura à l'oreille des paroles tendres. Elle l'aimait et avait peur pour lui, pour elle à travers lui. Elle se déshabilla en arrivant dans leur chambre. Ils firent l'amour longuement, avant de s'endormir l'un dans l'autre. La nuit était moite, malgré la climatisation, dont le bruit ne suffit pas à la réveiller.

Il se mit debout, pressé par un sentiment d'urgence. Il s'habilla rapidement, descendit dans le jardin, où quelqu'un l'attendait. La respiration de l'homme était rauque et sifflante, comme celle d'un homme asthmatique.

Corbaccio revint se coucher après un long moment, l'esprit vide. Mona, qui ne s'était pas réveillée, se blottit contre lui.

Il rêva qu'il était un grand poisson.

Sans en avertir Mona, il avait dit à ses patrons qu'il partait en vacances « pour une lune de miel », en clignant de l'œil, comme cela se fait. Il avait résilié son assurance-vie, vendu maison et appartement. Le tout s'était transformé comme par magie en chèques de voyage, dont le tas allait s'amincissant. Le temps que le fisc ou ses patrons s'aperçoivent de quelque chose, il se serait passé quelque chose. Rien n'avait d'importance, ici.

Ils quittèrent la Chine pour un bref séjour à Moscou. Puis, ils furent à Ljubljana, et ensuite à Rome.

Mona aimait cela, ne comprenait pas tout, et en était inquiète, comme une petite fille qu'on envoie vider la poubelle la nuit venue. Certaines nuits, elle le regardait dormir et se persuadait que ce qui l'agitait était dû à la chaleur.

Chuck gardait un caractère égal. Il était très amoureux d'elle. Il l'embrassa comme un adolescent en plein milieu de la place Saint-Pierre, sous les yeux ahuris des suisses chamarrés. Il lui fit l'amour dans une Fiat de location le long de la via Appia, en riant et en faisant se trémousser la petite voiture. Ils allèrent regarder les filles à l'entrée de la ville sainte, qui se chauffaient les fesses au-dessus d'un brasero en attendant le prochain client, parce qu'elles avaient froid, mais aussi pour signaler leur présence.

Puis Corbaccio la quitta quelques heures à la fin d'une merveilleuse journée passée à manger des gelati chez Alemagna. Comme d'habitude, il ne lui avait rien dit.

Elle se surprit à rêver, voyant Chuck en agent secret, en prince de l'ombre. Des images de vieux films qu'elle avait pu voir montèrent dans sa mémoire.

Quand il revint sans un mot, elle le considéra longuement. Il n'avait rien d'un superman. Il n'était pas très grand, pas très beau. Ce n'était pas le Sean Connery dont elle se souvenait. Surtout, ce qui n'allait pas, c'est qu'il était gentil. Au lieu d'être cynique et dragueur.

Oh ! bien sûr, on lui avait dit qu'il existait des agents secrets petits et gros. Mais elle n'y croyait pas vraiment. Ils devaient être confinés à

des tâches de bureau, et non pas courir le monde.

Il étouffait de ses lèvres toutes questions qu'elle aurait pu lui poser, et auxquelles il aurait été bien en peine de répondre.

Deux jours plus tard, ils partaient pour Dieppe, en France.

Ils errèrent dans les rues réservées aux piétons, entrèrent dans des imitations de pubs anglais où ils burent beaucoup de Guinness, mangèrent du crabe grillé au feu de bois, et firent l'amour dans un lit à l'ancienne, en forme de baquet.

De tristes nouvelles emplissaient les journaux. Tout avait les odeurs de la guerre, la grande, la totale.

Mona, qui avait lu bien des choses sur les prédictions, le catastrophisme et ce genre de trucs, pensa un instant que Chuck savait qu'il ne restait au monde que bien peu de jours à vivre et qu'il avait décidé d'en profiter pleinement. Bien que cela semblât logique, elle refusait de le croire. Il est difficile d'imaginer sa propre mort.

Enfin, Charles annonça qu'ils allaient quitter la France et gagner la côte britannique.

Il régla toutes les formalités en deux heures, puis ils prirent un taxi jusqu'au port. Il la laissa dans la grande salle d'attente avec leurs bagages, leurs papiers et leur argent, prétextant le besoin d'aller chercher des cigarettes.

Quand elle s'avisa qu'il était possible d'en avoir sur le bateau, il était trop tard. Il avait disparu.

Elle le chercha pendant de longues heures, en vain.

Tout ce qu'elle put tirer d'un employé de la capitainerie, c'est qu'il l'avait vu partir « par là ».

Mais « par là », c'était la mer.

Elle hurla, et ce fut difficile de l'arrêter.

De nouveau, Chuck avait ressenti cette espèce d'appel, qui résonnait en lui comme un gong appelle au repas.

Sa liste comportait une dernière ligne, si étrange qu'elle pût paraître.

En s'éloignant dans la direction de la mer, il eut une pensée pour la gosse ; elle avait encore suffisamment d'argent pour rentrer aux U.S.A., il s'en était assuré. Car, pour lui, c'était fini, il le sentait. Son périple autour du monde prenait fin ici, au large de Dieppe.

Il se déshabilla à l'abri d'un baraquement d'ouvriers, en hâte. Il s'avança dans les vagues, sourd aux protestations de son corps dont les cellules nerveuses se rétractaient comme des sensitives à l'approche d'une ombre. Ses poumons eurent un ultime sursaut quand ils reçurent l'offrande de l'eau de mer ; il vomit, mais continua. Il y eut un bruit de déchirement quand les liquides de son corps s'équilibrèrent, ce qui en entraîna un autre dans son cerveau.

Les branchies se déployèrent comme des voiles sous ses aisselles ; la fausse peau se lézarda ; il s'en débarrassa comme il le faisait de sa mue annuelle dans son enfance – c'était d'ailleurs ce qu'elle était, une mue génétiquement trafiquée.

Malgré la douleur, il se sentit chez lui lorsqu'il mit le pied sur le plateau continental.

Il savait ce qu'il avait fait. Sa mémoire ancestrale lui parlait d'autres cataclysmes, d'autres exodes.

Amours et voyages pour une enfant pubère

Je ne sais si cette histoire te plaira ; elle n'en est pas moins vraie : elle me fut contée par un ami de mon père qui la tenait d'un autre Maître secret.

Elle commence avec les pleurs d'un octobre naissant... L'eau qui tombait en lourds paquets n'avait pas encore décidé sa transmutation en neige. Elle hésitait à renier sa foi dans le liquide. Lourde et lente, comme si elle avait cheminé avec Simon-Pierre sur les pas du Christ.

Une pluie d'octobres passés et à venir, de celles que tu ne connaîtras plus. Qui te violait la vêtue, jusqu'à la peau, avant que de s'accoupler à toi, de te fondre dans son plaisir sans cesse renouvelé. Une pluie, Seigneur ! que c'en était une bénédiction ! La promesse de semailles pour la terre, pour le ventre des femmes. Une pluie qui mettait un baume sur les cataplasmes de l'été, sur les rumeurs de septembre et laissait bien augurer des caprices d'hiver...

Airelle, ma douce, tu ne peux savoir ces caresses alanguies sur nos seins et nos ventres, ces promesses d'ivresses et l'appel de novembre...

L'histoire n'est pas là, ou pas tout à fait. J'étais bien trop jeune, bien que plus tard je connusse cela.

Une histoire, cela commence par des gens, qui s'aiment, se haïssent ou bien ne se rencontrent jamais. Une histoire, c'est des regards, des cris, pas la pluie qui coule dans les souvenirs d'une vieille femme.

Écoute :

Une histoire, c'est cela :

Ils étaient trois. Pas un de plus, pas une de moins.

Une femme, deux hommes, dont mon père. L'autre ? Il n'a guère d'importance, il mourut comme un chêne sous le gui. Ou peut-être pas... Qui peut le savoir ? Cette histoire est telle que racontée par le Maître secret. L'autre homme se nommait Péon ; il était Voyageur. Un de ceux que tu sais avoir croisés mais qui ne laissent en souvenir que des horaires de trains, des cendriers pleins et peut-être une fille, peut-être un fils.

La femme était ma mère. Elle portait le même nom que toi.

Quant au Maître secret, il n'était rien d'autre que lui-même, un gardien du temps qui passe et de celui qui coule, un éclaireur de l'hiver et un pourvoyeur de printemps. Il avait survécu à autant d'années qu'il est possible de le faire. Il n'était ni plus jeune ni plus vieux que les saisons : il vivait avec elles.

Ils se tenaient là, tous trois, sur une de ces collines qui entouraient Villedeux avant que je naisse et qui maintenant ont été remplacées par les Puits de guerre.

Les pluies d'octobre déguisaient la bourgade plus bas, la voilaient comme scène de théâtre derrière le rideau pourpre.

Les trois coups de l'orage attendraient.

Airelle, écoute : elles se mettent à tomber. Jamais les mêmes, mais toujours fidèles. Elles sont là à guetter nos paroles et dresser le même barrage entre cette histoire et Villedeux que jadis. Elles sont patientes, attentives. Et curieuses.

Je crois qu'elles aimaient et aiment toujours les voyageurs. Elles attendent sa revenue.

Écoute, prête l'oreille : ils étaient trois... Ne te laisse pas distraire par les bruits extérieurs qui pourraient filtrer jusqu'ici. J'ai tout calfeutré et mis des cales à la porte, des barreaux sur les fenêtres. Rien ne peut entrer si je ne le veux pas. Rien. Et surtout pas un voyageur de passage.

Ils étaient trois.

Elle seule parlait, depuis, on l'eût dit, mille et une pluies.

— Pars ! Ils ne peuvent te prendre. Ils disposent d'armes terribles mais leur pouvoir s'arrête avec les frontières du temps.

Elle regardait Péon. Celui-ci, le Maître secret. Et ce dernier, eux deux.

La pluie murmurait.

— Je ne peux t'empêcher de partir, Voyageur. Mais elle, reste ici.

Les armes du Maître secret apparurent entre ses paumes ouvertes. Des armes qui contrôlaient le temps qui coule et le temps qu'il fait.

— Pars !

Péon découvrit également ce qu'il transportait dans sa cape mauve. Des outils terrifiants qui pouvaient changer le cours d'un millier de vies, d'une centaine de rivières, mais pas celui de l'obstination d'un homme.

— Laisse-moi l'emmener...

Il pouvait exiger une ville mais ne demandait qu'une faveur.

— Elle appartient au Temps, pas à toi. Pars !

— Pars !

Il s'en fut, sur ses chemins à lui.

Il revint, bien sûr. Les Maîtres secrets étaient toujours là. Et chaque fois, les sanglots d'octobre aussi.

Je naquis.

Le Maître secret fut mon père, puis, après lui, son successeur.

Je suis vieille maintenant. La pluie ne me fait plus peur, Airelle. Elle se drape autour de nous comme un chat qui ronronne. Écoute-la.

Les Maîtres secrets ont oublié le Voyageur ; ils ne s'intéressent plus qu'aux Puits et à ces Jardiniers qu'on ramène des étoiles.

Où vas-tu ?

Ne sors pas ! C'est la pluie qui joue avec toi tout comme elle le fit avec moi. Elle vient juste pianoter à l'entrée sur le rythme des sabots d'un voyageur. Ne sens-tu pas qu'elle nous trompe, qu'elle s'efforce de restituer des souvenirs lourds d'années enfuies ?...

Ne t'en va pas... Il nous aura oubliées, fille et petite-fille... Ce n'est qu'un voyageur.

Enfants lointains

*Ami à quoi sert d'aimer
s'il faut le dire
le répéter
s'il faut l'écrire.*

G. MANSET

I.

(L'histoire pourrait commencer ainsi :)

— Contrôle ! Transfert !

(Elle ne le fait pas, préfère la manière classique :)

Il tira deux accords de sa guitare. Juste deux. Ni un ni trois. Pas pour savoir si elle et lui en étaient capables, non. Juste pour une musique qui l'accompagnait, une musique sans paroles. Une de celles que l'on garde en dedans de soi et qui vous suit quelques heures, comme ça, parce qu'elle vous aime bien ou alors qu'elle vous a trouvé sur son chemin. Ces deux accords n'étaient pas destinés à l'apprivoiser ; ils représentaient seulement, peut-être, l'expression d'une entente, d'un hommage.

C'était quelque chose comme de se retrouver un matin avec un chat sauvage dormant près de soi, attiré pendant la nuit par la chaleur d'un corps. Bonjour, chat ! (Deux accords.) Et le chat s'en va, comme une brassée de notes dans le vent. Le froid est plus supportable à deux.

Adrian n'avait jamais apprécié le froid, qui tendait ses muscles tout comme il le faisait avec les cordes de sa guitare, à les casser. Il le supportait, n'ayant d'autre solution. Son mulet l'avait abandonné l'avant-veille après avoir déchiqueté sa longe, à la recherche sans doute d'un maître plus attentif. Adrian ne lui en voulait pas, ou à peine. Qu'il aille se perdre, l'ingrat ! dans cette forêt hostile qui traîne d'Applesork à Osborne. Loups et changelins feraient de bien piètres

compagnons de jeu.

Adrian tira la couverture sur ses épaules, remonta ses genoux plus haut, afin que la rosée du matin ne vienne pas imbiber ses pantalons déchirés. La guitare avait souffert, même protégée par le sac de cuir. Il détendit légèrement les cordes, mais savait qu'il devrait bientôt la démonter entièrement et passer une nouvelle couche de vernis.

Malgré le froid et l'humidité, cette Terre était belle.

Mais pas belle au point d'y revenir si l'on n'y était obligé.

Il tira deux, trois sons complètement vides de l'instrument. La chanson s'en était allée. Le chat courait après son dîner de midi. Et lui, Adrian Vyeur, n'avait plus rien pour se remplir l'estomac, le mulet étant parti avec l'essentiel de ses provisions.

Bah !

Il enveloppa soigneusement sa guitare dans la couverture. Le soleil qui s'annonçait suffirait peut-être à faire sécher l'une et l'autre.

Il quitta la clairière, tout étonné de découvrir au bout de quelques centaines de mètres que le bois disparaissait sur une vallée. La veille, il s'était arrêté là, désespérant de trouver une embellie dans ce ciel fait de l'envers des feuilles.

Des buissons lourds de baies l'attirèrent. Il n'était pas de ce monde, mais que craignait-il ? Les fruits violets marbrèrent ses mains et sa bouche sans pour autant calmer sa faim. Il attendit un rejet quelconque de son estomac – qui ne se produisit pas. Cela ne prouvait rien, ni dans un sens ni dans l'autre.

D'où il se tenait, sur le versant d'une colline un peu en surplomb des autres, il distinguait les coupures parallèles de vallées jumelles qui tranchaient allègrement dans la chair de la végétation.

De ville, point.

Mais cette Terre avait changé.

Ces vallées guidaient sans doute leur compte de rivières. Du moins était-ce le cas pour celle qui courait en contrebas et où les clignotements des arbres sous le vent laissaient deviner un ruban liquide. Il devait en être de même pour l'autre. L'eau cherche toujours des échappées et n'est jamais discrète. De plus, sur ce monde (pas ce monde, *la Terre* !), ce devait être le début du printemps, qui essayait de dégorger les excès hivernaux.

Et sur *ce* monde, les hommes avaient toujours aimé l'eau. Ils se rassemblaient aux confluents des rivières, créaient des ports aux embouchures ou aux estuaires des fleuves... Ils vivaient de l'eau, et par l'eau. Les découvertes dont ils avaient été les plus fiers avaient un

rapport avec l'eau : nouveaux continents, canaux prestigieux, machines à vapeur...

Un voyageur de l'espace ne peut que frissonner à ces évocations.

Vyeur frissonna. Mais peut-être était-ce le froid de la nuit, qui revenait au contact de ses vêtements mouillés...

Il descendit dans la vallée qui s'ouvrait à ses pieds.

Avec le jour, un vent tiède s'était levé, porteur de pollens et de senteurs inconnues d'un monde qui se retrouvait. L'humidité s'extirpait des vêtements d'Adrian en lentes volutes de vapeur. Ses bottes mordues par les ronces ne le gardaient plus guère, mais il se sentait calme. Son esprit était de temps à autre détourné par des bruits proches dans les buissons, si bien qu'il reçut rudement les crocs tranchants des pierres qui dévalaient elles aussi vers l'eau, tout comme si elles avaient été un jour humaines.

D'autres dangers lui apparurent rapidement, alors qu'il descendait et que les maigres arbres qui arrivaient à subsister sur la pente, lui cachaient son objectif. Tout d'abord, ce furent ces buissons hauts sur racines qui se dressaient vers le soleil pour récupérer un maximum de lumière, laissant leurs concurrents dans leur ombre, et qui se hérissaient de pointes urticantes afin qu'on ne puisse leur disputer leur suprématie. Adrian, par les quelques contacts qu'il eut avec eux et qui lui laissèrent sur les mains et le visage de douloureux îlots rouges, comprit qu'il valait mieux les éviter.

Il fut plus méfiant envers ces bêtes filiformes, dépourvues de pattes, qui sifflaient à son passage. Lorsque la Création a oublié de vous donner tout ce à quoi vous aviez légitimement droit – et que vous avez continué à survivre quand même –, c'est que vous êtes soit particulièrement retors, soit que vous possédez des armes cachées.

Il continua donc sa descente tout en observant d'une façon toute particulière son environnement.

Était-ce donc le monde dont avaient hérité ses enfants ?

Un monde soumis aux caprices du froid et de l'eau, où l'individu primait ?...

Par contraste, l'enclos désert de Base avait quelque chose d'humain.

Soudain, il vacilla et manqua la pierre sur laquelle il voulait porter son poids. La chute n'eut rien de grave, seulement quelques écorchures aux paumes et un léger choc au genou, qui persista plusieurs heures sous la forme d'une gêne plutôt que d'une douleur.

Il décida cependant de faire davantage attention à ce corps qu'il occupait de manière temporaire et qui venait de lui signifier sa fatigue

et sa faim (les deux étroitement liées).

Il lui fallut quelques instants pour en arriver à une conclusion qui ne lui apporta rien.

Le problème de la faim fut résolu en tuant un petit animal couvert de fourrure, qui grignotait des baies. La pierre l'atteignit derrière une oreille. De minuscules jets issus de son crâne teintèrent une branche de rouge avant de brunir sous le soleil.

Après avoir extirpé de l'ossature fragile les moindres fragments de nourriture, Adrian s'endormit. L'instinct (peut-être) le fit rouler sous le couvert des genêts, si bien qu'à son réveil, alors que divers insectes appelaient déjà à la nuit, sa peau n'était que partiellement brûlée.

Le froid n'était pas encore présent, bien que le soleil se soit baissé et que le vent ait tourné aigre.

Adrian s'éveilla, le corps encore chaud par endroits. Il frissonna sans raison, observa sa peau couverte de petites boursouflures épidermiques – et se rendit compte de la fragilité de son hôte. Mais qu'y pouvait-il ?

Osborne n'était sans doute pas très loin, mais pouvait tout aussi bien se situer hors des possibilités physiques de celui dont il avait emprunté le corps. Il fallait donc le ménager, sinon... Eh bien, sinon le contact serait retardé et il serait sans doute impossible d'en avoir un autre avant très longtemps.

Ils (il) firent (fit) plusieurs centaines de mètres avant de trouver un endroit qui lui (leur ?) semblait propice au sommeil : la souche d'un arbre, abattu par quelque orage soudain, et complètement vide de présence, si l'on exceptait une colonie d'insectes aux multiples pattes que la venue de la nuit semblait plonger en léthargie.

Adrian déploya sa couverture, sèche désormais, et s'en enveloppa, la tête couverte, en gardant la guitare contre son ventre.

Ses rêves se passèrent en deux temps, comme s'il avait assisté à la fois à deux films différents.

Il était voyageur. De ceux qui n'ont pas d'attache et vivent le jour qui passe dans sa plénitude, avec juste assez de pain, de vin, de filles et de chansons pour obtenir le billet de passage vers le jour suivant.

Il voyageait par procuration. Il admirait et savait apprécier les aubes qui dressaient leurs estrades, les senteurs et les goûts des plats présentés, l'offrande hérissée des femmes-oursins.

Il jouait un de ces airs qui font bouger les mains, sans oser lever la tête vers un regard qui lui disait : dès que tu t'arrêtes – mais ne le fais pas ! –, nous irons contempler l'ouverture des orchidées et l'envers des

feuilles.

Il n'était plus rien, juste un de ces souvenirs d'étoiles qui jettent au loin leurs messages. (Ne m'oublie pas !) Juste un de ces rares habitants du vide, qui savent leur semence répandue et qui rognent leurs ailes.

Joue-le encore une fois, Sam !

Lorsque Adrian s'éveilla, les insectes pleins de pattes l'avaient devancé. Il chassa ceux qui grouillaient sur lui, mais mit un peu plus de temps avant de vider la guitare de la présence de leurs compagnons.

La rosée du matin avait été clémente, se contentant de poser un long baiser mouillé sur la couverture.

Par contre, il mit un moment avant de chasser les rêves. La « femme-oursin » ne lui appartenait pas... Jusqu'où le terminal du port avait-il réussi l'intégration ?

Il ôta soigneusement les cordes de la guitare. Deux d'entre elles lui servirent pour faire des collets, qu'il disposa sur les courses tracées dans l'herbe de ces animaux à longues oreilles dont il avait apprécié la chair la veille. Il n'était guère pressé et devait assurer sa subsistance.

Des lapins. C'était cela : des lapins. Ce mot non plus ne venait pas de lui. Il l'accepta comme tel. Un terme en vaut bien un autre, n'est-ce pas ?

Il dut attendre plus de la moitié du long cheminement solaire pour avoir sa nourriture. Il n'avait d'ailleurs pas très faim, les dernières baies qu'il avait ingurgitées avaient fait demander pitié à son corps. L'odeur le gênant, il s'était éloigné des flaques odorantes, une main sur l'estomac, compagne de souffrance.

Il tua le « lapin » quand même et, pour la première fois, fit du feu. Mais ses mains avaient l'habitude du briquet à amadou. Il dina donc de cette chair à la fois trop cuite et pas assez. Ses enfants lui semblaient loin maintenant.

Presque aussi loin que le Centre.

Il essuya soigneusement les cordes après avoir pris le second animal, qui n'était pas un lapin, mais quelque chose avec plus de pattes et un pelage moins fourni. Un... mais cela ne l'intéressait pas. Il suffisait qu'il y eût assez à manger pour le lendemain.

Et le lendemain, il arriverait à Osborne.

Il aviserait alors. La cité était censée être importante ; les relevés satellites l'affirmaient. Pourquoi des machines mentiraient-elles ?

Un souvenir (?) :

Dans des temps très anciens, une maladie avait fait son nid dans les vignobles de France. Une lèpre ; une peste. Les habitants du Nouveau Monde avaient alors consenti à renvoyer des jeunes pousses de leurs vignobles vers le sol dont elles étaient issues. Les raisins étaient les mêmes, bien que les traitements dont ils avaient été les objets eussent été différents. Moins ou plus de soleil, d'attentions... des bouquets différents. Et d'autres manières de les appréhender.

Le lendemain, Adrian aperçut bien plus bas ce qui pouvait être les premiers faubourgs de la cité. Mû par quelque besoin, il avait soigneusement tendu les cordes de la guitare et l'avait accordée.

Stop !

Il s'arrêta. Ce n'avait pas été vraiment un mot, juste une sensation impérieuse de ne pas continuer.

Le vent soufflait vers lui. Des millions de brindilles craquaient inlassablement.

Un animal croisa sa route, affolé ; suivi de plusieurs autres. Des oiseaux tournaient en l'air, autour de ces nids qu'ils allaient devoir abandonner. Toute une faune en émoi.

Regarde :

Là encore, un besoin impérieux. Sur le bas de l'adret, l'air se déformait, essayant de trouver une homogénéité. Les buissons se recroquevillaient. Parfois une mèche folle s'échappait.

Le feu !

Adrian ne bougeait pas, surpris. C'était une abomination, que tant d'oxygène soit gaspillé inutilement et transformé en oxyde de carbone... Le feu n'existait pas dans le Centre, *n'avait pas* droit à l'existence. Comment une société pouvait-elle le laisser se propager librement !?

Les animaux capables de mobilité avaient fui. Le bruit de leurs courses était remplacé par un piétinement de brindilles qui allait grandissant. Les oiseaux attendaient, en vol immobile, que leur nids soient consumés et que les œufs porteurs de la génération à venir soient pochés sur le bacon de la terre. Après, ils iraient plus loin, referaient la trame savante de leurs couches et alors, peut-être, seraient-ils épagnés...

Cours !

Adrian contemplait toujours ce fabuleux gaspillage, alors même que ses jambes s'étaient mises en action. Ce corps d'emprunt ne lui obéissait plus. Il se retrouva dévalant la pente en oblique afin de

gagner de la vitesse. Les mains, le dos même, repoussaient rochers, ronces et racines, dans leur volonté de fuite. Griffures et écorchures ne comptaient plus.

La ligne rouge, en bas, gagnait sur la colline. Des résineux éclataient, semant la mauvaise parole tout autour et gagnant à la cause du feu des buissons indécis.

Vite, vite ! Adrian ne réagissait plus. C'est à peine si les messages de douleur lui arrivaient encore.

Il parvint sans peine à franchir la première barrière de rocs. Le saut de deux mètres retentit désagréablement dans son ossature. Pour la seconde barrière, il dut grimper afin de trouver un autre passage. L'air posait des cataplasmes à l'intérieur de ses poumons, déchirant les muqueuses. L'eau, qu'il entrapercevait plus bas par instants, était plus qu'une promesse. Le chant des sirènes. Et lui était sourd.

La troisième barrière tira sur ses muscles. Il ne put la franchir et se laissa tomber.

Ce n'est pas possible, le feu n'existe pas ! Il est banni à jamais !

Tous les poils de son corps se tordaient, frisaient. Sur sa langue était posée une pierre chaude. Sa sueur s'envolait dès qu'exsudée.

Il se releva péniblement sur ses jambes de bois. Dans son dos : l'amour vorace des flammes.

Il fit le tour des rochers, revint sur ses pas et sut qu'il ne pourrait aller plus loin.

Tout, autour de lui, clamait l'appel à Moloch. Le gaz carbonique avait remplacé l'oxygène.

Transfert ! Tranfert !

Le Centre ne répondait pas.

Il voulut crier, mais ne le put pas. Et cela sans doute était le plus terrible.

II.

Des visages. Des visages et la douleur. Ou plutôt le souvenir de la douleur. Les vaisseaux superficiels qui bouillent et forment des cloques, les cheveux qui s'enflamment, les poumons à la recherche d'un air inexistant...

Des visages.

L'eau n'était pas très loin. Un instinct, longtemps refoulé par des

générations bigotes, l'avait forcé à traverser assez de flammes pour brûler toutes les Jeanne d'Arc...

Des visages, pendant longtemps. Et un en particulier. Un qui parlait, qui disait des choses tendres. Adrian était seul dans sa tête ; c'était l'autre qui souffrait – celui dont il avait emprunté le corps et qui s'était recroquevillé sous les baisers du brasier. Celui qui tenait la guitare et savait en jouer.

Adrian avait les yeux ouverts, mais rien ne s'en échappait. Il pouvait seulement percevoir ce qui l'entourait ; et encore, avec un horizon limité par les bandages autour de sa tête. Quelque part à l'intérieur, quelqu'un criait sa souffrance.

Il en fut ainsi pendant trois jours. Les visages changeaient parfois, mais il existait une fréquence dans leurs substitutions.

Lorsque ses cordes vocales devinrent moins sensibles, Adrian cria – ou plutôt non, car le cri ne vint pas de lui : celui dont il occupait le corps venait d'accéder à la surface. *Il* extériorisa sa douleur. Les visages se fondirent en noir.

Après, ils (ils ?) purent percevoir des mots :

— Pourquoi es-tu revenu ?

Elle semblait jeune, même dans ce monde plein d'oxygène, où la vie court à pleins galops vers la fin de toutes choses.

— Tu ne vois pas qu'il est devenu un changelin ?!

Un autre visage, une autre attitude, cette fois-ci hostile. Mais qu'importe ?

Transfert !

Le Centre répondit.

NON-PERSONNE. PROCÉDER À L'ÉLIMINATION DU PORTEUR.

Et ainsi de suite.

Les seuls « visages » dont il se souvenait étaient ceux de Contrôle.

— Un changelin, te dis-je. Un de ceux qui viennent te voler ton visage afin de courir sous la lune et hurler par ta voix !

— Ce n'en est pas un ! C'est Adrian ! *Adrian*, tu comprends !

Sur le tableau de ses phrases, la rude palette des couleurs de l'hystérie. Adrian cria, puis se vida de tout ce dont son corps estimait pouvoir se débarrasser.

Contrôle ! Contrôle !

Mais Base ne voulait plus répondre et ce qui était, quelque part dans un corps devenu trop grand, un voyageur, glissait sur la pente des rêves, sans point d'appui ni mains qu'il eût pu tendre vers un Ciel.

Contrôle ! Contrôle !

Celui qui émergea du puits de boue se nommait Adrian. Il possédait deux mains que la douleur s'était appropriée. Il *reconnut* cependant le contact des bêtes-peaux sur sa chair, et savait le prix qu'il aurait à payer par la suite. *Cet* instant était tout à lui. Un instant volé au temps.

« Qui es-tu, toi, sombre coureur des étoiles, qui te caches dans mon esprit ? »

— Tu es bien Adrian ?...

Il n'avait pas senti la présence de Mélina, qui doutait encore, quelque part hors de son champ de vision, poupée blanche chiffonnée par trop de nuits sans sommeil. Mélina, petite fille attirée par la flamme de ses chansons. Mélina, femme bientôt, et tous s'attendaient qu'il soit le père des premiers enfants.

— Mélina.

Elle sut alors qu'elle avait eu – contre tous – raison d'espérer. Le bruit que fit la hache résonna dans le puits ouvert à l'intérieur d'Adrian. Elle avait demandé le droit de choix ; elle serait sans doute une Mère sans partage.

Pour l'instant, elle vint à genoux sur la couche de joncs tressés. Elle ne le toucha pas physiquement mais lui murmura ces mots qui servent de passerelles entre les solitudes.

Elle avait fait son choix, et nul ne pourrait lui enlever cette décision. Le Conseil s'était soumis, sans autres réticences que celles qui étaient figées sur leurs visages, pareils à ces masques grimaçants de la Comédie antique.

Pour Adrian, il y avait eu un premier choix, fait par la mère de Mélina. Tous se le rappelaient, savaient les gênes présents, les Conseils à venir et autant de douloureuses grimaces.

Mélina serait la prochaine Mère.

Et eux, des géniteurs sans descendance autre que des vagabonds musiciens qui ne supporteraient ni l'eau ni les villes de leurs semblables (?).

Le rire s'envola de sa gorge craquelée, aussi douloureux qu'un cri, mais leurs masques étaient autant de baumes. Adrian cracha du sang seulement après leur départ, comme si son organisme lui avait accordé

cette fierté.

Les bêtes-peaux pénétrèrent sa gorge, ses poumons. Il ne put bientôt respirer qu'à travers elles, combinaisons aléatoires d'algues et de champignons.

Et le voyageur émergea. La nécessité de sentir bouger ses poumons et battre son cœur lui était étrangère. Contrairement à son hôte, il n'avait besoin d'aucune justification physique à son existence.

— Mon choix est fait.

Mélina était là, attentive comme une mère autour de ses chatons.

— Je veux Adrian ! Et *vous* n'êtes pas Adrian !

Ses cheveux étaient comme une roue de fortune, où son numéro à lui ne sortirait jamais. Ses yeux le clouaient sur le lit de joncs, plus fortement que fils de Dieu ne l'a jamais été. Il n'essaya pas de mentir, ne pouvant parler.

— Retournez dans votre vide ! Mes enfants ne seront pas les vôtres !

Contrôle ! Contrôle ! (...)

Pourtant, elle ne le quitta pas. Elle demeura près *d'eux*. À côté de celui qu'elle avait choisi. À côté de cet autre qu'elle ne percevait qu'à peine, flou comme un matin de juillet qui ne croirait pas à l'été.

— Nos enfants sont les mêmes, dit Adrian – ou du moins pensa-t-il l'avoir fait. (Ce système de communication semblait tellement improbable à mettre en œuvre.)

Elle le perçut sans doute – ou peut-être avait-il cru prononcer des paroles lui appartenant.

— Vous n'êtes pas une Mère !

De nouveau, elle avait en main cette arme étrange, constituée d'un manche de fibre et d'un morceau de métal liés par une herbe séchée.

Elle avait jeté branches et fleurs sur la chose ardente au milieu de la pièce. Les senteurs dégagées venaient à leurs sens avec le gaspillage de l'oxygène. Les bêtes-peaux laissaient passer les composés azotés.

H. He. O. N... Les équations de la vie sont simples.

Mélina était près de lui tandis qu'il s'éveillait, tandis *qu'il* prenait contact avec Contrôle, loin, là-bas, dans ces nuages qui n'appartiennent à aucune atmosphère.

— Je veux rester.

Centre ne fit rien. Son rôle n'était pas d'intervenir ; uniquement de coordonner. Adrian parcourut les quelques instants qui le séparaient de Base, dans lequel il intégra ses paramètres.

III

Lorsqu'elle passait, les bourgeons terminaux des arbres et ceux des hommes se courbaient. Tous s'inclinaient devant la Mère. Et elle ne regardait que ce grand vide laissé entre ses pensées. Elle se sentait lourde d'une portée à venir, plantée en terre par ces deux fils et ces huit filles qui lui demandaient sa sève.

Ô Mère ! que les mâles soient doux et timides, qu'ils ne s'en aillent pas quémander leur obole sur les sentiers du plaisir...

Il n'en serait rien.

Elle s'arrêta à l'intérieur d'une maison-cosse ; la fraîcheur de l'endroit était une invite. Le bois tendre accueillit son corps et son ventre, comme si, avant d'être transformé en tonneaux, il savait la valeur de ce qu'il aurait à protéger.

Un de ces chats que l'on ne nomme pas arriva. Il disputa leur place aux seins de la Mère avant d'adopter leurs contours ; sa queue était un S sur le ventre plein. Les ronronnements vinrent plus tard. Il absorba une partie de sa douleur.

Dehors, les feuillus avaient décidé de se teindre en ocre jaune.

Une de ces pluies fines que l'on ne trouve nulle part riait. Elle jouait avec ses larmes et l'humeur des pierres, sachant qu'elle ne durerait pas et serait emportée par les lois de la gravité au sein de mers tristes, jusqu'à être absorbée par la pépie d'un prochain printemps.

La maison-cosse acceptait l'offrande de la pluie, comme un tribut aux sécheresses prochaines.

L'extérieur n'existait pas plus que la neuvième corde d'une guitare.

Mélina revint à elle dans la douce tiédeur des cosses qui sans bruit éclataient en laissant fuser un gaz hypnotique. La maison-cosse devenait prédateur. La Mère réagit violemment, jusqu'à ce que l'arbre se rétracte, ayant perdu trop de cette sève vitale qui sert de sang aux végétaux.

Attentive, la pluie avait cessé.

Les feuillus hésitaient entre ocre et roux.

Mélina sortit, lourde de ces années en genèse et de celles enfouies. Elle leva la tête vers ce ciel de pacotille.

Maudit ! Maudit sois-tu !

Et le ciel ne put faire autre chose que de hausser les épaules. Qu'importe à un ciel la vie ou la mort d'un joueur de guitare ?

Les dieux auxquels Mélina croyaient choisirent de se mettre aux

Abonnés Absents. Et tous les autres changèrent de religion.

Adrian.

Mais le Conseil l'attendait ; elle était Mère et ses dix pousses demandaient leur nourriture. Quelques petits animaux attrapés le long du chemin servirent à faire taire leurs appétits pour un instant.

Bientôt viendrait le temps où elle ne pourrait plus bouger, attentive à ces vies qui prendraient beaucoup de la sienne.

Elle était Mère, tout comme la sienne l'avait été avant elle. Avec le même géniteur : Adrian, qui savait ces mots que l'on ne dit pas. Adrian : joueur, voleur, menteur, qui dispensait sa semence plus loin qu'Osborne, qu'Applesork, dans le ventre des filles qui ne seraient jamais Mères et ne porteraient peut-être qu'une petite chose dépourvue d'yeux, de pensée, qui crierait vers le ciel la nuit tombée.

Les Conseils avaient préparé sa couche, celle-là même dans laquelle Adrian l'avait fécondée, une fois les bêtes-peaux absorbées par son organisme.

La couche était le lin tissé par ses sœurs. Les barreaux avaient été fondus spécialement dans les antiques pièces d'acier, comme si les Conseils prévoyaient ses colères, les douleurs de l'enfantement. Quand elle aurait si faim, qu'elle en oublierait son humanité. Ils avaient également prévu la fosse, juste sous son abdomen, afin qu'elle ne dévore ni ses fils ni ses filles. Mélina se rappelait la morsure terrible des dents de sa propre mère, alors que, larve, elle s'efforçait de gagner la fosse.

Ces souvenirs n'en seraient bientôt plus, gommés par la faim et les désirs contradictoires de révéler au jour ses enfants avant de les dévorer.

Ses larmes lui rappelèrent une pluie passée.

Elle sentit à peine le contact des bâtons empoisonnés. Les Conseils avaient perçu son désarroi et la violence qui devait suivre. Elle leur en fut reconnaissante, alors qu'ils transportaient son corps déjà lourd derrière les barreaux d'acier, de l'autre côté des frontières du monde.

Adrian.

Maudit sois-tu !

L'oubli : comme la poignée de main d'un ami.

Base était une ancre dans les boues mouvantes du temps. Il accepta les désirs du voyageur, comme il l'avait fait pour les précédents. Que refuser aux géniteurs des mondes ?

La douleur du Transfert avait l'efficacité d'un dessin de Topor. Le voyageur chaussa des mains, des pieds, le corps bientôt d'Adrian.

— Laisse-moi.

Il demeura en retrait. Le passage du musicien près de l'ancienne base spatiale avait maintenant les couleurs d'un hasard empoisonné.

— Ne me vole pas cette vie que tu ne partages pas !

Une main sur son épaule. Mélina.

— Il est revenu ?

— Je le crois. Il observe derrière ces yeux que je ne peux fermer. Il sent ta main. Ne lui donne rien de plus. *Ne me rejetez pas. Je ne veux pas vous faire de mal. J'étais simplement venu goûter les saveurs de cette terre que nous avons fécondée. Pardonnez notre maladresse – essayez de le faire. Nous sommes si peu, et vous aussi nombreux que les herbes dans vos champs...*

— Quitte Adrian ! Quitte mon époux !

Le voyageur reflua, loin de ce ciel qui ne lui appartenait pas.

Adrian se laissa doucement glisser à terre. Ses muqueuses remplacées par les bêtes-peaux n'arrivaient pas encore à synthétiser suffisamment l'oxygène. Les poils tactiles de ses membres émergeaient lentement de la peau artificielle, creusant leurs chemins en créant de minuscules cratères par lesquels s'écoulaient des larmes de sang.

Il avait mal.

Mélina s'écarta. Elle savait ne pas pouvoir approcher, ni même regarder filtrer ce liquide, sans que les poches de ses joues s'ouvrent sur les mandibules. Or, cela ne pouvait arriver hors de la chambre de procréation.

Elle s'écarta. Loin d'Adrian, elle se mit nue, libérant les quatre membres surnuméraires. Sa course dans les grands arbres ne put désaltérer sa soif d'amour. Elle hurla sa frustration. Le sang d'animaux trop lents n'était qu'une parodie de celui d'Adrian.

Le soleil avait trois fois déjà distribué les cartes lorsqu'elle revint. Adrian était là, l'avait attendue.

Il jouait un air ancien, qui parlait de l'amour unilatéral qu'un homme portait à sa mère. Un très vieux Kaddish.

Elle vint à lui, portée par les accords. Les aiguilles de pin lui firent un siège à ses côtés. Il chantait l'appel des oiseaux noirs autour d'une

tombe couverte de fleurs.

Ils demeurèrent là jusqu'à ce que l'Éternité cligne des yeux.

Elle lécha son visage et mit la tête sur son épaule. Il ne dit rien mais elle devina son nom sur les lèvres serrées.

Elle sourit, comme ça, pour lui.

Il passa la sangle de la guitare dans son dos. Une corde se détendit, comme on claqué des doigts. Sur le chemin, elle resta derrière. L'être qui occupait Adrian n'avait pas à la voir. Jusqu'au village, Orphée ne se retourna pas.

Les Conseils les attendaient.

— Ton choix est le nôtre.

Adrian n'existait pas pour eux. Il se posa sur la margelle du puits et improvisa sur un air qu'il traînait avec lui depuis trois jours.

Mélina donna son assentiment en s'inclinant, conformément à la loi ancienne qui voulait qu'elle présentât sa nuque. Les Conseils apprécièrent sa soumission, tandis qu'une corde unique vibrait à l'intérieur de leur univers.

Base, Centre et Contrôle n'étaient guère plus que des phares balisant l'espace humain, de ces bouées que l'on trouve dans les mers perdues et qui se confortent de n'être pas trop souvent consultées.

Un jour (?), un voyageur est passé, l'esprit égaré entre deux ports, avec ses mains tendues, les paumes en l'air. Avec sur son visage, des larmes.

Centre conclut d'abord à un dysfonctionnement de l'entité et demanda un nouveau passage en matrice. « Effacez-le pour son bonheur. Il souffre. »

Centre avait ainsi signifié beaucoup plus qu'il ne l'eût souhaité. Contrôle occupait le corps de transfert du voyageur et ne répondit pas. Base était la mesure du temps mais ne répondit pas.

Le voyageur retourna sur cette planète située quelque part, loin de la dernière sortie de l'univers. Centre ne le voulait pas.

Il avait pris son sac, ses affaires... Sait-on jamais quand un voyageur revient ? Sait-il jamais quand il part ?

Pauvre coureur de mondes, que collectionnes-tu, à part des horaires de trains, le souvenir des papiers peints entrevus dans des chambres sans identité, des pochettes d'allumettes ?

Dépose ton ancre au fond de cette mer. Reste.

Centre modifia certains de ses paramètres et, d'une certaine manière, coupa les liens l'unissant à ce fils trop longtemps absent.

Adrian dormait, mais *lui* avait les yeux levés ; il fouillait dans ces souvenirs qui ne lui appartenaient pas.

Il vit la première Mère, fécondée par Adrian. Belle comme Mélina et tout aussi tendre. Il perçut comme s'il avait été sien le rire d'Adrian s'échappant des bras malhabiles d'avoir été trop longtemps compressés. Il eut dans ses yeux le regard de la Mère, dont les joues se déchiraient sur les mandibules, et qui semblait dire : Pars ! avant que la faim ne soit plus forte que ma volonté. Pars, mon aimé !

Adrian avait fui au Sud, poursuivi par la haine des Conseils, vers des contrées où les rites étaient oubliés et ne se perpétuaient plus qu'en des lieux cachés. Néanmoins, les portes demeuraient fermées les nuits pendant lesquelles les Mères rôdaient à la recherche de nourriture. Les femmes se mutilaient – visages balafrés et membres arrachés – pour n'offrir à leurs partenaires que le plaisir de l'accouplement. Les enfants naissaient parfois en des nuits que n'occultait pas l'ombre des barreaux d'acier. Souvent, ils allaient crier au profond des forêts leur haine des hommes. Parfois ils n'avaient ni yeux ni bouche. Souvent, leurs bras étaient bien trop nombreux.

Dans ces cités du Sud – décadentes, peut-être –, femmes et hommes criaient plus souvent de plaisir que de terreur.

Adrian était allé vers elles, des chansons simples sur les cordes de sa vie. Pourtant, il était revenu vers Mélina, plusieurs fois, se cachant. Il lui avait décrit la beauté des choses, alors que sa mère s'en était allée dans l'ombre des grands arbres pour bâtir sa cathédrale de toile, un de ces monuments inutiles et mortels que l'on cache loin du soleil. Il avait parlé à la petite fille des étoiles qui brillent la nuit et de celles qui n'osent pas dire leur nom le jour venu.

Il partait ensuite, mais jamais longtemps, pour se gorger du rire de ces filles aux corps bronzés, qu'il prenait dans des toiles toutes personnelles.

Enfants ! L'autre, celui qui ne dormait pas, regardait les jeux de mort qu'était la vie. Centre, avons-nous bien fait d'envoyer nos semences dans les utérus des planètes vierges ? Mais Centre ne répondait pas.

Les Conseils avaient renforcé la maison dont il se souvenait, mais n'avaient pu enfreindre la Loi ni les Rites, qui voulaient qu'une Mère soit libre de ses mouvements.

La main de Mélina était dans la sienne comme un oisillon au sortir de l'œuf. Le voyageur ne comptait plus ; il ne pouvait dérober ces instants et l'avait sans doute compris.

L'intérieur sentait bon les parfums nouveaux d'un été qui serait majestueux. Les couvertures sur lesquelles ils s'étendirent étaient vierges de tout contact. Le lin avait été battu et lavé, afin de pouvoir donner ce toucher satiné sur leurs peaux.

Mélina n'avait pas quitté le chemisier qui emprisonnait ses bras.

Leur union dura ce que durent la vie d'un empire et celle d'un papillon.

Puis, il y eut une fin.

Mélina saliva abondamment ; ses joues s'écartèrent sur un de ces rires qui n'en sont pas. Les mandibules se déployèrent de chaque côté. Les longues griffes avaient jailli des légers bourrelets au-dessus des phalanges. Elle s'en servit pour tailler dans le chemisier trop serré, qui dissimulait son corps de Mère future.

Adrian ne put se lever. Le voyageur avait pris possession de ce corps qui ne lui appartenait pas. Il ne comprenait pas. Adrian cria, quelque part dans ce lieu secret où il était seul désormais.

Mélina fut douce, malgré ce regard qu'elle haïssait et savait n'être pas celui d'Adrian. Elle trancha les carotides en un baiser complexe.

Contrôle !...

Ses yeux étaient comme cette étoile du matin que l'on cherche en vain.

Pavane pour un assassin

Pour Cordwainer Smith, voyageur

Il y aura des guerres étranges. Des guerres qui se passeront des armées traditionnelles. On les nommera Guerres de Pacification, car, en ces temps futurs de paix et d'abondance, les peuples opprimés se soulèveront. Encore et toujours.

La chair à canon sera denrée précieuse. La chair humaine ! bien sûr. Car les généraux de demain feront peu de cas des autres races.

Les hommes seront devenus tellement précieux que les armées de notre futur n'emploieront qu'un seul guerrier par planète. Un seul de ceux qui seront nommés Assassins des Mondes par leurs compatriotes.

Mais ce ne seront pas des hommes normaux.

La Ligue, la toute-puissante et toute-corrompue Ligue terrienne, sélectionnera ses guerriers sur des critères hautement scientifiques. Puis, elle leur fera signer un contrat, ou les kidnappera.

Elle prendra leurs cerveaux, et les épluchera, pour pouvoir ensuite mieux les remodeler. Leurs esprits ne pourront alors produire que de la haine.

Elle arrachera leurs dents, leurs yeux, leurs ongles, rasera leurs cheveux, les dépècera. Elle implantera, à la place du métal, du diamant, des récepteurs infrarouges, des microprocesseurs.

Et des armes.

Elle remplacera leurs viscères et dénouera leurs tripes. Elle fera de leurs foies des usines à poisons.

Puis, elle leur mentira et les enfermera dans un caisson de plomb, afin de les conduire sur la planète choisie.

Lentement, l'Assassin descendra dans une navette. Une fois celle-ci posée, le caisson s'ouvrira et vomira son contenu.

Il sortira doucement, ne croyant pas à cette libération. Et, quand il

verra que ce n'est pas son monde et qu'on lui a menti, il laissera éclater sa haine.

Et il chantera la destruction d'un monde.

Ils partiront nombreux. Ils détruiront énormément de planètes, ainsi que les peuples qui les habiteront, et qui n'auront commis d'autre faute que celle de vouloir être libres.

Ils partiront en nombre, mais bien peu reviendront.

Et ceux-là, nul ne fêtera leur retour.

Mais, parmi eux, certains auront trouvé la beauté. Là-bas. Juste avant de la détruire. Et ils reviendront les yeux crevés.

Il était différent auparavant. Il ne se rappelait pas son aspect, mais il le savait changé. Et c'est pour cela qu'il se cachait.

Désormais, il vivait là, En bas, mangeant lorsqu'il n'y avait personne aux Fontaines dispensatrices d'une bouillie nutritive sans saveur, qui était l'aumône que la Ville faisait à ses enfants reniés.

Il s'arrangeait très bien de cette nourriture, car il ne possédait plus de papilles gustatives. Ni de dents. Et sa langue était un moignon de chair.

Il n'avait plus de nom ; il l'avait laissé longtemps auparavant sur des rivages différents, quelque part. Ailleurs, parmi une moisson d'agonies.

Une seule chose importait vraiment : la boîte en fer qu'il portait sur la poitrine, à la hauteur du cœur, ou de ce qui en tenait lieu pour lui.

Il serrait la boîte, parfois, et ne pouvait s'interdire de se rappeler...

... Lorsqu'ils auront détruit les mondes rebelles, la Ligue viendra récupérer ceux qui n'auront pas trouvé la mort. Avec d'innombrables précautions, elle enverra un vaisseau pour chacun d'eux, qui aura à charge de s'occuper d'un Assassin.

Un vaisseau-hôpital. Un vaisseau-prison.

Il est facile de transformer quelqu'un lorsqu'on veut atteindre son but à tout prix. Il est également facile de lui faire subir les transformations inverses. Mais, dans ce cas, le travail fut bâclé, car la Ligue n'avait rien à y gagner.

Il n'y eut nulle gloire pour les revenants. L'existence des Guerres de Pacification avait été connue, et elle ne recueillait pas d'approbation.

Les Assassins, simples jouets, furent reniés.

Mais certains avaient rapporté d'étranges choses de leurs missions et on ne put les en défaire...

Les rares souvenirs qu'on lui avait permis de garder, il les avait oubliés, soigneusement, accumulant dessus d'épaisses couches de silence. Il n'en voulait pas ; ils étaient l'horreur. On ne se rappelle pas sa propre mort.

Il se figea. Il naissait trop de choses dans sa tête auxquelles il ne tenait pas.

Il s'assit, dans l'ombre d'un immeuble. Son dos contre le béton froid ne lui transmettait aucune information. Pas plus que ses mains posées par terre.

Lorsqu'ils avaient ôté la dure peau qui le protégeait, et qu'ils l'avaient remplacée par une autre, synthétique, qui imitait la chair, ils n'avaient pas connecté toutes les terminaisons nerveuses. Ils n'avaient pas eu le temps. Ou n'avaient pas voulu le faire, car cela ne les intéressait pas.

Puis, ils l'avaient rendu à la Ville. Sans rien de plus que son corps. Ils n'avaient plus besoin de lui. Ils en avaient extirpé tout le jus et il ne restait qu'une peau inutile.

(La Ligue était complètement dépourvue de pitié. Elle se servait des hommes, puis les jetait, comme de vieux préservatifs. Elle ne pouvait cependant exister sans eux, alors que le contraire était vrai.)

Pourtant, magnanimité ou encore un oubli ? la Ligue lui avait laissé ce qu'il avait rapporté de là-bas. Elle lui avait laissé la Beauté, parce qu'elle ne la comprenait pas.

Il serra la boîte de fer.

La Ligue avait cependant tout prévu. Dans sa cruelle indifférence.

Cela recommençait... C'était d'abord comme un picotement au bout des doigts. Une légère brûlure qui sensibilisait ses extrémités nerveuses ; celles du moins qui lui restaient. Avec cette sensation, venait en vagues lentes la douleur.

Cela continuait par l'apparition de flammèches au bout des doigts et, avec elles, la souffrance refluit. Puis, ses paumes prenaient feu. Et les deux l'une en face de l'autre faisaient comme un brûle-parfum.

Les flammes n'attaquaient pas la simili-peau. D'ailleurs, il ne s'agissait pas réellement de flammes, pas plus que la peau n'était vraie.

Ses yeux plongèrent au centre des paumes. C'était une symphonie de couleurs, qui semblaient douées de vie. Elles racontaient l'histoire d'un monde fait de douceur et d'amour. Et cela seul semblait réel et vrai.

Mais la douleur augmentait sans cesse et brisait le rêve. Elle roulait

ses vagues de mer agitée.

Il accrochait son regard aux flammes chantantes, et essayait de s'abstraire de la souffrance, de lui ôter de l'importance. Mais elle se faisait insistante, insidieuse. Ses tentacules crochaient dans son esprit et s'agrippaient, laissant de profondes balafres, des plaies suppurantes.

Ils avaient peut-être cru bien faire en voulant le débarrasser des flammes. Ils s'étaient dit qu'il s'agissait d'un réflexe psychologique, comme chaque fois lorsqu'ils ne savaient pas, et que c'était son cerveau à lui qui engendrait ces flammes. Leur réflexion avait le mérite de la simplicité : imposer une réaction pavlovienne dès l'apparition des flammes devrait les faire cesser. Chaque fois qu'elles étaient venues, ils avaient déclenché un mécanisme de douleur. Mais son esprit ne s'en était pas laissé compter. Et il avait enduré plusieurs fois la mort. En hurlant comme un damné contre les hublots du vaisseau-prison.

Ils n'avaient pas compris qu'il n'était pour rien dans le processus d'apparition des flammes. Et tant qu'elles n'avaient pas délivré leur message en entier, il lui fallait subir la douleur.

Il l'acceptait donc. Elle était désormais pour lui comme la somme de toutes les sensations dont ils l'avaient privé.

Vagues de froid. L'acier bleu. Les nuits de béton.

AHHHHHHHHH !

Sa main droite prit la boîte de fer et l'ouvrit. Les capsules rouges se répandirent par terre. Il en ramassa une, qu'il porta à la bouche. Elle fondit dans sa gorge comme du métal en fusion.

Car ils n'avaient pas été inutilement cruels. Ils lui avaient donné un palliatif. Certains le nommaient « la drogue des derniers jours », d'autres « substance mort ».

La souffrance se fit lointaine ; mais les flammes aussi. C'est pourquoi il retardait le plus possible la prise de la drogue.

Il ne resta bientôt plus de lui qu'une pauvre chose pitoyable prise entre deux orgasmes contradictoires.

Les flammes dansaient dans ses mains et sur son corps. Elles virevoltaient, ignorantes de la souffrance qu'elles causaient.

Les chirurgiens avaient bien travaillé. Trop bien. Ils ne s'étaient pas contentés de déclencher un simple réflexe de douleur, ils l'avaient voulu de plus progressif.

Perdu dans ces horizons désespérés, où son esprit s'était réfugié et d'où il contemplait les combats qui se livraient pour ce corps qui lui avait jadis appartenu, il ne les entendit pas arriver.

Ils étaient deux ; un homme et une femme. L'homme était armé, comme il est nécessaire de l'être lorsque l'on vient En bas. La femme conduisait leur véhicule. Elle stoppa lorsqu'ils arrivèrent près de l'homme assis.

— Nous l'avons enfin trouvé.

C'était l'homme, et sa voix n'exprimait nul soulagement, seulement l'exposé d'un fait.

La femme ne dit rien ; se borna à acquiescer. Ses yeux étaient fixés sur la forme peu distincte.

L'homme observait en silence les curieux phénomènes qui se déroulaient sur le corps de celui qu'ils avaient trouvé.

La femme dit :

— Amène Marc.

— Comment peux-tu encore l'appeler ainsi ?

Mais elle le fit taire d'un geste brusque.

Sans parler, il prit le corps sous les aisselles et, tout en faisant attention de ne pas s'approcher des flammes, le tira vers le véhicule.

La femme descendit de la cabine, et ramassa une à une les capsules rouges. Elle les replaça soigneusement dans la boîte en fer, puis ils partirent, laissant l'ombre reprendre ses droits. Le soleil se couchait, mais cela ne changeait absolument rien pour cette partie de la Ville.

Il ne s'était rendu compte de rien, perdu dans son monde. Pourtant, lorsque la femme avait prononcé son prénom, quelque chose s'était dressé en lui ; mais cette réaction avait été gommée par le conditionnement.

Depuis qu'il était revenu, il ne pensait jamais à lui, n'y faisait pas référence. Il était ce qu'ils avaient voulu qu'il soit.

Une arme.

Mais quand une arme est démodée, ou qu'elle a déjà servi, on la jette. Qui se soucie de l'avenir d'un bout de métal rouillé ? Et pourtant, on parle de l'« âme » d'un fusil... Allez y comprendre quelque chose...

Les flammes s'éteignirent, leur message délivré. Il fit alors la seule chose qui lui était permise : il s'endormit. Son organisme avait retrouvé, grâce aux flammes, cette fonction qui lui avait été supprimée avec tant d'autres.

À son réveil, l'homme et la femme discutaient.

— Il n'est plus humain, Liane. Tu ne peux être encore amoureuse de lui !

Liane. Encore un mot qui suscitait une réaction en lui. Liane.

Elle ne répondit pas. Ses yeux se posèrent sur Marc, où ils rencontrèrent les siens.

— Et toi, Zoltan, ne veux-tu pas l'utiliser à ta façon ? Il ne compte pas. Il n'est qu'une arme dont tu projettes de te servir. Pour toi, il est aussi peu humain que tous ceux que tu utilises.

— Son exemple montrera aux hésitants la politique de guerre des gouvernants ! Je ne me soucie pas de ce qu'il est, ni de ce qu'il fut. Ce que je veux faire dépasse nos identités, nos petites personnes...

— Jamais tu ne me feras oublier que j'ai été sa femme, avant que...

— Il est différent ; il n'y a plus rien en lui de ce Marc que tu as connu.

De nouveau, elle regarda Marc et ne dit rien. Elle tenait à la main la boîte de fer.

Marc le remarqua, et ses doigts se crispèrent sur sa poitrine vide, à l'endroit où la boîte aurait dû se trouver. Il gémit.

— Regarde-le. C'est une loque. Ils lui ont fait tout le mal qu'ils pouvaient faire à un homme.

Marc se leva, péniblement, pour se diriger vers Liane, la main tendue. Elle le regarda s'approcher, sans comprendre ce qu'il voulait. Dans les yeux de la femme, une vague lueur d'espoir se mua en tristesse quand elle s'aperçut qu'il désirait ce qu'elle tenait.

Elle le lui tendit, et il se replia dessus en position fœtale.

— C'est cette inhumanité que je veux combattre !

Elle mit sa main sur l'épaule de Marc et dit :

— N'as-tu pas vu les flammes ?...

L'homme se rendit compte qu'il était exclu, qu'elle se parlait à elle-même.

— Ces flammes étaient comme une lueur d'espoir. Il reste encore au fond de lui ce qui me plaisait.

Et dans ses yeux montaient d'autres flammes. D'autres ?

Holocauste pour un homme seul

Des sensations se déversent en moi comme liquide en fusion dans un creuset réfractaire :

l'air soudain manque ; mes poumons se rétractent et vont chercher l'oxygène loin au-dedans de mon corps, jusque dans la rate et le foie, qui, se gorgeant de sang, gagnent en densité et me marquent au côté du fer rougi de leur insatisfaction ;

le sang frappe sur la peau tendue des tempes ; il essaie d'engager le cerveau à le suivre au rythme de ce tambour ancestral ;

mes mains se recroquevillent, tirées vers l'intérieur par l'extrémité des doigts, qui se courbent et se fourchent ;

la douleur essaie de s'enfuir par chacun des pores de la peau, entraînant à sa suite tous les poils de mon corps ;

je me voûte, attiré vers le sol par une constante traction de cette colonne vertébrale qui soudain refuse la position verticale ;

au plus profond du puits de ma gorge se forme un cri, qui, au fur et à mesure de sa progression dans le larynx, perd de ses nuances, pour s'achever en un hurlement rauque.

La Lune monte, quelque part de l'autre côté du mur blanc. Elle est inaccessible, mais tout en moi sent sa lente progression. Je crie vers elle, afin de la saluer. Mais aussi pour lui signifier ma frustration.

Mes griffes nouvellement formées labourent le capitonnage blanc de ma prison.

Vistan triturait sa barbe depuis un moment. Il se décida enfin à poser la question qui le tourmentait :

— Je ne sais comment m'exprimer... Comment a-t-il (de la pointe du menton, il désigna l'écran du récepteur qui lui faisait face), oui, comment a-t-il su que la Lune venait de se lever ?

Tobias hocha la tête. Lui aussi avait les yeux pleins de cette grande

forme velue qui hurlait dans la cellule de sécurité.

Un cadran, à droite de l'écran, indiquait la position du satellite de la Terre par rapport à l'endroit où ils se trouvaient. Les chiffres affichés signifiaient que le disque lunaire venait d'apparaître depuis bientôt quatre minutes au-dessus de la chaîne de montagnes entourant la vallée.

— Effectivement, cela pourrait être troublant, répondit Tobias. Mais rappelez-vous : nous avons introduit dans le corps de cet... homme un rythme nouveau. Quelque part dans son cerveau, l'information a été emmagasinée et elle est restituée au début de chaque nouvelle phase. La nature offre maints et maints exemples de ce type. Quant à comprendre ce processus, ce n'est pas exactement notre travail...

— Non, ce n'est pas notre tâche.

Il ne se souvenait de rien. Il avait seulement besoin d'espace. Lui : le loup-garou qui s'était éveillé en moi. Mais c'est si dur de se rappeler... C'est si dur.

Mes pieds et mes mains sont ivres de retrouver la liberté volée et les forêts accueillantes que me conte la mémoire ancestrale.

Je hurle, tandis que mes griffes déchirent les bourrelets de cette étrange matière dont ils ont tapissé la pièce. En vain.

La Lune, mère de tous les rêves, génitrice du repentir, m'est dissimulée par la prison dans laquelle ils m'ont enfermé.

Ils ? Eux.

Je bondis sans trêve contre les murs blancs, si blancs, entre lesquels règne un jour immuable, dispensé par une source cachée sous un treillage résistant même à ma colère.

Je hurle à la face de ceux qui me soustraient à l'espace. Je leur crie mon désir de leur sang chaud et vivant.

Et cela, sans fin, jusqu'à ce que s'achève la première nuit de ma malédiction.

Les poils de ma fourrure sont réabsorbés par la peau, ainsi que les griffes ; mes crocs se nanifient, attendant l'heure où la rage, qui maintenant me quitte, reflue hors de moi, reviendra monter à l'assaut de cette digue qu'est ma conscience ; elle se retire, ne laissant que le souvenir d'une humanité perdue.

Et mes larmes sont amères, qui coulent au sol, où elles sont aussitôt bues par le capitonnage défoncé, sur lequel je m'effondre.

La froideur aseptisée d'un laboratoire.

Des centrifugeuses tournaient sans fin, avec pour seul but d'agiter les préparations contenues dans les éprouvettes. Plusieurs assistants les surveillaient, tous vêtus de la même blouse immaculée, tous rigoureusement semblables, prêtres d'un culte à la messe soigneusement minutée, orchestrée.

Grand prêtre, Vistan s'approcha ; il ramassa les listings tombés dans la corbeille de l'ordinateur, les consulta.

Au bout d'un moment, satisfait par ce qu'il venait de lire, il hocha la tête, puis se retourna :

— Est-on parvenu à isoler les hormones ?

Une réponse lui parvint, de la bouche d'un des assistants.

— Quel est le métabolisant ?

De nouveau, il eut son renseignement. Il en allait ainsi des dits et des répons de ce culte.

Repu de données, Vistan quitta le labo.

Tobias et un homme en uniforme l'attendaient dans le bureau du premier. Le militaire se présenta comme étant le capitaine Danhold, chargé des relations entre *Chemie und Wissenschaft* et le Pentagone. Il était gris de poil, solidement bâti malgré son âge (une soixantaine, estima Vistan), et totalement dépourvu de la plus petite once d'humanité. Sa poignée de main était ferme et douloureuse.

Vistan s'assit, mal à l'aise.

Lorsqu'il eut fini son rapport, sa chemise était moite et collait à la peau, créant une coque de sueur autour de lui, qui, loin de l'isoler de l'extérieur, exacerbait chacune des sensations qui lui parvenaient.

Il se résolut enfin à poser la question qui lui trottait dans la tête à la manière d'un écureuil fou dans une cage cylindrique.

— Pourquoi avoir choisi ce cycle lunaire précisément ?

Le militaire eut un sourire dépourvu de chaleur, en forme de coup de couteau :

— Nos psychologues ont estimé que les vieilles légendes traitant du loup-garou étaient à même de marquer les esprits. Et j'avoue qu'après avoir visionné les films montrant la première métamorphose du sujet, je suis assez impressionné.

Tobias reconnu sans peine qu'il l'était également.

— Votre travail est quasiment achevé, je pense, reprit le militaire, maintenant que vous venez d'extraire les hormones souhaitées.

Vistan hocha la tête. C'était son domaine, donc la question s'adressait à lui, bien que le capitaine ne le montrât pas.

— Les préparations injectables seront au point dans quelques semaines, un mois tout au plus.

— Et l'expérience pourra être présentée au chef du gouvernement, renchérit Tobias.

— En effet, approuva le militaire. Pour qu'elle se déroule dans les meilleures conditions, gardez le premier sujet. Nous tenons à ce que la présentation officielle se passe sans accroc.

Il eut un petit rire désagréable, sec comme une branche cassée.

— Dire que tous les opposants qui croupissent dans nos prisons et que nous devons nourrir, vont devenir, grâce à l'injection de quelques hormones, les super-soldats de notre pays, celui-ci même qu'ils voudraient détruire !

Vistan eut un sourire de complaisance. Il n'avait pas vraiment de remords : le « cobaye » avait signé un formulaire qui réduisait sa peine de moitié en échange du prêt de son corps, garanti contre tous dommages physiques irréversibles.

Tout collait donc au mieux, et chacun y trouvait son compte : le militaire parce qu'il possédait une nouvelle arme ; le condamné parce qu'il serait libéré plus vite ; et le labo qui obtiendrait à la suite de ces travaux une rallonge de crédit, subvention nécessaire à la remise en route des études commencées pour la fabrication d'un médicament contre le cancer.

Ils ne m'ont pas attaché ; cela fait partie de leur satanée préparation psychologique. Et puis d'ailleurs, deux gardes sont une garantie amplement suffisante contre les mouvements d'humeur dont je pourrais être capable...

C'est le grand jour et j'ai un peu le trac, d'une façon absurde. Ça me va bien de jouer les starlettes, tiens !

Ce qui est intéressant par contre, c'est qu'ils vont me remettre en tôle peu après, afin que je purge les deux ans qui me restent, déduction faite de la remise de peine.

Tobias me prend par le bras et me fait pénétrer sur une sorte de scène, où aussitôt s'allument des projecteurs. Aveuglé, je recule mais

la main de Tobias est ferme.

Je m'immobilise et peu à peu les formes se font distinctes. La scène d'abord : nue comme le dos de la main, à l'exception d'une cage au milieu, aux barreaux renforcés et rivée au sol, dans laquelle je vais faire mon numéro de La Bête.

Sur plusieurs rangées devant la scène sont installés des sièges, tous occupés. Je reconnais le Président et des tas de militaires étoilés qu'on a l'habitude de voir à la télé à propos de n'importe quoi.

D'autres gens aussi : Vistan, des gorilles, et quelques députés ou sénateurs, je ne sais pas trop.

Je suis nerveux.

Tobias m'enferme dans la cage (un mètre cinquante au carré de base et environ deux mètres de haut) ; il me demande ensuite de tendre le bras à travers les barreaux, ce que je fais bien volontiers.

Il s'écarte, tandis que je sens du feu couler dans mes veines, incendier mes poumons, couvrir de braises ma peau, où déjà de minuscules contractions épidermiques font émerger des poils en grand nombre.

Puis la bête s'empare de moi, bien que je sente la Lune encore lointaine, cachée pour encore une heure dans son écrin de nuit.

J'ai du mal à contrôler cet autre moi désorienté, qui laboure l'estrade de ses griffes, aussi loin qu'il peut atteindre, et dont les crocs attaquent les barreaux de métal.

La proximité d'hommes l'affole. M'affole.

J'ai déjà dans la bouche le goût de leur sang, comme s'il coulait en moi et remplissait mon estomac jamais rassasié de la liqueur de vie.

Cela dure une éternité avant que le sérum cesse de faire son effet, et que je tombe, redevenu humain, avec sur le visage les stigmates de l'horreur.

Quand je me réveille, peu après, je suis toujours sur la scène, allongé, tandis que Tobias débite son discours d'une voix où l'excitation qui le domine monte ses arpegges.

Ils m'ont sorti de la cage, et je reprends des forces par terre.

Tobias parle, sans remarquer tout de suite les regards fixés sur moi, qui suis étendu sur le dos, à deux bons mètres de la cage.

Lorsqu'il se retourne enfin, l'horreur et l'incompréhension se dessinent tour à tour sur ses traits, et il change de couleur, littéralement.

Car *cela* recommence.

Ils ont tellement tripoté mon corps, qu'ils ont dû déclencher à l'intérieur les mécanismes qui faisaient que les vieilles légendes avaient peut-être un fond de vérité.

Là-bas, pas très loin, la Lune vient de se lever de sa couche rocheuse.

Et, avec elle, monte mon hurlement.

Plus tard.

J'ai bondi dans la salle, et je n'ai rien fait pour réprimer la bête.

Rien de rien.

Albatros

Je n'arrive pas à changer ; cette forme sera sans doute la dernière. Le pont tangue doucement. Tout doucement. La nausée ne vient pas de là.

Il y a celui qui fume, penché au-dessus de l'eau, et celui qui, debout près de la cheminée, essaie de se rappeler le nom des étoiles. Et l'autre, qui passe toutes les heures et vérifie les cadenas. Il crache par terre et pose le pied dessus.

Le premier n'a rien vu. Le second a pensé à un albatros mort. Le troisième, à sa paye.

Je me suis posée et j'ai effacé les traces de sang, sur le pont et sur mon corps tout neuf. J'ai vomi. Ils sont aveugles et sourds. J'ai mal.

Ils sont trois ici, cinq en train de dormir et un dans la cabine.

Je cherchais un convoi automatique. Une chose bête et brute, avec juste assez de chaleur mécanique, juste assez de présence.

Dormir. Et rêver que je m'envole.

Le premier pisse dans l'eau, par-delà le bastingage. Marin, il a fait attention au vent. Cela ne l'empêche pas de mouiller ses bottes. Les embruns balaieront. L'iode poncera.

Pisser donne soif. Il boit au flasque tiré d'une poche quelconque. Du rhum mêlé de vin doux. Pour ne pas s'endormir et rêver que ce voyage est le dernier.

Il allume une autre de ces cigarettes mi-maïs, mi-tabac, qui sont la dotation des marins volontaires. Deux paquets par jour, huit jours de voyage. Un voyage par mois. Quatre mois par an, si la glace ne prend pas l'océan. Une mathématique simple.

Un quart de rhum pour un quart de veille. Veiller à ce que la nuit soit noire, le matin calme.

Compter les feux nucléaires sur les côtes lointaines, comme autant de phares.

Il ne sait cependant pas combien ils sont dans les cales, mis en rêves par la cryogénie. Il est payé pour fumer, pisser, boire. Et attendre que demain soit là.

Le second a un pied sur le pont, l'autre, déchaussé, absorbant la chaleur de l'échangeur. Il est seul.

Il connaît le Grand Chariot, le Petit, trouve l'étoile Polaire et donne des noms aux autres. L'Éridan, Ophiucus, la Dame-aux-Nuages... Il a peur de tomber vers ce Haut qu'il conjure par des Noms.

Il se pose sur ses talons. Un pont, deux ponts, puis des kilomètres d'une eau qui ne se laisse pas deviner. Froide, mouvante. Un autre infini grotesque, sans nom, et lui, pris entre les deux. Juste lui, qui attend la prochaine terre, vide de présence, avec ces mannequins qui viendront chercher les boîtes hermétiques. Ces mannequins sans sourire ni visage. Il y aura aussi un port, avec des femmes édentées qui réclameront des cigarettes et un peu de chaleur, de l'alcool et quelques mots. Ces femmes aux seins vides de lait, à la fourrure bleue, qui griffent pendant le plaisir et te disent : « Reste. Reste encore un peu. » Pour te soutirer un peu d'argent, guère de chaleur.

Peut-être celui-ci pleure-t-il lorsque personne n'est là. Lorsqu'il est seul avec sa nuit.

Je lèche ce qui reste sur le pont.

Leurs émotions sont trop dures à absorber. Ce corps ne peut supporter leur abondance. Il arpente le pont, semant les maigres bribes de la lampe, attentif à tout ce qui n'appartiendrait pas à la norme.

Il compte, mais d'une façon différente. Le prochain voyage sera sans doute le dernier, s'il arrive à débarquer avant le port au moins un des deux conteneurs en surnombre. Sinon, ce sera le voyage suivant. Ou un autre. Quelque part entre le Bouclier et les côtes d'Afrique.

Je l'ai pris.

Il essuie avec la main les caillots de sang et la nourriture. Il ne s'en soucie guère. Seules comptent les deux caisses qui ont échappé au connaissance et qui résument son avenir loin du Bouclier, loin de ces gens qui ne volent pas.

Cet arrêt est une erreur. Mais il faisait tellement froid au dehors. Vide de l'océan qui gèle, des deux où guettent les sondeurs. Vide comme l'intérieur d'une boîte aux lettres arrachée. Comme notre vie : voler, respirer. Attendre.

Attendre. Ce corps n'est pas parfait. Son esprit par contre laisse de la place au mien. Je vis en parallèle.

Le quartier-maître est assis sur ses talons. Il ne nous voit pas passer. Sa peur est coincée entre deux tranches de vide.

L'homme de quart compare le bout allumé de sa cigarette avec les feux lointains. Tu ne comptes pas.

Celui qui est dans la cabine effeuille des femmes nues. Le moindre signal rouge le tirerait sans doute de ces fantasmes qu'il se crée par ennui. Mais livrer des armes et des corps est d'une banale routine.

La côte sans doute bientôt. Aveugle de border mers et océans. Sourde du ressac. Atteinte par une lèpre immuable, obstinée. La côte, qui mue au long des guerres et des millénaires, découvrant le rose de son granité pour qu'aussitôt il devienne gris.

Le guetteur est seul devant ces femmes. Sa vigilance est descendue le long de sa trachée. Il ne sait pas sa solitude. Son agonie sera courte : un coup de gomme sur une esquisse. Rien de plus. Juste effacer ce qui n'existait pas.

Mes pousses seront, elles, vigilantes et continueront à déshabiller des filles trop maquillées. Jusqu'à la côte ; l'autre côté de la mort.

Le quart vient. D'autres solitudes secouent leurs plumes et bâillent, l'haleine pleine de mauvais café, de poissons marinés et de ce pain si noir avec des morceaux de raisin. Un peu d'air frais, un peu d'alcool et cette cigarette que l'on fume parce qu'elle est allumée et qu'il fait trop froid dans les poumons.

Assez ! Dormez, enfants, voleurs d'étincelles... Dormez au chaud dans ces corps fatigués de leurs aller et retour entre ailleurs et ici. Le voyage est leur unique justificatif. L'éternité du voyage immobile ?

Quelque partie de moi est restée sur le pont avec la veille. Le jour tente de masquer les feux atomiques, leur splendeur. Pussions-nous être maudits, oiseaux au long col souple, qui n'avons qu'une aile et cherchons l'autre ! Ô donnez-nous le repos, ou quelque chose qui lui ressemble ! Un fondu au noir sans scènes à séparer. L'image d'un œil qui se regarde. L'intérieur de l'Œuf.

Que n'aie-je été portée sur un convoi automatique, vide d'âmes à prendre, désinfecté à l'arrivée...

Cette forme-ci restera la dernière.

L'équipe de quart veille. Elle n'a rien à craindre (l'autre ?...). Somnambulez ! Vous pourrez construire ces maisons qui vous plaisent tant, manger de la viande tous les jours ou essayer de répandre vos gènes à l'intérieur de filles stériles par choix. Vous pourrez revenir

avec la peau couverte de cloques et assez d'argent pour les meilleurs médecins, les psychiatres les plus cotés. Avec de quoi acheter des membres mécaniques, un cœur polymérisé et un cerveau à base de gallium. Avec la possibilité de gagner le Canada. Avec... peut-être une tombe couverte de fleurs.

Moi, la mère, je hurle et je crie vers le ciel qui se fait neuf. Je pleure sur nous, qui pourrions être. Dieu, ô Dieu, garde mes enfants, qu'ils croissent et multiplient.

La petite fille et le Jardinier

Au loin, tu sais qu'il y a la guerre.

La guerre ! Un mot dans ton vocabulaire. Rien de plus. Tu sais sa présence ; elle est lourde comme un soir de mars, pesante comme une chape de neige sur la terre gelée. Mais il y a la haine en plus. Qui colle aux arbres meurtris, qui plane sur les champs piétinés.

La haine !

Tu ne la comprends pas, pourtant, tu en ressens les effets.

Les seigneurs de la guerre n'hésitent jamais à s'engager dans un bosquet où tu travailles. Ils n'ont aucun regard pour toi, ni pour les jeunes pousses qu'ils foulent aux pieds. Ils sont hautains et pleins de morgue. Puis, ils repartent, sans remarquer que tu te penches sur les arbrisseaux écrasés, dont tu partages la souffrance muette. Tes mains, faites pour broyer les rocs qui encombrant les prés, tendrement recueillent les corps écrasés. Tes yeux amovibles observent la fuite de la sève-vie. Et tu sais alors que la haine, c'est cela. Peut-être.

Tu places les pousses mortes dans ton chariot. Puis, tu entreprends de repiquer celles qui peuvent l'être ; tes mains creusent ; tes doigts enrobent les racines d'une gangue de terre ; tes paumes tassent. Tu passes ensuite à la suivante.

Lorsque ta besogne est finie, le soleil se couche. Il dispense sans compter ses derniers écus d'or. Sur le disque flamboyant, une fumée monte au loin : la guerre. La ville brûle. Une autre nuit s'avance, drapée d'étoiles.

Les fruits mûrissent bien ; tu caresses la douceur d'une pêche. Tu ramasses les feuilles éparpillées, les branches brisées ; elles vont rejoindre les pousses abîmées.

Tu laisses le bosquet à la protection de la nuit ; tu tires le chariot derrière toi. Tes yeux changent de registre de vision ; l'activité chlorophyllienne des plantes t'apparaît alors dans toute sa gloire pourpre ; un chêne malade se gaine de noir ; tu t'arrêtes non loin de lui. Ton cœur s'emplit de pitié ; la mort de l'arbre est douloureuse pour toi aussi. Tu te mets à genoux, tes mains fouillent dans la terre

chaude et brune ; tu suis le contour tourmenté des racines jusqu'au tronc, au ras duquel tu les tranches, une par une, soigneusement. Presque avec douceur. Tu te relèves lentement ; tu enserres de tes bras le gigantesque corps ; tes doigts s'enfoncent dans les fibres dures ; tu fais levier avec les cuisses ; l'arbre gémit, puis, comme à regret, il cède et quitte son lit de terre. Tu le fais basculer sur le côté, lentement ; tu te rappelles l'avoir planté en cet endroit même auparavant, quand il n'était qu'un arbrisseau ; plus tard, tu le remplaceras par un de ses frères.

Patiemment, tu effeuilles le grand corps mort ; puis tu le dérites en morceaux de tes ongles tranchants comme le diamant. Il servira de bois de chauffage pour les habitants du castel.

Mais tu ne penses pas à eux, car tu sais qu'ils prennent une part active à la guerre. C'est pourquoi ils te sont étrangers. Parfois, tu vois l'un d'eux, fragile et noble sur son rapide coursier ; ils ne sont pas de ton monde, tu le sais ; ils vont trop vite ; tu leur préfères la calme immobilité des plantes dont tu as la garde.

Ces préoccupations s'évadent de ton esprit ; déjà, tu ne songes plus qu'à l'entretien des fossés qui apportent l'eau et que les roseaux envahissent sans trêve.

Une aube nouvelle scintille dans le lointain, mais c'est à peine si tu la remarques ; les pieds enfoncés dans la vase, tu secoues la boue qui obstrue, tu arraches les joncs, tu consolides le talus. Quand tu en as enfin fini, le soleil s'est déjà levé plusieurs fois. Au loin, la ville ne brûle plus. Non que cela ait beaucoup d'importance pour toi, d'ailleurs.

Tu lèves la tête pour saluer un nouveau soleil, et ton regard accroche le château qui se dresse sur une colline proche. Ses murs sont encore solides, quoique plusieurs fois centenaires. Fugitivement, tu te rappelles les hommes qui peinèrent pour le construire. Fugitivement. Tu ne t'intéressais pas plus à eux que maintenant.

Et avant le château, il y avait...

... la plaine bleue et rose, où tes semblables vquaient à leurs tâches paisibles. La plaine-douceur, où les arbres dispensaient sans compter leurs fruits ; les vallées d'ombre tendre...

Cela n'a été qu'un éclair. Tu te diriges à pas lents vers ton chariot abandonné, dans lequel tu entasses les roseaux arrachés qui commencent à pourrir. Il est plein, il va te falloir aller le vider. Les plantes serviront d'engrais pour préparer les terres aux semailles.

Le printemps passe, l'été arrive. Les fruits sont lourds aux branches des arbres.

La rosée du matin emperle les feuilles. Tu secoues doucement le tronc d'un pommier ; les pommes rouges se détachent. Une à une, tu les ramasses. Quand tu as fini de remplir ton chariot, le soleil est passé dans le ciel ; la fraîcheur du soir te surprend alors que tu t'avances vers le castel au loin.

Arrivé au pied de la colline au faite de laquelle il se dresse, tu t'arrêtes, poussé par ce qui serait de la curiosité chez un homme. Jamais tu ne l'as regardé ainsi, jamais tu ne lui as accordé une quelconque place dans tes pensées. Alors, pourquoi maintenant ? Tu l'ignores.

En déposant tes fruits dans la remise prévue à cet effet, tu remarques que les murs extérieurs du château se lézardent. De longues balafres courent sur leurs peaux tellement épaisses.

Tu t'en retournes. La cueillette n'est pas terminée.

L'été suivant, ou celui d'après, tu es de nouveau au même endroit. Le mur extérieur est définitivement détruit, mais tu n'y fais pas attention.

Il est automne. Te voilà courbé sur la terre, que tu prépares en vue de ses futures épousailles. Tes mains creusent infatigablement ; elles sont tendres.

Tu ratisses les feuilles tombées. Tu n'es pas triste ; si elles donnent leurs vies, c'est à la terre qui les a nourries.

Le soleil extirpe les grains du lieu humide dans lequel ils reposent. Les champs se parent de vert. Les épis gonflent, se font lourds.

C'est la première fois que tu vois la petite fille.

Il y a deux humaines au bout du champ que tu moissonnes. C'est à peine si tu les remarques. Pourtant, tu te surprends à les écouter.

La petite fille : Mère, quel est cet être ?

La mère : Oh ! ça. C'est le jardinier. Il cultive pour nous la terre. Il effectue tous les travaux que les hommes ne jugent pas dignes d'eux.

— D'où est-il ? Il n'est nulle créature semblable à lui.

— Nos lointains ancêtres qui savaient voyager entre les étoiles l'ont ramené.

— Approchons-nous afin de le mieux voir.

— Nous devons rejoindre notre escorte sans tarder ; les chemins de notre comté ne sont plus sûrs depuis que les barons félons ont renié leur serment d'allégeance au roi.

Elles s'éloignèrent. Tu n'avais pas interrompu ta tâche.

Tu laisses la paille sécher sous le soleil généreux, tandis que tu

entreprends d'extraire les grains de blé des épis.

Le castel résiste à l'assaillant. Ils ont reconstruit le mur extérieur avec de bien pauvres matériaux, comparés à ceux dont il était préalablement fait. L'enceinte est plus lourde, grossière ; elle tranche par rapport aux tours élancées qui la surplombent.

Tu livres ton blé sans d'autre pensée qu'une simple constatation. Avant... avant, tu... non : le château t'intriguait ; tu n'avais aucun souvenir de ce genre de chose, de ces excroissances posées sur la douce continuité de la plaine. Mais c'était avant. Les souvenirs te fuient. Ta fonction est de prendre soin des plantes ; le reste n'a que peu d'importance. Qu'advient-il des hommes ? Seul, tu demeures, immuable.

La petite fille est revenue.

Il pleut.

Tu aimes la pluie. Elle apporte la vie ; elle déploie les feuilles dans le soir ; elle est douceur ; elle est verdure.

De tes mains, tu laboures la terre-boue. La petite fille se tient à l'abri d'un arbre. Elle vient d'arriver. Elle passe la main dans ses cheveux mouillés ; alors seulement, elle te remarque.

Sans cesser de labourer, tu la regardes. Pour toi, ce geste est très inhabituel. Elle sourit, et esquisse un petit salut. Sa main se déplie comme la corolle d'une fleur qui se réveille au matin.

— Bonjour, Jardinier.

Son sourire a pour toi la douceur des fruits.

— Je me suis un peu perdue, Jardinier. Je ne te demande pas le chemin ; mère m'a assuré que tu ne pouvais parler. Je vais attendre ici que la pluie cesse ; après tout, ta compagnie vaut bien celle d'un autre.

Sa solitude t'apparaît alors. Tu laisses ton travail pour t'approcher d'elle. Elle a un petit rire.

— Tu ne sais peut-être pas parler, mais tu as l'air de comprendre.

Tu t'arrêtes à une vingtaine de pas d'elle. Tu l'examines, comme tu le fais des plantes dont tu as la garde. Elle a bien poussé ; elle a atteint ce que les éphémères humains appellent l'adolescence. Tu en es heureux.

Elle aussi te fait passer un examen.

— Je n'avais pas fait attention à ta taille ; tu es vraiment énorme !

Elle rit.

— Comment peut-il se faire qu'un être aussi fort que toi s'occupe de

ces choses fragiles que sont les plantes ? Quelle machine de guerre tu ferais, si tu étais comme eux ! Comme nos hommes, qui ne rêvent que d'une chose : guerroyer, alors que nos aïeux parcouraient les deux, afin d'en rapporter les merveilles. Dis-moi : te souviens-tu de ta planète ?

Elle fouille dans ton regard.

... les vallons ombrés et les fleurs-lianes... mais tu n'as pas de bouche pour exprimer cela. Alors, tu restes immobile. Et silencieux.

— Oui, Jardinier, je crois que tu te rappelles.

Elle s'assoit dans l'herbe, lentement, comme tombe une feuille. Ses yeux parcourent la plaine derrière toi. Elle ne dit plus rien.

Quand enfin la pluie cesse, elle se lève.

— Au revoir, Jardinier.

Tu retournes à tes labours. La terre est gorgée d'eau ; tu t'enfonces profondément. Une nuit et un jour passent ; puis d'autres.

Il fait hiver. Les plantes dorment. Elles n'ont plus besoin que tu t'occupes d'elles. Tu t'arrêtes au milieu d'un champ, afin de profiter au maximum du pâle soleil. Tu ralentis ton métabolisme.

Tu reprends conscience avec le printemps d'une autre année.

Le froid te quitte peu à peu ; tu secoues ta masse imposante pour la débarrasser des déchets accumulés.

Autour de toi, tu sens le lent réveil des arbres, la patiente montée de la sève depuis les lieux cachés. Des fleurs attendent déjà sous la neige qui recouvre encore le sol.

Ton attention est soudain attirée par un fait nouveau : une sombre trouée dans la forêt. Tu reconnais là l'action du feu.

La guerre. De nouveau. La haine. De nouveau.

Patiemment, tu déblaies les cendres, tu arraches les troncs morts, tu ratisses le terrain.

— Ils ont brûlé des hommes crucifiés aux arbres, pendant que tu dormais.

Tu connais bien cette voix maintenant.

— Je crois qu'ils te craignent un peu. Nos ancêtres sont si loin... Tout le monde a oublié. C'est pour cela qu'ils te méprisent et te haïssent. Mépris, parce que tu ne fais pas la guerre, parce que tu passes ton temps à cultiver. Haine, parce qu'ils ne te comprennent pas.

Tu ne te retournes pas ; tu sais qu'elle est là et qu'elle sait que, d'une certaine manière, tu la comprends.

— Pourquoi ne te révoltes-tu pas ? Ils détruisent des choses que tu aimes.

Tu empiles le bois pourri dans ton chariot. Comment faire comprendre à quelqu'un dont la vie est ridiculement courte, que la mort de quelques arbres n'empêchera pas la survie de l'espèce ?

— Je ne devrais pas parler ainsi à cette montagne ambulante.

La sève qui monte et bouillonne en elle possède pour toi beaucoup de points communs avec celle que le printemps réveille au cœur des arbres.

Tu la suis des yeux, alors qu'elle s'en va.

Un jour nouveau, ou peut-être le même.

Le passage des hommes en armes se fait incessant sur les terres dont tu as la charge. Tu répare inlassablement les dégâts qu'ils causent. La guerre. Encore.

Parfois, tu sens un regard fixé sur toi, alors que tu vaques à tes occupations. Un regard qui sait. Gris et moqueur.

La terre tremble de la lente progression des machines de guerre, faites de corps d'arbres. Il y a très longtemps, leurs engins étaient davantage perfectionnés ; tu penses qu'ils ne se rendent pas compte de leur propre décadence.

Les soldats ont allumé un feu dans une clairière ; ils font cuire un sanglier ; le vent est chargé des lourdes odeurs de la viande mal cuite.

Tu n'es pas loin de l'endroit, ramassant du bois mort pour les gens du château. Le bruit de leurs voix te parvient, étouffé.

L'une d'elles, porteuse d'alerte :

— Quelque chose bouge dans la forêt !

Cliquetis d'armes que l'on ramasse en hâte. Des torches se dispersent dans les fourrés. Un cri ; un soldat s'arrête, non loin de toi. D'autres s'attroupent, à distance de fuite, comme des animaux sauvages. Silence.

— C'est un Jardinier. Mon père disait qu'ils n'existaient plus.

— On raconte qu'ils sont plus vieux que les castels.

— Ils ne sont pas nés de cette terre.

— Ils sont créatures de l'Autre.

Peu à peu, ils se retirent. Dans la nuit, leurs chants seront plus forts, comme pour masquer d'anciennes peurs.

Il fait automne.

Il fait guerre.

Le vent est froid et cinglant. Il est porteur des lourdes pluies rédemptrices.

La ville brûle de nouveau.

Le soleil est dissimulé par la fumée. L'ombre portée est sale et grise ; elle est comme une gale mauvaise sur les champs. Une peste que tu ne sais pas soigner.

Tu te sens impuissant.

Tu es le Jardinier. C'est le nom dont ils t'ont affublé, par dérision. Il désigne la fonction qu'ils t'ont assignée ; ils ont cru te dominer en te nommant. Ils t'ont enlevé aux prairies d'ombre bleue, qui ne cessent de te hanter.

Ta planète est loin ; pourtant, tu aimes cette terre qu'ils ont confiée à tes soins.

Le froid de l'hiver t'engourdit ; tu te figes.

Le temps t'est doux.

Printemps. Été. Automne. Hiver.

Printemps.

— Je t'envie.

La petite fille est là, à t'attendre, comme à chacun de tes réveils.

— Tu dors, comme si la guerre n'existait pas. Et sans doute est-ce le cas.

Les arbres brûlés, les récoltes dévastées : si ! la guerre est une réalité pour toi aussi.

— La guerre est leur honneur ; elle est sa propre justification.

Tu n'es pas sûr de bien comprendre. Honneur ?

— Ils font l'amour avec leurs armes. Je hais...

Elle cherche ses mots ; puis, à la réflexion, semble penser que les deux derniers se suffisent à eux-mêmes. Elle les répète doucement, les savourant.

Hiver. Printemps. Elle est là de nouveau. Elle ne dit rien. Elle est plus grande, plus belle ; la sève coule dans ses branches en chantant ; sa corolle s'est épanouie.

Elle t'observe silencieusement, attendant. Enfin, elle dit :

— La guerre. Encore.

Tu ne bouges pas. Elle paraît te prêter un pouvoir dont tu ne disposes pas. Tu ne peux mettre fin à leur guerre. Tu voudrais lui faire

comprendre ce fait, mais tu ne le peux pas. Tu n'as pas de bouche, ni aucun des organes nécessaires à la transmission des sons.

Tu te sens inutile.

Soudain, elle dresse la tête, affolée. Tu entends maintenant les cris qui résonnent non loin de là. Ils proviennent de points entourant la clairière où vous vous trouvez. Des soldats !

La fille court vers toi, se recroqueville à tes pieds, cherchant ta protection, alors que les premiers soldats apparaissent. La scène se fige.

— La fille du Baron !

— Le Jardinier !

— Elle a passé un pacte avec cette créature.

— Il est inoffensif.

Laves de haine. Torrents de peur dans leurs voix. La respiration de la fille se calme un peu ; elle sait que ta masse les effraie. Tu sembles sa seule protection contre la mort.

— Il peut tous nous tuer d'un geste de la main.

— Il n'est qu'un esclave ; il ne peut se battre contre nous.

Lentement, comme tu ne fais pas de mouvement, leur cercle se ferme. Elle lève les yeux sur toi.

Tu ne peux intervenir. La mort d'un homme ne compromet pas la survie de l'espèce. Il en va pour eux comme il en va pour les arbres. Qu'est une seule vie pour le Jardinier, qui était déjà vieux quand les vaisseaux étrangers vinrent l'enlever ?

— La créature ne bougera pas.

— Et si elle le faisait, que pourrions-nous lui opposer ?

Tu restes immobile. Pourtant, au loin, des plantes clament leur soif. Tu es indécis. Pour la première fois. Ton esprit est encore gourdu du sommeil de l'hiver ; il refuse tout fonctionnement.

Lentement, les soldats se rapprochent ; ils ne font plus attention à toi, à part quelques regards furtifs.

Quand ils s'emparent de la fille, elle ne crie pas, mais ses yeux sont sur toi. Ils ne te quittent pas, alors que les soudards l'allongent à terre, lui arrachent ses vêtements et la violent à tour de rôle.

Ses yeux ne cillent pas, nervurés en rouge par la douleur.

Ces yeux posés sur toi. Alors qu'un soldat – par charité, peut-être – vient de son épée lui trancher la gorge.

Ils te laissent là, avec elle.

Le soleil se lève, puis se couche.

Tu prends alors une décision. Voici des milliers d'années que tu n'as pas eu à choisir. Pourtant, cette fois la décision est facile.

... quand ils sont venus, leur vaisseau a embrasé la plaine de ses feux ; ils en sont descendus avec leurs machines. Ils se croyaient des dieux. Ils ont rasé les arbres, fierté de ton peuple ; ils ont capturé les tiens. Sous prétexte que vous n'étiez pas belliqueux...

La colère enfle en toi. Elle prend forme, se structure.

Tu ramasses le corps de la fille. Doucement. Puis, tu te laisses aller à ton ire.

Il leur fallut longtemps pour te tuer.

Ils durent, pour arrêter la machine de mort que tu étais devenue, retrouver les armes de leurs ancêtres. Quand ils commencèrent à découper ton corps avec des faisceaux de lumière, ils étaient beaucoup moins nombreux.

Cérémonie à l'ancienne

Pour l'histoire d'un homme, il n'est nul besoin de conteurs. Pour celle d'une Fête, pas davantage. Bien sûr, ils pourraient décrire l'air du temps et la pousse des plantes, les odeurs qui nous pénètrent et les saveurs de l'instant. Avec plus ou moins de fantaisie ou de vérité, mais tous pourraient le faire.

N'importe lequel des Parlants de Villedeux serait en mesure de broder sur la Troisième Fête et l'union de Dame Phayn avec Sieur Methubah.

Ils diraient sans doute le nombre d'invités et la grâce des danseurs, décriraient les habits des Dames moindres et ceux de la Concubine, les commentaires des Maîtres au sortir du Vestibule. Ils donneraient sans doute le compte des mots et les joyeux présents faits à la Dame, le nombre des plats et leur présentation, la couleur des fleurs, les odeurs du gibier apporté des collines, celles des pains consacrés.

Ils diraient la Dame dans ses habits brodés, la délicatesse des tissus autour des baldaquins, les phrases que l'on prononce en ces occasions. (Ils tairaient sans doute celles que l'on ne prononce pas.)

Ils feraient certainement cela de telle manière qu'une génération ou deux plus tard leur invitation à la Table ne soit pas discutée, où ils ressasseraient alors les mêmes paroles, peut-être plus concises, car, à cet âge, on ne songe qu'à manger.

Ceux-là ! oh ! ceux-là ! ne jouent pas sur ces avenir où ils iraient la panse pleine des glanes d'hier ; ils sont vieux d'un passé encore en genèse.

Je n'ai pas les mots qu'ils inventent et font passer pour de futures moissons ; je dis ce que je vois ; je dis ce que je pense.

Je ne suis pas un conteur. En ce jour du mois chaud, je me tiens sous le Vestibule et Dame Phayn entre, au bras de sa sœur. Celle-ci est telle que lorsque nous étions enfants, dans le Haut Domaine, et que, progéniture, nous pouvions nous croire égaux.

Dame Phayn, nos jeux oubliés, ainsi que nos soupirs quand nous découvrions ces lieux secrets qui émergeaient de nos corps, ces

bouffées de chaleur vierges de brasiers, nos offrandes aux blés et aux génies de la sylve... Dame Phayn, vous en souvient-il ?

Sa sœur me regarde ; je le sens sans oser relever la tête. Je ne suis pas pubère et ne pourrais l'être – combien d'entre nous le deviennent ?... Son regard m'est doux et ses caresses incertaines. Je ne suis pas pour elle – m'aurait-elle épargné ?...

Nous préparons la couche de la Dame, tandis qu'elle s'apprête à la visite du Sieur Methubah. Le Vestibule est sombre, les peaux insuffisamment tannées laissent échapper la sueur de la Fête précédente, le coton est doux sous les doigts. La sœur de la Dame, la Concubine, a cessé de m'observer. Elle s'apprête, elle aussi. Je ne compte plus pour elle ; notre enfance s'est égarée quelque part sur les chemins de la puberté. Je n'ai pas su grandir.

Ce conte, je le fais pour moi, à cet instant arrêté où j'observe les autres et moi-même, comme le font ceux qui tissent des histoires. Ce conte ne sera pour personne, mais peut-être les enfants de Ma Dame le trouveront-ils inscrit dans les cellules de mon corps et se repaîtront de celui-ci comme de celui-là. Il surgira ainsi dans leurs rêves d'adolescents guettant la puberté que je leur souhaite.

Enfants de la Dame, fils et filles de mon corps, écoutez ceci :

Sieur Methubah est arrivé. Il sent bon les alcools de la Troisième Fête. Son corps a été lavé et oint délicatement, ainsi qu'il convient pour un futur époux.

Ses yeux s'attardent un instant sur la Concubine, qui accueillera la Première Enfant, votre sœur qui perpétuera la lignée.

Il ne me regarde pas. Tout aussi bien, il aurait pu se trouver à ma place, si les hormones n'avaient fait leur laborieux travail, et devenir votre père-mère, à vous qui m'écoutez un jour à l'intérieur des confessionnaux de vos rêves.

Je me traîne vers la Concubine (autant m'y habituer, bientôt je n'aurai plus le loisir de me tenir debout), ô ma Dame, vous rappelez-vous nos jeux ?... Je ne la touche pas. Les soupirs de Dame Phayn emplissent le Vestibule. La Concubine me passe la main dans les cheveux. Plus que moi, elle a besoin de ce réconfort que ne peuvent lui apporter ni le contact grossier des peaux, ni celui, plus intime, du coton cérémoniel.

Nulle trace dans mes rêves de celui qui m'a nourri, mais parfois je refaisais ce parcours dans ses chairs, qui amène à la lumière. Au-delà des mots peut-être percevrez-vous ce que je veux exprimer, enfants à

venir... Ces petits cris, ces bruits très doux de l'amour, l'odeur des peaux, celle, fugace, de la main qui s'écarte de mon crâne, le lent soupir du Sieur qui se meurt dans les bras de sa Dame fécondée, les ténèbres du Vestibule qui remuent doucement alors qu'Elle s'approche de sa sœur et de moi pour nous combler, comme elle vient de l'être, et nous pénétrer doucement de son rostre, qui contient votre devenir.

Vous vous installez dans le secret de mes entrailles. Grandissez et écoutez mon histoire, enfants de Ma Dame. Je n'ai pas su mûrir mais vous le pourrez. Vous serez Sieurs et Dames, détenteurs de la vie future de notre race. Vous entendrez racontée par les Parlants cette Troisième Fête, où Sieur Methubah et Dame Phayn vous donnèrent la vie et vous vous souviendrez, dans la tiédeur des rêves, de celui qui vous a portés avec amour.

Oscar Wilde est mort.
Assassiné.

Pour celui qui abandonna la poésie pour vendre des armes et
disparut,

« Tu la trouvais amère.

La beauté ? »

HFT

pour celui qui fit son œuvre à son image et mourut en prison,
pour celui qui écrivait entre deux chambres d'hôtel,
pour celui qui décrivit sa mort le lendemain sur l'échafaud.
Pour Rimbaud, Wilde, Genet, Lacenaire.

Mes larmes pourraient-elles éteindre le feu ?... Mais que je vous raconte l'histoire, à peine plausible, du Chanteur Arc-en-Ciel et de l'amour qu'il porta à celui qui allait être le découvreur, l'inventeur des mondes. Celui qui, en d'autres temps, aurait pu exploiter le feu et la roue.

Par un jour de vent, l'enfant prit la route. La famille était pauvre, vivait de la terre – d'une terre louée. Elle n'avait pas besoin d'un fils de plus, et la mère était grosse, les seins lourds d'un lait chiche. Une fille qu'il faudrait vendre, ou un fils. Un de plus. Fort, mal nourri. Un fils pour un bout de la terre, peinant jeune, mais qui réclamerait sa part, celle sur laquelle il se serait courbé. Il la réclamerait le temps venu, la vendrait pour louer une autre terre et marier une plus pauvre que lui, qui lui donnerait des enfants. Des filles, des fils. Ainsi en va-t-il, ici.

L'enfant est parti, a grandi. Il a appris des métiers.

Il a gagné un nom et sait préparer les peaux.

Sémarid, Markam, Chem, tant de villes parcourues, Mèzen, Shedoah, Redjin, qui engraisent la mémoire du voyageur. Hauts bourgs, ports, villes de passage, cités aux identités multiples, aux styles changeants. Hameaux paysans, bourgades bourgeoises, faubourgs où le vol a ses enseignes en rue. Croisées de chemins, lieux-dits abandonnés sur le bord des routes, ponts que l'on traverse.

Enfants des hommes, qui parcourez le monde, bourgeois nantis, qui attendez le grain des chariots ventrus, marins, qui partez sous les vents. Paysans aux mains sales de pain à venir, hommes d'armes, à la figure triste de ceux qui vivent pour mourir, prêtres, aux mensonges acceptés. Artisans du fer et de l'acier, artisans de l'or et du cuivre, artisans de la brique et du mortier.

Mellem Form avait appris à connaître ceux-ci en empruntant ceux-là.

Il avait vieilli sans comprendre.

Il avait fait commerce de fleurs dans les vallées isolées, de femmes dans les cités et les ports, s'était vendu lui-même. Il était allé dans un temple pour y dérober de l'or, avait prié seul dans la nuit, pour une raison différente. Il avait peiné pour apprendre les quelques mots indispensables à la reconnaissance de son nom sur les avis de recherche.

Ce soir, il avait mis les feux sous les bains. L'homme avait déjà des larmes dans les yeux, qui seuls trahissaient sa terreur. Il était écartelé sur deux planches de bois, la bouche fermée par un bâillon, du tissu entre les mâchoires afin qu'il ne puisse s'étouffer en avalant sa langue. Le marchand voulait du cuir « vivant » pour ses bottes et était sans doute là, quelque part derrière le mur, regardant par une fissure et accompagné de sa jeune maîtresse du moment, dont la peau pourrait servir à relier plusieurs bibles.

Il était accoutumé aux odeurs qui se déversent du corps sous l'effet de la peur, quand son couteau commençait à détacher la peau, léger, rapide. Cet homme n'avait que peu de graisse, peu de muscle, une chance pour lui : sa vie s'en irait rapidement, avec le sang. Il mourrait sans doute avant, mais ses muscles continueraient à faire ce pour quoi ils avaient été conçus, à la satisfaction du marchand et de la jeune fille occupée à satisfaire ce dernier, mais pas trop vite, pour qu'il ne soit pas frustré, qu'il ne l'abandonne pas aussitôt. Les paysannes sont faciles à se procurer.

L'homme s'était évanoui quand il avait entrepris de le retourner, pour prendre la peau de son dos, la seule réellement utilisable. Pas d'importance, le marchand ne pouvait voir son visage maintenant. Il lui faudrait cependant extirper un peu de mouvement de son corps

quand il le retournerait de nouveau pour lui arracher les dents qui serviraient d'ornements. Ensuite, vite, il le tuerait, lui accorderait la miséricorde, l'oubli de toutes choses.

La peau sera alors plongée dans les bains, tannée, découpée. Les bottes prêtes, le marchand en prendrait possession. Il les porterait chez lui, se pavanant. Pour lui, il n'y aurait nulle rédemption.

Et pour toi, seulement celle de l'écrit, car, des paysans venus dans les villes à la recherche de la lumière et qui sont nourris des meilleurs viandes et oints des huiles les plus douces par les marchands et les princes, il reste toujours quelque chose : un peu de cuir souple qu'il faudra parer minutieusement afin qu'il supporte les encres grasses, qu'il s'imprègne des mots.

Mellem Form percevait ainsi sa tâche : la peau des mains, celle, plus dure, du visage, du ventre gonflé par la boulimie de pauvres qui n'avaient jamais espéré autant de nourriture, impropre pour le travail d'habillement, parce que tendue, presque transparente.

Le bourreau, après s'être enivré, montait dans la soupente, au-dessus des effluves des grands bacs, et gravait, vite, vite, le nom de celui-ci qui, en échange de plusieurs mois de délices, donnait son corps à son bienfaiteur – de plein gré, parfois.

Ivre de mauvais alcool, des senteurs lourdes, il refuserait d'entendre les cris en bas : les miliciens allobroges qui venaient chercher la seule viande qui leur plût, abandonnant les bas morceaux et les viscères aux enfants tordus qui les disputaient aux chiens et aux rats.

Il descendrait au matin, pour nettoyer, et trouverait sans doute les corps des moins chanceux, déjà froids, à peine touchés parce que trop maigres. Derrière une cloison, il entendrait peut-être les cris apeurés de celle qui avait été battue et déchirée par les appétits de son maître et de ses gardes, presque folle déjà et à laquelle il manquerait une partie du nez et des oreilles – joyaux trop vite arrachés, parce que trop vite donnés, et qui serviraient à une tendrette aux yeux d'étoiles, aux dents pourries, prête à se donner pour ne pas mourir tout de suite.

Le bourreau lui parlerait, doucement, comme il n'ose écrire. Il ne lui dirait rien, sinon la litanie des noms de ceux qui étaient passés ici et dont, le matin, il se souvenait généralement. Il ne dirait pas les routes alternatives, les chemins qui n'en sont pas, les cris qui le réveillent et qu'il pousse lui-même, le froid qu'il fait près des cuves. Il la soulèverait, doucement, tout en continuant à parler, attentif à ses ongles maintenant cassés. Il lui donnerait à manger de la bouillie de gruau, la cuillère de bois frappant contre les gencives trouées. Puis, il la renverrait dans le jour ; elle vendrait sans doute le reste de ses cheveux, son sexe douloureux, avant de finir sous les crocs limés des

soldats allobroges une nuit où les misères rôdent.

Une nuit, le bourreau sentira une main posée sur lui, alors qu'il dort, tombé parmi les noms des hommes qu'il a dépecés. Le guerrier est agenouillé à côté de lui ; ses dents pointues luisent faiblement.

Mellem Form secoue la brume ; il recule un peu. L'allobroge tend la main, sans agressivité.

— Pars, dit la bouche sans s'ouvrir davantage. Tu nous as donné de la nourriture. Pars.

Le guerrier fou s'en va. Il en a déjà trop dit. Lorsqu'il reviendra, ce ne sera plus seul ; ils auront un ordre : celui de le tuer, parce qu'il a déplu, que son travail n'était pas celui escompté, qu'il aura tué sans le savoir le fils de l'un pour faire des bottes à un autre.

Il s'en va, paie l'octroi à la sortie de la ville et passe le reste de la nuit à courir. Derrière lui, il sait que la tannerie est en feu ; les allobroges n'aiment pas ce moyen, mais c'est le plus sûr pour faire disparaître toute trace. Les peaux iront se racornissant, emportant avec elles les noms de ceux qu'elles ont vêtus, ultimes oboles dans la bouche des morts. Cela sentira la chair et les eaux renversées. D'autres échoppes brûleront, à la grande fête de l'oubli, des pauvres iront cendres et les guerriers auront de quoi se nourrir, une nuit de plus. Et un homme marchera dans les pas d'un autre, certain qu'avant longtemps on ne fera pas bon marché de sa peau, jusqu'à l'arrivée d'un enfant malingre qui sera habile de ses couteaux.

En son deuxième âge, Mellem Form changera de nom. Nul ne l'aurait reconnu, parce que sa langue fut coupée, qu'il perdit une partie de ses dents et qu'on lui trancha plusieurs doigts.

Pourchassé par les soldats allobroges et leurs furets sourds, il ne dut la vie qu'à un long convoi de transhumance qui ramenait les moutons gras sur les plateaux, bergers rudes qui ne le frappèrent pas plus qu'il n'est nécessaire, qui le laissèrent dormir dans le creux des brebis et disputer leur lait chiche aux béliers affamés. Il ne connut des coups que la couleur au matin, sur ses membres tordus, au fond de lui-même, quand un berger ivre voulait déposer son désir ailleurs que dans le corps d'une bête réticente. Son corps refusa peu à peu le langage des hommes ; il n'en avait nul besoin.

Ils gagnèrent les hauts plateaux que la neige désertait pour un temps. Il avait appris à vivre comme un bouc de troupeau, que les brebis suivaient et dont les mâles allaient à la traîne, imbus d'eux-mêmes, mais liés par la faim et la tiédeur des choses.

Sur les plateaux, la vie était trompeuse : il suffisait de lever les yeux

et alors la question se posait : avons-nous atteint le ciel ou n'est-ce que des nuages qui nous dissimulent les montagnes à franchir ?

Là-haut, la vie était rude. Les plantes, lasses de l'hiver passé et de ceux à venir, sortaient griffes et venin, abritant entre leurs pousses les bêtes qui avaient hiberné et toutes aussi vindicatives.

Mellem Form, qui avait laissé son nom aux ronces et aux genêts naissants, reçut la morsure des unes et des autres. Il s'amputa lui-même d'un pouce qui avait gonflé et suppurait, couvert de vilaines plaies violettes. L'index de l'autre main lui fut enlevé par un loup rassasié, alors que la fièvre l'avait fait errer loin de la chaleur du troupeau. Les furets de garde avaient fait du loup leur repas mais n'avaient pas touché à l'homme qui sentait si fort la tendresse des brebis auxquelles ils n'avaient pas droit.

Il fut oublié par la transhumance, le croyant perdu – mangé, ayant fui.

Ses dents furent le tribut payé aux privations, à la fraîcheur encore persistante des nuits, malgré l'annonce des chaleurs proches. Des mouches venaient déposer leurs œufs dans les crevasses de ses chairs, sous la couche de terre et de suint. Méthodiquement, il extrayait de ses plaies les choses blanches qui se tortillaient, en faisait une boule vivante qu'il mâchait longuement. C'est le seul sens de la justice qu'il connût.

Avec les promesses de l'été, les plateaux s'animaient. Les végétaux sortaient de leur torpeur minérale ; les pierres en faisaient tout autant et singeaient ronces et troncs abattus mais grouillants de vie. Les animaux étaient maigres, qui à la recherche des premières pousses, qui guettant les premiers. Les animaux humains sortaient de leur engourdissement, de ce nouvel hiver passé sous les pierres chargées de branches coupées, où ils avaient dormi et procréé, préparant les enfants de septembre, les fils de juillet, des bras solides pour les étés à venir, ou bien de la soupe avec les plus faibles. Ici, la justice avait ces relents-là.

L'homme qui errait s'était approché de ces gens, cherchant la chaleur des bêtes parquées, ne comptant que sur ce qu'il pouvait voler (on ne donne pas à un étranger quand on en est réduit à manger ses propres enfants durant les nuits cruelles). Il était chassé, mais ses jambes avaient appris les pas rapides et il n'avait pas l'intention de servir de dot à la fille aînée lors du repas de fête, sous forme de viande fumée. Mais chaque fois il laissait, dans le bois dur des états, un signe, parfois plus, peut-être la réminiscence du nom d'un homme mort, gravé patiemment de ses ongles cassés. Il donnait, contre ce qu'il avait pris : de la chaleur, des bruits, quelques œufs, le lait au pis d'une

ânesse. Ni remords, ni morale mal appropriée, pas de justice immanente, ni ce qu'en disent les prêtres, ni ce qu'en pensent les plus honnêtes d'entre eux. Ne venez pas me parler de justice quand un homme est mort pour la société, qu'il a faim et ne possède rien d'autre qu'une *éthique* !

Prêtres et marchands, juges et maîtres de ville, capitaines, dans les montagnes il est des brigands. Enfants des cités, gardiens des clés, porteurs de pourpre, des gens vivent sans vous, de mensonge, de voleries, du jeu. L'homme les rencontra alors qu'il s'approchait des feux d'un camp, près d'un ruisseau qui dégorgeait le trop-plein des neiges d'avant. Celui-ci entraînait de souples truites à peine poussées d'alevins. La forêt proche bruissait au passage des oiseaux maigres, des lièvres à la fourrure tombante ; les feulements rauques des lynx signifiaient leur faim ; un ours parfois se réveillait. C'était un bon endroit pour établir un camp.

L'homme avait pris l'odeur des bois, échappait de la sorte à plus affamé que lui. Ceux qui vivaient là pour un temps avaient perçu sa présence près de leur feu.

Ils étaient sans doute cinq ou plus que n'en peut compter une main, mais il ne vit que le feu, le pain posé dans des grandes feuilles et l'animal qui cuisait ; il ne vit que sa faim.

Parmi eux, vies parallèles d'infortune, il y avait celui qui commande, celui qui est fort, l'autre avec ses sentences, celui qui est né avec une jambe tordue et qui conçoit différemment l'univers. L'un chantait parfois des choses simples pour ceux qui ne savent pas ; l'un savait prendre le miel des ruches sans se faire piquer ; l'autre avait le couteau sûr ; le suivant, mal dans son corps, avait appris à repérer plus démuni que lui. Il savait les gens ; il reconnaissait les structures. Il prit celui qui s'approchait du feu et ne voyait que sa faim.

Ils jouèrent avec lui, longtemps. Méchamment. Il ne voulait que leur pain.

Ils se lassèrent, et, comme au matin il n'était pas mort, ils en firent un des leurs, le soignèrent, le lavèrent. Tant il est sûr qu'en ces temps la rédemption avait droit de cité en terre.

Il leur montra leurs noms sur des écorces, comment tanner la peau des enfants égarés pour s'en faire des bottes, les spectres fous créés sur la neige par les ombres qu'ils ne soupçonnaient pas. Ils firent un nom pour lui, pour lui seul, un nom si secret que les arbres eux-mêmes ne l'entendirent pas. Un nom qui ne fut entendu que d'un – mais celui-ci parcourait les univers et n'y fut pas sensible sur l'instant.

On pense que, comme les grandes compagnies, ils périrent ; nul n'est immortel quand rôdent les bêtes qui marchent comme des

hommes.

Celui qui serait passé par là aurait su des présences. Peut-être est-il venu. Il aurait vu des brasiers redoutables, la naissance sans doute du premier roman non écrit. Il aurait compris, parce qu'il en avait besoin.

Ils sont partis en laissant des signes. Signes de passage : carcasses à demi enfouies, que ne tarderaient pas à déterrer loups et lynx, herbe brûlée, souches, sol damé par les venues nombreuses. Signes rituels : sang d'animaux versé en terre, mousses arrachées au nord des châtaigniers, fragments de nourritures sur la pierre du foyer. Signes : feuilles et pierres couvertes d'excréments, orties et chardons de sang, toiles d'araignée intouchées.

Ils étaient venus avec l'idée de ne pas rester – de ne pas le faire plus que nécessaire. Ils étaient venus nombreux, étaient repartis un de plus : nombreux.

Quand il est né au monde, il ignorait – pour cause – ce qu'il serait, ce qu'il lui serait nécessaire d'être. Il compris qu'il ne pourrait endosser les vêts et les rites du personnage d'une histoire. Il rencontrerait ceux qui allaient, qui peinaient le long des aurores, et ferait siennes leurs musiques. Il leur serait parallèle.

Au commencement était l'auxiliaire être.

*Achevé d'imprimer en janvier 1990 sur les presses de l'imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher)*

Dépôt légal : février 1990.

N° d'Édition : 3113. N° d'impression : 10445.

Imprimé en France